

Georges Rodenbach correspondant parisien du Journal de Genève (1895)

Édition de Joël Goffin



Cette œuvre de Georges Rodenbach identifiée par Joël Goffin
est libre de restrictions de droits d'auteur connues.

Auteur-Éditeur responsable : Joël Goffin, rue Bayard 14 à Braine-l'Alleud (B) – 14 juillet 2016

Source : letempsarchives.ch et mis en en ligne sur le site bruges-la-morte.net

Ce document reproduit les articles de Georges Rodenbach publiés par *Le Journal de Genève*, de mai à décembre 1895. Tous sont signés des initiales G.R. Il fait suite à l'ouvrage *Georges Rodenbach, chroniqueur parisien de la Belle Époque* mis en ligne sur le site www.bruges-la-morte.net

Le Journal de Genève était un quotidien suisse qui a paru du 6 janvier 1826 au 28 février 1998. Journal d'opinion, il milite dès ses débuts en faveur d'un libéralisme à visage humain. Il plaide pour le suffrage universel et la liberté de la presse. Il s'engage en faveur des causes indépendantistes. Après diverses fusions, il est devenu un quotidien suisse de langue française, *Le Temps*.

Georges Rodenbach, poète symboliste et romancier belge (1855-1898)¹

Portrait du poète par Frantz Jourdain²

Ah ! ces peintres ! Jamais je n'ai tant regretté d'être dépourvu du talent dont jouissent les accapareurs de tous les bonheurs terrestres. Je regarde le portrait de Rodenbach, par Raffaëlli (*illustration de couverture*) : la planche est burinée avec une telle précision de vérité et de vie, une telle intelligence d'observation, que je comprends – non sans humiliation – la gaucherie impuissante de ma plume à rendre la caractéristique silhouette du poète. Et c'est dommage, car un charme particulier émane de cette figure svelte et élégante comme de Rubempré, à la chevelure modelée de boucles brèves et dorées, aux yeux transparents et songeurs, à la fine moustache, au teint pâle, au cou élancé, aux épaules tombantes, aux mains d'une menuité féminine, aux gestes sobres, à la correction parée d'une pointe de dandysme, de ce joli dandysme romantique qui ressemble à un art, un culte de la beauté, et qui ne présente aucun cousinage avec le respect imbécile de la mode ou la tyrannie des hideurs anglomanes.

Pour savoir où est né Rodenbach, inutile de consulter le Larousse ; au premier coup d'œil, on reconnaît en lui le type du Nord, l'être dont l'âme reste embrumée dans la morosité des interminables hivers et des ciels sombres, l'être dont le regard conserve le reflet des fleuves glauques, des mers grises, des plaines neigeuses, des soleils anémiés, l'être dont la tristesse inconsciente regrette la splendeur des paradis entrevus, pendant la rêverie des longues veillées, à travers la féerique architecture des braises incandescentes du foyer. L'enfance de l'artiste s'est passée dans les villes mortes des Flandres, au milieu de l'atmosphère mystique de la maison paternelle, la maison ouatée de religiosité, saturée de l'odeur de l'encens et des cierges brûlant sur des autels improvisés dont se parait le grave intérieur, au mois de Marie et à la Fête-Dieu.

À vingt ans, le jeune homme qui, depuis quelques années, avait terminé ses études dans un collège dirigé par des prêtres, voulut rompre le charme envoûteur dont il se sentait envahi. Il débarqua à Paris, se lança dans le mouvement intellectuel, publia ses premiers volumes, et fit partie des Hydropathes dont les habitudes contrastaient brutalement avec l'existence muette menée jusque-là par le nouveau venu.

Cette tentative d'émancipation échoua.

Exilé, inquiet, assoiffé de solitude, de silence, de recueillement et de songe, désireux de revoir, avec des yeux définitivement ouverts, ces flèches, ces pignons, ces cloîtres, ces quais, ces béguinages, ces eaux endormies, ces rues abandonnées, tout ce qui devait constituer son œuvre et donner l'éclosion à une flore inconnue d'une distinction précieuse et hautaine, Rodenbach retourna dans sa ville natale.

1 Portrait de Georges Rodenbach au moment où il rédige ses chroniques pour *Le Journal de Genève*. Frantz Jourdain. *Les Décorés. Ceux qui ne le sont pas*. Simonis-Empis, Paris, 1895. Rodenbach a été décoré de la Légion d'honneur en 1894.

2 Frantz Jourdain (1847-1935) : Belge comme Rodenbach. Fait carrière à Paris comme architecte et critique d'art.

Plus tard, quand il se fixa définitivement en France, heureux cette fois d'échapper à un étouffant cauchemar, de secouer la mélancolie affreuse suintant de l'ombre des clochers et de l'humidité des murs, il était imprégné jusqu'aux moelles de ces Flandres auxquelles il avait voué ses virginales tendresses. Malgré ses cravates claires, ses hauts-de-forme gris, ses gilets blancs, ses boutonniers fleuries, malgré sa causticité mordante, son sourire railleur, son ironie boulevardière, malgré son parisianisme affiné qui le pousse à fréquenter quelques salons artistiques : Théâtre Libre, L'Œuvre, l'Opéra quand on joue du Wagner, les expositions de peinture intéressantes, le rêveur garde au fond de lui la souvenance des modulations de l'harmonium, du parfum grisant des encensoirs, des chuchotements bruissant dans les ténèbres des églises, des songeries solitaires au bord des canaux déserts, des terreurs vagues de l'inconnu, des préoccupations obsédantes de l'Au-delà.

Fervent admirateur des Goncourt, — un nom qui revient machinalement à l'esprit dès qu'on parle d'art, — Rodenbach a cherché lui aussi à se servir de la plume comme d'un pinceau ; sa forme colorée enserme et moule sa pensée ainsi qu'un tissu précieux recouvre le corps. Sa fierté rejette le mot quelconque, l'à peu près courant, l'épithète aveuïe, et n'accepte que l'expression rare, la phrase personnelle, la ciselure délicate et artiste. Dans la prose et les vers, même horreur du convenu, même aristocratie cérébrale. Qu'il écrive *Bruges-la-Morte* ou le *Règne du silence*, l'auteur analyse les impressions jusqu'à la quintessence la plus subtile et pousse l'émotion jusqu'à l'exacerbation en forçant les choses à parler, en arrachant leurs secrets aux pierres silencieuses, en dotant d'une âme une ville, un quartier, une maison, témoins ou complices d'un drame passionnel.

Certaines strophes du *Voyage dans les yeux* taraudent l'esprit d'une telle acuité psychologique qu'elles donnent la sensation d'une coupe vibrant sous un choc avec une violence suraiguë, faisant craindre le brisement du cristal dans un déchirement suprême.

C'est cette intime et mystérieuse harmonie qui résonna dans la salle de la Comédie-Française quand on joua *le Voile*³. Le bazar à treize de la critique s'effara devant cette manifestation d'un talent qui ne procède ni du moule vermoulu de Scribe, ni de l'observation brutale du naturalisme, ni du pessimisme corrosif de Becque, ni de la joyeuse gaudriole chère à M. Sarcey ; d'un talent original et subtil qui s'insurgeait contre les rengaines rances de l'industrie littéraire courante.

Les habitués de la maison où l'on acclame les paillasseries de M. Pailleron⁴ ne comprirent rien à ce chant d'art imprégné d'une berçante tristesse, mais Rodenbach aura sa revanche. Les grands, les vrais grands, méprisent les foules et le suffrage universel n'a rien de commun avec l'amour de l'éternelle beauté.

3 *Le Voile* : œuvre de Rodenbach jouée à la Comédie-Française le 21 mars 1894.

4 Édouard Pailleron (1834-1899) : dramaturge, poète et journaliste. Auteur du *Monde où l'on s'ennuie*.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 3 mai. (publié le 5 mai 1895)

Le premier mai à Paris. — Une exposition des souvenirs de la Grande Armée. — La duchesse d'Uzès et le jury de sculpture. — Le nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie.

Le commencement de mai est le plus joli moment de la vie parisienne, celui où la grande ville renaît de l'hiver, arbore ses toilettes et modes nouvelles, ses fleurs fraîches aux branches des marronniers, le long des avenues et dans les Champs-Élysées. C'est non seulement le moment le plus délicieux, mais le plus bruyant, grâce au débarquement des étrangers qu'attirent ce printemps, la saison mondaine et les salons de peinture coïncidant. Un moment cette gaîté de la jeunesse de l'année parisienne fut assombrie par les manifestations ouvrières organisées à cette date, depuis que le délégué américain Busche, du *Socialist Labor Party*, traduit par une dame anglaise qui l'accompagnait, le proposa ici au congrès socialiste de 1889. Mais aujourd'hui cette manifestation ouvrière du 1^{er} mai a perdu sa signification dans Paris ; plus de promenades bruyantes, de rixes avec la police, de qui-vive permanent. Tout se borne à des réunions publiques, et les rues appartiennent uniquement à la joie, au printemps. Nous avons d'ailleurs un printemps tout pacifique, et les mœurs s'adouciennent décidément. Est-ce que le nouveau président, M. Félix Faure, ne s'est pas promené au salon de peinture des Champs-Élysées, au bras du comte de Munster, l'ambassadeur d'Allemagne ? Le lendemain on a pu voir un spectacle plus curieux de pacification et d'armistice de tous les partis : c'est à l'exposition des souvenirs des soldats de la Grande Armée, où se sont trouvés, réunis et causant, M. Félix Faure, le prince Murat, le fils de Carnot, les amis du prince Victor⁵, c'est-à-dire tous les régimes et toutes les politiques. Il est vrai qu'il s'agit, en cette exposition, d'une œuvre patriotique et charitable, et que la France n'a plus qu'un cœur dès qu'il s'agit de patrie ou de charité.

Cette si curieuse exposition est organisée au bénéfice d'une des plus anciennes institutions charitables de Paris, la Société de charité maternelle, qui a plus de cent ans d'existence : elle doit son origine aux théories du grand Rousseau, qui, fervent de la nature, réorganisa pour ainsi dire tout le système des soins à donner à l'enfance. Cette société compta parmi ses premières présidentes les impératrices Joséphine et Marie-Louise. Il était donc naturel que, voulant organiser aujourd'hui une exposition lucrative, elle ait songé à ce temps impérial de ses premières bienfaitrices.

N'est-ce pas le moment où le renouveau napoléonien intéresse, charme, passionne tout le monde ? On a été jusqu'à créer un nouveau mot : la « napoléonite », pour désigner une mode, une épidémie qui n'est pas près de finir. L'idée d'organiser une exposition des souvenirs de la Grande Armée au bénéfice de cette société de charité maternelle était donc d'avance assurée du succès.

Voilà des années que tout ce qui touche à l'empereur et à l'époque impériale réussit brillamment. Cela a commencé avec les mémoires du général Marbot, de qui on peut voir, à la présente exposition, les uniformes, les habits de gala passementés d'or, le chapeau énorme troué d'un boulet. Des mémoires, cela semblait suranné et fastidieux. Eh bien ! ce fut une admirable affaire de librairie. Puis vinrent le livre de M. Vandal, le *Napoléon intime*, de M. Albert Lévy, et l'ouvrage si

5 Victor Napoléon (1879-1926) : prétendant au trône impérial.

piquant *Napoléon et les femmes* de M. Frédéric Masson, ancien ami et exécuteur testamentaire du prince Jérôme, qui d'ailleurs profite de la veine, car il va publier ces jours-ci, chez l'éditeur Ollendorf, deux nouveaux volumes compacts d'histoire anecdotique et d'indiscrétions curieuses sur Napoléon. Au théâtre, il fournit l'*Épopée* de Caran d'Ache, qui⁶ joua le Chat-Noir, d'une évocation merveilleuse qui n'étonne pas quand on sait que le caricaturiste est petit-fils d'un soldat de la grande armée qui se maria en Russie pendant la campagne⁷, et surtout la *Madame Sans-Gène* de M. Sardou, qui fut jouée tous les soirs au Vaudeville durant un an.

Quelle attraction si, maintenant, on restitue le décor authentique où s'est jouée la prodigieuse épopée, comme vient de le faire cette exposition de la Société de charité maternelle. Non plus un mobilier copié, des costumes de théâtre. Voici les authentiques fauteuils de la Malmaison et du Sacre ; là, la cuvette d'argent ciselé de l'empereur ; sa première épée, à la poignée d'ivoire, ses brevets de sous-lieutenant signés par le roi Louis, à la haute et méthodique écriture ; la plaque qu'il portait à Waterloo, la gourde de toutes ses campagnes ; le plan tracé de sa main de la bataille de Rivoli, une série de lignes se croisant, se rejoignant, géographie mystérieuse, lignes d'encre qui ressemblent, sur le papier jauni, aux signes qu'on voit dans la main.

Puis, en d'autres vitrines, de somptueuses reliques, une iconographie complète, une collection admirable de sabres appartenant au prince Murat et qui sont ceux de son aïeul, accompagnés de son énorme panache. Puis voici les décorations de Masséna, les portraits de Carnot avec un grand portefeuille portant en lettres d'or son nom, moins émouvant que le petit portefeuille de maroquin rouge sur lequel on lit « gazettes étrangères » et qui appartenait à l'empereur, y recueillant les extraits et découpages le concernant dans la presse étrangère, qui, vu l'exiguïté du portefeuille, ne devait pas être importante alors comme aujourd'hui. Cent choses encore qui sont des souvenirs fastueux ou émouvants : des portraits, des argenteries offertes, des miniatures, des croix, et les joujoux du roi de Rome, ses petits costumes à dentelle, son bureau de citronnier en style empire avec bronzes dorés, et tout près — cruelle et émouvante antithèse ! — le lit sur lequel Napoléon mourut à Ste-Hélène, un lit de camp, un lit de fer étroit, étriqué sous un baldaquin de soie verte déteinte !

Et une mélancolie vient de songer que cela seulement demeure : quelques objets, un peu de meubles, de soies, de papiers, de bibelots, d'armes, c'est-à-dire quelques bribes après la gigantesque épopée, et quelques épaves du vaisseau inouï qui posséda toute la mer !

Cet exemple ne rend pas plus modestes nos Parisiens d'aujourd'hui, qui aiment le bruit autour de leur nom, la notoriété et les trompettes de la réclame⁸. Cette soif du bruit, qui est une des caractéristiques actuelles, a gagné aussi les femmes, même celles qui n'appartiennent pas au théâtre, par exemple Mme la duchesse d'Uzès, une de nos grandes dames les plus en vue, les plus charmantes du reste et les plus intéressantes, mais qui ne néglige aucune occasion d'attirer l'attention sur elle. Car elle n'est pas seulement l'amazone et la chasseresse intrépide des équipages

6 Ne faudrait-il pas lire « que » ?

7 Constantin (1791-1846), le grand-père de Georges Rodenbach, était lui-même un officier de la Grande Armée.

8 Publicité.

de Bonnelles, que M. Edouard Drumont crut définir d'un mot : « C'est Mme Adam⁹ avec un cor de chasse. » La duchesse d'Uzès est plus encore. Certes, elle est d'abord une femme de cheval, aux équipages et aux meutes qui firent l'admiration de l'impératrice d'Autriche ; elle eût été aussi une femme de cour exquise, ayant le premier rang dans la noblesse française, arrière-petite-fille, il est vrai, de Mme Clicquot — la veuve Clicquot, de la maison de Champagne — tout en étant Chevigné par son aïeul et Mortemart par son père. Mais son rôle politique échoua avec l'aventure boulangiste¹⁰. Où est le temps où dans son hôtel des Champs-Élysées elle reçut le général et fit servir comme pour un prétendant. On annonça : « Le dîner du général Boulanger est servi ! » Mais où sont les œillets d'antan ?

Aujourd'hui, la duchesse fait de l'art : des pièces d'abord ; on a joué hier soir dans un salon un nouvel opéra comique d'elle : *Germaine*, avec musique de Thomé ; et surtout de la sculpture. Or, c'est à propos de sa sculpture qu'elle vient de nouveau de défrayer la chronique. Elle a été choisie, à la suite d'un concours, pour faire une statue d'Émile Augier, qui doit s'ériger à Valence. Or cette œuvre vient d'être refusée au Salon des Champs-Élysées, moins pour des raisons d'art que pour des mécontentements de professionnels contre un amateur millionnaire qui prend la place et des commandes. Donc, la duchesse, qui signe Manuela ses œuvres de sculpture, s'est vu évincer par le jury, malgré la voix de M. Falguière et de M. Mercié, qu'on prétend d'ailleurs plus ses collaborateurs que ses amis. Ce que femme veut, n'est-ce pas ?... À plus forte raison quand cette femme est une duchesse, et une duchesse d'affaires, comme nous la peint M. Abel Hermant dans un très curieux roman à clé : *Frisson de Paris*, qui vient de paraître.

Quoi qu'il en soit, la duchesse n'a rien perdu à son échec devant le jury, puisque la préfecture de la Seine lui a gracieusement octroyé un emplacement public tout près du Palais de l'industrie. Maintenant son monument est exposé en plein air, énorme et compliqué, avec des déesses, des figures allégoriques et une statue d'Augier juchée tout au-dessus. Et la duchesse d'Uzès est enchantée du bruit profitable fait autour de son œuvre, et qui la prouve une fois de plus *omniartiste*, selon le néologisme créé par Caliban.

L'Académie possède depuis hier son nouveau secrétaire perpétuel : c'est M. Gaston Boissier qui a été réélu, presque à voix égale contre M. Mézières, que d'autres préféreraient, craignant la trop grande influence croissante de l'Université à l'Académie. Mais M. Gaston Boissier a l'intention de quitter sa place d'administrateur du Collège de France, où le savant M. Gaston Paris lui succéderait, pour se consacrer tout à ses fonctions de secrétaire perpétuel. C'est un esprit fin, adroit, orné. Dans sa chaire de poésie latine au Collège de France, il parla du siècle d'Auguste, d'Horace, de Cicéron avec un si grand charme que la foule accourut. À ses débuts, il trouva trois auditeurs. Il en avait maintenant cinq cents, grâce à son talent de raconter Rome comme Paris, de faire du reportage sur les écrivains

9 Juliette Adam (1836-1936) : femme de lettres, polémiste, salonnière féministe et républicaine. Amie de George Sand.

10 Georges Boulanger (1837-1891) : général français, ministre de la Guerre en 1886. Connu pour avoir ébranlé la Troisième République. Porté par un mouvement nommé le boulangisme. L'œillet était son symbole.

de la latinité, et d'en parler comme s'il sortait de les interviewer. Là fut son originalité, la cause de sa vogue, parallèle au succès de M. Émile Deschanel, qui est aussi un délicieux enfileur d'anecdotes. Ils ont le secret des historiettes de l'histoire.

M. Gaston Boissier dans son nouveau poste ne peut manquer de briller encore. Il nous fera des rapports annuels fins, adroits, sincères peut-être et probes, davantage que ce bon vieux Camille Doucet qui ne se privait pas d'être malicieux en même temps que bénisseur : « de l'eau bénite empoisonnée », prétendait un jour M. Henri Becque, mais on sait que M. Becque a la spécialité des mots *cruels*, et ceux-ci ne sont pas d'ordinaire les mots justes.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 mai. (publié le 16 mai 1895)

Les abattages d'arbres au bois de Boulogne. — Les arbres d'Alphand. — La société des Amis des arbres. — La réception de M. de Heredia à l'Académie. — Tannhauser à l'Opéra. — Snobisme parisien.

Rien n'a existé pour les Parisiens durant cette dernière quinzaine : ni la peinture, malgré les deux salons, ni la politique, malgré les périls de la paix sino-japonaise, ni le monde, malgré tant de bals et fêtes dont le printemps commence de plus en plus à devenir la vraie saison, comme à Londres. Une seule chose a préoccupé, passionné la presse, les clubs, les salons, c'est cette fameuse histoire des arbres coupés au bois de Boulogne, dénoncée par M. Paschal Grousset¹¹. Mais celui-ci était dans le cas de l'Évangile, ayant vu une paille dans l'œil de son voisin quand il avait une poutre dans le sien. L'aventure devint tout à fait piquante et scandaleuse quand on apprit que lui-même était coupable du vandalisme dont il accusait le prince de Sagan¹². Celui-ci fut convaincu en effet d'avoir fait abattre des arbres du bois de Boulogne pour des pistes vélocipédiques, car ce gentilhomme, qui s'est rendu célèbre comme « arbitre des élégances » — c'est sa désignation dans le monde du Tout-Paris — a pris récemment les cycles et les cyclistes sous son haut patronage. On comprend dès lors qu'il ait cédé à sacrifier quelques futaies pour le sport en vogue qu'il protège. Mais on découvrit que, de son côté, M. Paschal Grousset avait commis un attentat identique pour un autre sport qu'il patronne avec non moins de ferveur. Il s'agit des exercices physiques. M. Paschal Grousset, ayant vécu en exil à la suite de sa participation à la Commune, rapporta d'Angleterre, lors de l'amnistie, la mode des courses à pied, des jeux de balles, de tous les exercices du corps. Il fonda le lendit¹³ pour les lycées parisiens. Innovation excellente, pour laquelle il fallait de grands espaces, des terrains libres. Il paraît que lui aussi fit donc abattre des arbres, comme le prince de Sagan lui-même, comme bien d'autres. Car c'est là où l'affaire a pris les proportions d'un scandale : plus l'enquête avançait, plus on s'apercevait qu'on avait coupé des arbres, que tout le monde avait coupé des arbres au bois de Boulogne.

On pourrait s'étonner, à distance, d'un si grand souci pour les arbres du bois de Boulogne et, partant, d'une si vive indignation. Pour le comprendre, il faut savoir que tous les Parisiens — les riches qui y vont chaque jour en Victoria et les pauvres qui s'y assoient le dimanche sur les pelouses — professent un véritable culte pour le bois. C'est si vrai qu'une des grandes douleurs de l'invasion fut la destruction, en 1870, de tous ces vieux arbres centenaires du bois de Boulogne, dont la blessure saigna aussi cruellement que celle des soldats.

Il faut lire, dans le *Journal* des Goncourt, à cette date, la note émouvante sur ces arbres en proie aux cognées. C'est que tous les Parisiens aiment les arbres ; et il le savait bien, ce si intelligent et regretté Alphand, qui ne se contenta pas, comme ingénieur des travaux de la ville de Paris, de

11 Paschal Grousset (1844-1909) : journaliste, homme politique et écrivain. Communard puis député de la Troisième République.

12 Hélié de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan, puis duc de Talleyrand et de Sagan (1859-1937).

13 Compétition sportive interscolaire.

dessiner et de créer le Bois de Boulogne ; c'est lui qui pourvut d'arbres Paris tout entier, qui eut cette idée géniale de mettre des arbres partout : dans les rues, les avenues, les carrefours, les places, les quais, les cimetières, les jardins. De là, aujourd'hui, le grand enchantement de Paris, le grand étonnement aussi pour ceux qui le visitent la première fois, la grande santé enfin, s'il faut en croire le docteur Jeannel, qui soutint ici, au Congrès pour l'avancement des sciences en 1891, que les endroits dépourvus d'arbres sont malsains et stériles, que la vie animale est étroitement liée à la vie végétale. Ce docteur Jeannel est le même qui fonda la société française des Amis des Arbres. Elle offre cette singularité piquante que chaque membre s'engage à planter ou à faire planter chaque année au moins un arbre. Quant à Alphand, il fit plus que tous les membres réunis de la société des Amis des Arbres. Savez-vous ce qu'il a réussi à planter dans Paris durant les années qu'il fut à la tête des travaux de la ville ? Nous ne parlons pas des arbustes, qui se montent à 5 ou 6000,000. Mais des arbres, aujourd'hui grandis et vastes, on en compte exactement 88,500. C'est un chiffre que plus d'une forêt envierait. Les squares, les jardins y sont pour des parts importantes, les cimetières aussi, comme le Père-Lachaise, qui possède 3000 arbres vénérables ; et toutes les avenues, boulevards plantés de marronniers, de platanes, d'ormes, d'érables, sans compter des espèces rares, tous les essais, parfois heureux dans les jardins publics, jusqu'aux chênes de l'Amérique, aux résineux de la Chine et du Japon, tout cela vert, luxuriant, fleuri en ce moment, et qui fait du mois de mai à Paris un enchantement de verdure et de bouquets.

Ainsi planté et pourvu, Paris peut résister aux déprédations, à moins que tous les sports ne s'en mêlent. On disait jadis de la forêt de Fontainebleau qu'il y avait un peintre pour chaque arbre. Mais le peintre se contentait de peindre. Il ne faut pas qu'il y ait maintenant dans Paris, pour chaque arbre, un cycliste ou un lëndiste (disciples du prince de Sagan ou de M. Paschal Grousset) ; car ceux-ci ont des intentions plus dangereuses, et Paris n'entend pas, comme l'a prouvé cette émotion récente, se laisser déposséder de sa parure de beaux arbres.

En même temps que la fête si fleurie du printemps parisien, nous allons avoir une fête académique, ce qui n'est pas toujours aussi gai, par exemple la dernière réception, celle de M. Albert Sorel par le duc de Broglie, où l'on n'a rien entendu des discours assez incolores. Mais la prochaine sera une fête fleurie, puisque ce sera une fête de poètes. Il s'agit de la réception, le 31 de ce mois, de M. José Maria de Heredia¹⁴, l'auteur des *Trophées*, qui sera harangué par M. François Coppée. On nous évoquera les beaux temps du *Parnasse* où M. de Heredia eut sa part dès le début, bien qu'il ait publié, il y a deux ans seulement, son unique volume de vers. On se réjouit, quand il parut, que ce poète célèbre allait enfin pouvoir être connu. Car il présentait cette originalité d'être glorieux, quoique inédit, ses vers n'ayant paru que ci et là, partiellement, dans des revues, le *Parnasse* contemporain. Il avait en outre cette autre originalité d'être presque exclusivement un poète de sonnets. Cette forme courte et décisive a toujours été en honneur dans les lettres françaises. Ronsard y trouva sa meilleure gloire. Et, de nos jours, Sainte-Beuve essaya, non sans mérite, de la remettre en honneur. Il y a toujours eu un grand sonnettiste français. Quelques-uns crurent que c'était, pour le

14 José-Maria de Heredia (1842-1905) : poète parnassien. Dans tous les articles du *Journal de Genève*, le patronyme a été francisé en « Hérédia ». La graphie authentique a été restaurée.

temps actuel, M. Joséphin Souly, qui, dans sa solitude de Lyon, en écrivit un grand nombre. M. Jules Lemaître se chargea un jour de démontrer le contraire quand il publia cette étude critique dont le grand homme de Lyon fut si atteint et si malheureux qu'il n'osa plus jamais livrer un seul sonnet et en mourut presque de chagrin peu de temps après. Dans son mordant article, M. Lemaître lui opposa M. de Heredia, le sonnettiste retentissant et artiste, qui était son ami.

D'ailleurs M. de Heredia est l'ami de tout le monde, d'une bienveillance charmante, et s'y étudiant.

Personne n'a plus de relations et ne met plus de zèle à les entretenir. Très répandu, il a pris soin de sa situation mondaine autant que de son œuvre elle-même. Il fut l'assidu des salons académiques ; il fut chez Leconte de Lisle « l'élève bien-aimé », comme il fut chez Taine le professeur et le maître. Taine, qui était universel, voulut aussi faire des vers, écrire des sonnets ; il en demanda le secret, sans l'assimiler, à M. de Heredia, qui possède aujourd'hui l'exemplaire manuscrit des sonnets de Taine, avec cette curieuse dédicace sur le premier feuillet : « Offert à José Maria de Heredia, lapidaire en diamants et perles fines par un ouvrier en strass, son admirateur et son élève, A. Taine, décembre 1883. »

Ce poète français, que Taine saluait ainsi comme son maître, n'est Français que par naturalisation et depuis deux années seulement, en vue de l'Académie. Il est né dans les montagnes de la Sierra-Madre, proche Santiago de Cuba, en 1842. Mais il a fait son éducation en France, au collège de St-Vincent, à Senlis, puis fut élève à l'École des chartes. C'est l'érudition qui le mena à la poésie, et cela se reconnaît dans ses sonnets. Pourtant il a gardé un peu de l'allure et de l'âme de ces conquistadors dont il descend, avec sa tête expressive, son teint mat, ses cheveux qui furent très noirs, comme la barbe drue et courte, où blanchit maintenant le givre des années. La parole aussi a quelque chose de brûlé, de castillan, inépuisamment prolix, sinon que le poète soit un peu bègue. Mais quelle couleur dans ses récits ! M. de Goncourt a dit dans son *Journal* : « Sous le ciel implacablement bleu, une procession de petits nègres, à la queue leu-leu, un gros cigare à la bouche ; tel un tableau causé de Cuba, par Heredia. » M. de Heredia sera le *homo unius libri* des Latins, car il est certain qu'il n'ajoutera rien à ce poème des *Trophées*, sonnets ciselés, battus dans l'or et les métaux, auxquels il travailla durant vingt-cinq ans. D'autant plus que son art revit délicatement aujourd'hui dans une de ses filles, poétesse distinguée et harmonieuse, qui est l'auteur de vers publiés de temps en temps dans la *Revue des Deux Mondes* depuis ces dernières années, avec trois étoiles pour discrète signature.

À l'Académie, M. de Heredia, le 31 de ce mois, aura à prononcer l'éloge de M. de Maxade, son prédécesseur assez incolore, en l'œuvre duquel il a eu la chance de trouver un volume sur Lamartine, ce qui lui a permis, dans son discours, de beaucoup parler du poète des *Méditations* (et ce sera un morceau superbe), que M. de Heredia appelle encore toujours *Monsieur* de Lamartine, comme aux temps romantiques, que lui-même continue un peu parmi nous, s'il faut en croire les triolets de Gabriel Marc :

Tout tremble ; c'est Heredia,

Hérédia qu'incendia

Un rayon de mil huit cent trente.

La représentation du *Tannhauser*, lundi soir, à l'Opéra, a été triomphale. Amende honorable, apothéose qui efface l'odieuse cabale de 1861, cabale un peu unanime, faudrait-il dire. On a un peu trop accusé, dans l'histoire de cet échec, le Jockey-Club conduit par le duc de Gramont-Caderousse, ou les opposants à l'Empire, furieux de ce que l'auteur allemand eût été joué par ordre, après les savantes diplomaties de la princesse de Metternich, qui tint bon jusqu'au bout, et, durant la débâcle, cassa son éventail en s'en servant pour applaudir, «le bel éventail brisé», comme soupira Janin dans son feuilleton malicieux. En réalité, tous furent complices, sauf quelques poètes comme Baudelaire, Mendès et quelques artistes initiés. Les autres ne comprirent pas cet art nouveau, même et surtout les musiciens, puisque Berlioz écrivait que Wagner est fou, et Rossini avait posé à l'envers sur le pupitre de son piano la partition du *Tannhauser*, disant à ses visiteurs : — Que voulez-vous ? J'ai voulu souvent jouer cette musique dans l'autre sens, eh bien... ça ne va pas !

Aujourd'hui, tout le monde comprend ou fait semblant, délire, rappelle, acclame. C'est un des effets du snobisme parisien. Il est vrai que l'interprétation à l'Opéra est admirable : M. Van Dyck surtout, et aussi Mme Caron, M. Renaud, Mlle Breval, d'une si délicieuse beauté, forment un ensemble superbe. Mais n'importe ! ce grand art resterait hermétique à beaucoup de Parisiens s'il n'était pas convenu que l'auteur est un génie et qu'il faut se montrer wagnérien pour être dans le bon ton. Tous les snobs s'en mêlent, ceux que M. Léon Daudet appelle les *Kampchatka*, dans un curieux roman satirique qui va paraître ; mais, sans les snobs, le génie serait presque seul, et peut-être que la gloire consiste simplement à créer un snobisme durable autour de soi.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 1^{er} juin. (publié le 5 juin 1895)

La fête de l'Omnium. — Les artistes dramatiques et la bicyclette. — Le vélocipède à Paris. — Le centenaire de Corot. — Exposition de M. Claude Monet. — Le concert des chanteurs de Saint-Gervais.

Le mois de mai, qui, à Paris, est devenu de plus en plus, comme à Londres, le moment de la saison et le point culminant de l'année, multiplie toutes les sortes de fêtes : bals, dîners, courses, concerts, premières, réceptions académiques ; nous avons eu hier celle de M. José-Maria de Heredia, très brillante. Mais, outre ces festivités pour ainsi dire régulières et classiques, on invente aussi des divertissements imprévus, par exemple la réunion vélocipédique du jeudi dernier, organisée par l'Omnium, qui est un de nos grands cercles fashionables. Aussi le prince de Sagan, « arbitre des élégances », était là, et d'autres notabilités mondaines, même le dessinateur Forain, très dandy et aussi très cycliste. L'originalité de cette fête vélocipédique, c'est qu'elle était une course réservée aux artistes dramatiques, sous la direction et le haut patronage de M. Coquelin cadet, qui a bien voulu, pour expliquer la course et la fête, réciter gratuitement deux monologues ou plutôt prononcer deux discours devant les tribunes garnies d'une foule ultra élégante et cosmopolite. Aussi l'excellent comédien a poussé la condescendance jusqu'à parler l'une fois en français, l'autre fois en anglais, ce qui correspond bien à son caractère accommodant, lui qui avouait naguère comme suprême ambition le droit de libeller ainsi ses cartes de visite : « Coquelin cadet, bon garçon ».

Donc la course des artistes dramatiques a eu lieu et elle a été brillante, dans le vélodrome immense installé à l'ancien cirque de Buffalo-Bill. Un comédien du petit théâtre de la Bodinière est arrivé bon premier, battant un pensionnaire de l'Odéon — théâtre subventionné et officiel pourtant ! — battant même un pensionnaire du grand théâtre Michel de St-Pétersbourg. Décidément il n'y a plus de hiérarchie ; et le vélocipède est l'instrument final de l'égalité. On le voit bien entre les littérateurs aussi qui, aujourd'hui même, dans une promiscuité confondant les arrivés et les débutants, les maîtres et les jeunes, vont se réunir à leur tour pour une grande fête vélocipédique en forêt de Saint-Germain, où aura lieu un pique-nique. Les gens de lettres cyclistes sont nombreux : depuis des poètes comme M. Haraucourt, des romanciers comme M. Hervieu, jusqu'à des critiques comme M. Bauer, si épris de son sport favori que ce grand noctambule en est venu à se coucher tôt pour partir de grand matin en bicyclette vers le Bois. Le cyclisme réunit donc tous les genres littéraires et aussi toutes les conditions sociales. Caliban appela jadis la bicyclette « le cheval du pauvre ». Mais l'aristocratie parisienne s'en est emparée également depuis le jour fameux où l'ambassadeur d'Angleterre, lord Dufferin, apparut en vélocipède, un matin, au bois de Boulogne, avec le personnel de sa légation. Dès ce jour la bicyclette fut décrétée de grand sport, comme de grand art, puisque M. Jules Lemaître, académicien de demain, l'introduisit dans sa comédie *l'Âge difficile*, jouée cet hiver au Gymnase.

La bicyclette est même quasi officielle, puisque quelques-uns de nos bons députés la pratiquent fermement, par exemple le fameux M. Michon, l'ennemi de la subvention des théâtres et des danseuses de l'Opéra. Or c'est à la bicyclette qu'il doit ses réélections, faisant ses tournées en

vélocipède dans un vaste arrondissement où il a pédalé sur toutes les routes, jusque dans le moindre village. C'est ainsi que la bicyclette joint l'utile à l'agréable ; aussi toutes les grandes administrations de Paris ont des services de vélocipédistes : la poste, les journaux, la Bourse, le ministère de la guerre surtout, qui en possède un corps de trois cents hommes, avec des machines spéciales pour le service de campagne et d'éclaireurs. Vogue inouïe ! Et dire que personne ne se douta d'un tel avenir quand le premier vélocipède fut expérimenté à Paris. Cela se passait en 1818, au jardin du Luxembourg. Son inventeur était un baron allemand qui s'appelait de Drais et donna même son nom à l'invention nouvelle, appelée une draisiennne à l'origine. Nous avons retrouvé par hasard les lignes curieuses consacrées à ses premiers essais dans le *Journal de Paris* du 6 avril 1818 : « Le vélocipède de M. le baron de Drais a été essayé hier matin dans le jardin du Luxembourg et l'expérience n'a pas été des plus heureuses. À l'aide de cette machine, le baron de Drais devait parcourir 300 toises en trois minutes ; et cependant il a toujours été suivi sans peine, même par les enfants. Cette machine ne saurait être d'une utilité réelle. Le vélocipède est bon tout au plus pour faire jouer des enfants dans un jardin. »

N'est-ce pas que ces lignes sont amusantes à relire quatre-vingts ans après, maintenant que le vélocipède — un peu perfectionné, il est vrai — triomphe dans cette même ville de Paris et y est devenu si unanime que M. Stéphane Mallarmé, le poète étrange et subtil, hostile à ce sport qu'il juge inesthétique, nous disait un jour : « Bientôt nous serons les deux seuls piétons de Paris ; ce jour-là, nous prendrons des *chevaux juponnés*, vous savez bien, ces chevaux de carton... »

La mode est aux centenaires. En attendant celui du vélocipède, qui sera une fête monstre, nous avons présentement le centenaire de Corot, tout intime et artiste, célébré sous la forme d'une belle exposition au palais Galbera, ce palais fondé par la fameuse duchesse millionnaire et qui sert de musée à la ville de Paris. Il vient d'offrir une hospitalité provisoire à cette exposition, qui, outre des tableaux, contient quelques souvenirs personnels du grand peintre, par exemple la médaille que ses confrères lui offrirent en 1874, et une de ses palettes où il inscrivit lui-même cette dédicace : « Palette qui a servi à faire la réduction du tableau *Dante*. À mon ami Rodrigues, 1878. » Ne trouvez-vous pas quelque orgueil dans cette sentencieuse dédicace ? Nous nous rappelons avoir vu ainsi une table donnée par Victor Hugo à celle qui fut la compagne de sa vie. On y lisait, peint en grosses lettres noires sur le bois ciré : « Je donne à madame Drouet cette table sur laquelle a été écrite la *Légende des siècles*. » Mais, quant à Corot, gageons qu'il y avait mis plus de bonhomie que de morgue. L'homme était simple, d'âme candide et primitive. Il ne lisait que deux livres : *L'Imitation* de Jésus-Christ et *Théocrète*, dont il emportait toujours avec lui une petite traduction reliée en rouge et marquée à ses initiales, qu'il lisait au fond des bois, où les nymphes du poète grec allaient sortir des pages, vivre, se mêler aux arbres et poser devant lui.

D'ailleurs, une palette est plus intéressante parce qu'elle est un peu révélatrice sur un peintre. On se souvient dans la belle étude de Baudelaire sur Delacroix de l'attention qu'il accorde à sa palette, à la façon d'y semer les couleurs, d'y crever les tubes, d'y trouver le ton. On pourrait également chercher sur la palette exposée de Corot le secret de son art, car le talent de Corot est un mystère simple en apparence, avec ses frottis légers, sa couleur en rêve, ses brumes délayées, ses gris qui laissent

passer des rayons. Il n'y a pas ici que des paysages ; mais aussi d'autres pages, comme cet *Hospice de Beauvais* et aussi la *Femme au tigre*, *l'Homme en armure*, qui permettent de juger quel admirable peintre de figures il fut aussi. Pourquoi la postérité ne veut-elle voir en lui que le paysagiste ? Est-ce peut-être parce que seul le paysagiste a été l'objet des trafics, des ventes, des exportations, des contrefaçons ? Il n'y a pas de mois qu'il n'y ait un procès nouveau de faux Corot où les experts se perdent. On sait l'incident fameux du tableau de Trouillebert, que tous les experts de Paris avaient déclaré un Corot, malgré M. Alexandre Dumas, qui finit par avoir raison contre eux. Il est vrai que M. Trouillebert avait imité à merveille son maître Corot et il continue, d'ailleurs. Corot d'ailleurs ne s'alarmait point de se voir contrefait ; il était si bon ! Un jour, un amateur lui ayant apporté un tableau acheté, comme de lui, chez un marchand, se fâcha et menaça en apprenant du peintre lui-même que cette œuvre n'était pas sienne : « De grâce, fit Corot, calmez-vous. Le marchand est peut-être un malheureux ; il a des enfants, n'est pas riche. » Et aussitôt de placer la toile sur un chevalet, de se mettre à peindre. Il la rendit au bout d'une heure, métamorphosée, à l'amateur ébloui, avec ce mot exquis : « Vous voyez ! il fallait si peu pour que ce fût un Corot. »

Il fallait simplement du génie, ce génie que l'exposition du palais Galbera ne fait que confirmer de façon éclatante et définitive, au long de ces cent cinquante toiles éblouissantes, qui ne sont, du reste, qu'une partie minime de son œuvre.

Par une coïncidence intéressante, en même temps que cette exposition du grand paysagiste que fut Corot dans le milieu du siècle, vient de s'ouvrir chez Durand-Ruel l'exposition de M. Claude Monet, qui, lui, sera le grand paysagiste de la fin du siècle. Il a créé la lumière dans la peinture, procédant par tons simples pour peindre clair, ne peignant pas seulement les objets, mais aussi l'atmosphère qui les enveloppe, ce qui est entre eux et nous. Ici il expose des sites de neige qu'il est allé voir en Norvège cet hiver ; et surtout une série de trente toiles représentant la magnifique cathédrale de Rouen, vue au même point de vue, sous le même angle : c'est-à-dire rien que le portail avec les tours surplombant et un court profil de l'église. La pose de l'édifice est la même dans une trentaine de toiles. Seul l'éclairage diffère : c'est l'église à l'aube, au plein soleil, dans les ombres grandissantes, en un brouillard d'automne. Et chaque fois tout est changé de par le seul prestige de la couleur. M. Claude Monet avait déjà procédé ainsi avec une série de peupliers, puis une série de meules. Sa maîtrise définitivement s'affirme. Le prix de ses toiles hausse de plus en plus. Et dire qu'à l'origine on ricana, on plaisanta. Aux premières expositions de M. Claude Monet, vers 1864, des visiteurs, pris de gaieté, déposèrent des sous sur le rebord des cadres. Aujourd'hui encore, de graves peintres de l'Institut couvrent d'anathème M. Claude Monet ; et, dans des interviews récentes, MM. Bouguereau et Français le déclaraient fou, promis à Charenton. Ne serait-ce pas un signe de maîtrise, car pour Corot aussi, que l'actualité et le talent rapprochent de M. Claude Monet, n'y-a-t-il pas le souvenir des mêmes anathèmes, celui de Cabanel entre autres, dont le mot est resté célèbre : « Les Corot, ah ! oui... ça se fait avec le grattage de nos palettes ! »

Heureusement que le public est souvent plus éclectique que les artistes. On le voit par exemple en fait de musique, puisqu'il va à l'Opéra ou aux concerts Colonne et Lamoureux applaudir la musique ultra moderne et nerveuse de Wagner, et en même temps se pressait nombreux mercredi soir au

concert annuel : la musique ancienne des chanteurs de Saint-Gervais, Cette musique est née ou plutôt ressuscitée dans une église¹⁵. Il est curieux qu'un tel mouvement d'art ait commencé par une maîtrise. Car ces chanteurs qui maintenant donnent des concerts ont débuté par des messes, la célèbre messe, entre autres, dite du Pape Marcel, de Palestrina, qu'ils continuent d'exécuter les jours de fête dans l'église Saint-Gervais.

Ils ont été pour beaucoup dans ce renouveau qui a remis en honneur, au Conservatoire, à l'Opéra-Comique, dans les salons, la musique ancienne : soit *Armide*, soit *Iphigénie*, soit même les vieilles chansons que Mlle Amel, de la Comédie-Française, s'est mise à dire avec un art exquis dans toutes les soirées.

Au concert des chanteurs de St-Gervais nous avons entendu des fragments de Rameau, de Palestrina, des chansons caractéristiques de Roland de Lassus, des pièces pour clavecin exécutées à merveille par M. Louis Diemer ; puis un très curieux chœur, les *Cris de Paris*, dont c'était la première audition, du vieux maître Jannequin, qui mourut en 1500, une page étonnante de mouvement, de vie, de comique, de couleur et de pittoresque, une chose déjà polyphonique et qui réalise un intense reflet de musique descriptive, où déjà se trouve en germe toute la musique descriptive moderne, depuis la *Symphonie pastorale* de Beethoven jusqu'aux fresques religieuses de César Franck.

Ces chanteurs de Saint-Gervais, qui chantent sans accompagnement d'instruments, comme les sociétés chorales d'Allemagne, ont une discipline, une cohésion admirable. Ce ne sont plus des voix, c'est un chant, un unisson parfait, l'unité d'une mer au soleil où les basses sont des vagues foncées, où les soprani vaporisent leur écume de notes blanches.

Et pourtant, malgré la parfaite exécution des morceaux de ce concert, il vaut mieux entendre les chanteurs de Saint-Gervais dans leur église, où, au lieu de fragments, ils exécutent alors toute une œuvre, une messe entière. Car le chant s'apparie à l'architecture : « il s'incurve semblable à ces grands arcs qui forment l'ossature supérieure des voûtes ; il est brut et nocturne. comme eux ; il ne se tend que dans l'obscurité, ne se meut que dans la pénombre massive des cryptes. » Ainsi s'exprime en son admirable roman récent : *En Route*, M. J.-K. Huysmans, qui a beaucoup entendu et aimé ces chanteurs de Saint-Gervais, cette musique gothique dont les effluves n'ont pas peu contribué à faire de ce naturaliste et de ce positiviste un pur mystique.

15 Actuelle Schola Cantorum de Paris. Elle se trouve désormais au 269, rue Saint-Jacques.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 juin. (publié le 18 juin 1895)

La fête du Grand-Prix. — La popularité du président. — Courses et paris. — Portrait intime de M. Bourget. — Le parti des Naundorff à Paris.

La fête du Grand-Prix, qui a été très brillante, vient de clôturer, comme chaque année, la saison mondaine : bals, raouts¹⁶, garden-parties ; après quoi s'opère un unanime départ pour la mer, la campagne et les voyages. Plus que jamais cette journée de courses a été radieuse. Il n'y a pas eu moins de 500,000 fr. de recettes aux entrées et le pari mutuel a atteint un chiffre de 1.600,000 francs. Enfin imaginez un chiffre de 10,000 voitures encombrant la pelouse et les abords du champ de courses de Longchamps, ce qui a fait un retour superbe au long de l'avenue du Bois et des Champs-Élysées : victorias, landaus, mail-coaches. Toutes les reines de la mode étaient là, depuis la duchesse d'Uzès, la comtesse de Greffulhe, la baronne Rothschild, jusqu'aux jolies comédiennes et divettes de nos théâtres. Le Grand-Prix est même une cérémonie officielle, pour ainsi dire. Tout le monde politique et diplomatique y assiste, sans compter le président de la République, dont la présence est traditionnelle, si pas obligatoire. M. Félix Faure a, du reste, été un des héros de la journée, grâce à son superbe attelage à la Daumont, précédé du déjà fameux piqueur Montjarret, dans sa livrée en or, qui a fait l'admiration des connaisseurs et de la foule badaude des Parisiens.

Voyez ce que c'est que la popularité, ce fluide inexplicable, ce magnétisme invisible et secret que certains hommes dégagent autour d'eux. Le président actuel fut d'emblée très populaire, à rebours de son prédécesseur. Et on en juge précisément à propos de cet attelage à la Daumont qui l'a conduit au Grand-Prix. C'est M. Casimir-Périer qui eut l'idée d'en ressusciter l'usage pour donner plus de prestige aux fonctions présidentielles. Il l'inaugura, dans les conditions où nous le retrouvons aujourd'hui, un dimanche qu'il allait à Longchamps aussi pour assister au Grand-Prix d'automne. Or la tentative fut mal accueillie : on discuta la correction de l'attelage, on plaisanta, on ricana, on critiqua un tel appareil trop peu démocratique. Encore un peu on criait au tyran ! Et les bravos allèrent plutôt au citoyen Lisbonne, ancien colonel de la Commune, un type jovial et facétieux, connu du Tout-Paris, qui avait imaginé, par manière d'ironie, un coupé tout peinturluré de rouge dont le cocher portait un costume de postillon de 1830 et le chapeau à cocarde.

Cette année, M. Félix Faure, sortant dans le même équipage à la Daumont que son prédécesseur, y a fait bonne figure et excellente impression. C'est lui, cette fois, qu'on a acclamé, et sans réticences. Il en paraissait d'autant plus heureux qu'il était un des seuls, sans doute — n'ayant pas parié — qui n'ont pas perdu d'argent en cette journée de Grand-Prix dont le vainqueur n'avait été prévu par personne. Qui eût pronostiqué cette pouliche *Andrée*, encore sans gloire, tout en appartenant à l'excellente écurie de M. Edmond Blanc ? Ainsi en est-il des prévisions sportives. Le petit amour-propre national s'est bien trouvé un peu compensé par la victoire du pavillon français contre les Anglais, qui sont les rivaux ordinaires, et les seuls possibles, de ce Grand-Prix. Mais le chauvinisme ne s'en mêle que par surcroît et le souci principal de chacun c'est de réussir dans ses combinaisons

16 Cocktail mondain.

de pari. Il en était déjà ainsi dès l'origine des courses, puisque la première, qui date de Louis XV, ne fut qu'une gageure d'argent. Elle eut lieu entre deux gentilshommes. M. de Saillant paria 10,000 livres qu'il ferait deux fois le trajet de la porte St-Denis au château de Chantilly en six heures. Il gagna de vingt-sept minutes son pari en montant vingt-sept chevaux. M. d'Entraques paya les 10,000 livres. Quelque temps après, un Anglais, lord Parcool, paria 500 livres sterling qu'il franchirait en deux heures les 56 kilomètres qui séparent Fontainebleau de Paris, sans changer de cheval. Comme on le voit, dès l'origine, les Anglais nous disputèrent ici la supériorité hippique. Et dès l'origine tout le public aussi paria et se passionna pour les champions. « À la dernière course de chevaux, dit Mme de Genlis, dans ses Mémoires, M. de X. a perdu 1000 louis ; M. le comte de Y. en a gagné 6000 ; le roi a parié son petit écu. »

Aujourd'hui c'est tout le monde qui parie son petit écu ; cette fièvre de sport et de jeu a envahi Paris d'une façon inquiétante. La pelouse des hippodromes est un tapis vert où, pour les humbles, s'offre le perpétuel danger de perdre leurs économies ou leurs ressources. À chaque instant on constate des suicides pour pertes d'argent aux courses. Il y a là une cause de démoralisation à laquelle on ne songe peut-être pas suffisamment. D'autant plus que d'aucuns prétendent que les courses elles-mêmes ne sont pas très morales : souvent ce seraient, paraît-il, des combinaisons, des machinations, un simulacre, une vaine parade où tout est réglé, conclu à l'avance entre jockeys et propriétaires. On a même « exécuté » quelques-uns de ceux-ci en plein champ de courses.

Mais souvent les parieurs n'auraient guère plus de scrupules et, si on trichait, entendraient simplement être du côté des tricheurs. Cela rappelle l'anecdote de l'Anglais qui avait parié obstinément pour un joueur d'écarté. Ayant perdu tout le temps, au moment où il quittait la salle, quelqu'un de complaisant lui chuchote à l'oreille :
— Ce n'est pas étonnant que vous ayez perdu ; l'adversaire trichait.
— Aoh ! vous auriez dû me dire cela plus tôt.
— Vous n'auriez pas joué ?
— Si... j'aurais joué pour l'adversaire !

C'est la moralité de beaucoup de joueurs, surtout de tout ce monde équivoque des hippodromes et des champs de courses, qui finiront par constituer dans Paris une immense maison de jeu en plein vent, dont le danger n'est pas suffisamment compensé même par le luxe esthétique d'une journée de Grand-Prix, toujours égale à ce que M. Zola la décrivait déjà dans *Nana*.

Une fête plus close et de meilleure qualité, ç'a été la réception de M. Paul Bourget¹⁷ à l'Académie française, auquel M. le vicomte de Vogüé a donné brillamment la réplique. Vous serez déjà renseigné sur ces discours, sur cette fête intellectuelle et mondaine. Mais ne serait-il pas intéressant de crayonner un Bourget intime ? Le voilà bien jeune encore entré à l'Académie, 43 ans environ, l'âge où n'y entrèrent que M. de Vogüé, M. Loti. Et encore, M. Bourget y aurait-il été reçu plus tôt s'il l'avait voulu ; mais en très habile tacticien et organisateur de sa vie qu'il est, il a eu l'habileté de se faire prier, de paraître hésitant, de demeurer loin des intrigues académiques, toujours voyageant,

17 Paul Bourget (1852-1935) : écrivain et essayiste catholique.

en Palestine, en Italie, en Amérique surtout. Il a beaucoup séjourné dans ce dernier pays, depuis son mariage. On lui fit des réceptions brillantes, à lui et au dessinateur Forain, qu'il avait rencontré en route. Des livres, des romans lui furent commandés, comme cet *Outre-Mer* paru dans le richissime *New-York Herald*. C'est ce qui faisait dire au si spirituel Grosclaude : « Cela devait finir ainsi ; il nous reviendra oncle d'Amérique ». En tout cas, il nous revient académicien, à la joie des salons dont il fut toujours le favori. Jadis il y était très recherché, consulté avec ardeur, par ces mondaines qu'il a peintes dans *Mensonge*, sur leurs petits problèmes de cœur, et qu'il conseillait, guidait. C'était le casuiste des cas d'amour épineux, l'avocat des procès du cœur. Et il entretenait ses frivoles clientes avec complaisance, parlant d'une voix toujours égale, aux inflexions douces, caressantes, lointaines, ayant l'œil toujours voilé du verre d'un imperturbable monocle.

Aujourd'hui M. Bourget a peu changé : très ridé seulement ; mais il est toujours svelte, élégant, même dandy comme au temps où on racontait qu'il avait cherché durant huit jours une cravate qui s'harmonisât avec son veston. C'était le résultat de son amitié avec Barbey d'Aureville, qu'il intéressa à lui, question de voisinage un peu, car le maître des *Diaboliques* occupait cet « appartement de sous-lieutenant », où il est mort, rue Rousselet, et M. Paul Bourget habitait tout auprès, rue de Monsieur, un appartement qu'il avait appelé son « souffrir » et qui n'était autre que l'ancien pied-à-terre de Mgr Dupanloup, où le célèbre évêque-député descendait durant la session parlementaire. À sa mort, M. Bourget s'en empara, et c'est ce qui explique l'air d'oratoire mystérieux, dans le demi-jour d'un vitrail en rosace, de son cabinet de travail, où jadis l'évêque d'Orléans disait sa messe. Quand il y entra, il y a quinze ans, M. Bourget était un simple poète lyrique et élégiaque, formant une sorte de groupe : les poètes de la vie, en réaction contre les parnassiens présumés impassibles ; un nouveau cénacle, avec M. Richepin, qui venait de publier sa *Chanson des gueux*, M. Maurice Bouchor, qu'on salua alors comme un second Musset quand il apparut, tout précoce, tenant en main ses *Chansons joyeuses*, M. Raoul Ponchon enfin, grand dédicataire des œuvres de ses amis, lui-même un producteur silencieux, nonchalant, mais exquis, un Villon moderne, le plus poète du groupe peut-être, devant l'avenir.

En ce temps-là, M. Bourget donnait des leçons de philosophie (car la poésie est un art de luxe) et y trouvait des ressources maigres, complétées par son père, qui était recteur d'académie à Clermont-Ferrand. Chose curieuse, l'établissement où il enseignait, une de ces « boîtes à bachot », comme on les appelle, où on prépare les jeunes gens, au quartier latin, à l'examen du baccalauréat, avait dans le même temps un autre professeur qui suivit une carrière aussi rapide et brillante : c'est M. Brunetière, devenu aujourd'hui le collègue à l'Académie de M. Paul Bourget.

Gageons que celui-ci, malgré cet honneur prévu, malgré tous ses succès, n'en est pas plus heureux. L'autre jour à l'Académie, il avait encore « ce sourire qui a toujours l'air de faire ses malles », comme a dit délicieusement de lui Jules Laforgue. Peut-être est-ce parce qu'il sait (*L'Enquête littéraire* de M. Huret le lui a bien fait voir) que dans le monde des artistes on aime moins que dans les salons cette œuvre de romancier mondain un peu snob, de moraliste un peu bourgeois, d'écrivain élégant un peu neutre. « On dirait qu'il écrit avec de la gomme à effacer », a dit de lui M. J.-K. Huysmans.

La vérité est qu'il est naturellement mélancolique et pessimiste, à preuve ce dialogue qu'un de ses biographes nous rapporte.

— Bonjour, monsieur Bourget. Toujours triste. Et qu'avez-vous ?

— J'ai la vie.

— Et que trouvez-vous de si triste dans la vie ?

— La mort.

La question Naundorff¹⁸ vient encore une fois de ressusciter à propos de la protestation du dernier Naundorff contre les fêtes de Kiel. C'est annuel désormais, comme le Grand-Prix.

L'an dernier, il s'agissait de fouilles dans le cimetière Sainte-Marguerite pour retrouver des ossements découverts en 1840 et tenus à cette époque pour ceux du Dauphin mort au Temple. Or on voulut prouver qu'ils ne l'étaient pas et par conséquent la légitimité de Naundorff.

M. Laguerre se fit l'avocat de ce point de vue nouveau, comme naguère son confrère Jules Favre. Il y a toujours un parti des Naundorff à Paris, il fait célébrer une messe chaque année à St-Germain-l'Auxerrois. Il publie un bulletin. Il groupe de grands noms : le comte de Bourbonne, baron de St-Remi, de Mecquenem, baron de Gauckler, qui a écrit *l'Enfant du Temple* et dirige ce « bulletin de la Société d'études de la question Louis XVII ».

Les occultistes aussi se sont beaucoup occupés de cette question et ralliés, entre autres le fameux chanoine Boulan, de Lyon, mis en scène par M. Huysmans dans *Là-Bas*¹⁹ : et aussi le fameux sar Péladan, la duchesse de Pomar, spirite non moins célèbre. Tous ceux-là composent actuellement le parti des Naundorff à Paris.

Sans compter Villiers de l'Isle-Adam, qui fut un moment le partisan zélé, le champion valeureux de la cause. Il la défendit dans cet extraordinaire journal qu'il avait fondé avec les capitaux d'un confrère ambitieux, la *Croix et l'Épée*, ce qui l'avait mis en bonne fortune dans le parti. Aussi, à un dîner donné par le prince à ses partisans, Villiers de l'Isle-Adam se trouvait à sa droite. Or Naundorff, ce jour-là, se montra grincheux et s'emporta contre un de ses plus anciens et zélés partisans qui était là. Cela mit un froid et un grand silence dans la petite assemblée. Alors Villiers de l'Isle-Adam, outré, se leva et trouva un de ses plus beaux mots : « Sire, je bois à Votre Majesté. Vos titres sont assurément indiscutables. Vous avez l'ingratitude d'un roi ».

18 Karl-Wilhelm Naundorff (?-1845) : se fit passer pour Louis XVII, l'enfant du Temple, et par conséquent le prétendant au trône de France. Ses descendants s'inscrivirent dans le même courant naundorffiste.

19 Joris-Karl Huysmans (1848-1907) : auteur de romans sulfureux, *À rebours* et *Là-Bas*. Par la suite, se convertit au catholicisme mystique et se retire en 1899 à Ligugé. Ami intime de Rodenbach dès le début de la carrière du poète belge.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 1^{er} juillet. (publié le 3 juillet 1895)

Un mouvement de décentralisation. — La fête des Rosati et des Félibres. — Agitation au quartier latin. — M. Laurent Tailhade. — Exposition du Soudan.

Il semble, dans la vie française actuelle, qu'après avoir voulu tout unifier, on s'efforce maintenant de tout disjoindre et subdiviser. Un mouvement sérieux de décentralisation se marque et va s'accroître. M. Maurice Barrès a déjà mené six mois de campagne à la *Cocarde* dans ce sens et vient de s'en servir pour plate-forme de rentrée en un grand discours à Bordeaux. Mme Adam, qui reste directrice de la *Nouvelle Revue*, bien que la rédaction en passe maintenant à MM. Georges Hugo et Léon Daudet, est aussi tout acquise à ce mouvement. M. Paul Bourget s'y est rallié récemment. Car la littérature elle aussi côtoie ces tendances qui ne sont pas que politiques, et déjà avait par avance indiqué l'avenir, ne fût-ce que par ce culte de l'esprit régional entretenu même à Paris par les Félibres et, depuis peu, par les Rosati. Car nous avons maintenant ceux du nord et ceux du midi qui, chaque été, le même dimanche de juin, célèbrent « la petite patrie » dans une grande fête champêtre ; ceux-ci, à Sceaux, où ils sont allés couronner le buste d'Aubanel et pèleriner à la maison de Florian, occupée aujourd'hui par un prosaïque boucher ; ceux-là à Fontenay-aux-Roses, joli bourg contigu, cher à Métra, le musicien des valse, dont la tombe y repose, et qui est le pays abondant des roses.

Or le nom de Rosati²⁰, adopté par les artistes parisiens du Nord, et qui semble un peu énigmatique, vient tout simplement des roses. C'était déjà une association fondée aux environs d'Arras en 1775, sous ce titre, par une vingtaine de jeunes gens épris de littérature et influencés par les tableaux champêtres de J.-J. Rousseau. Ils constituèrent une société de poésie et de fêtes, dans un jardin proche de la ville, comme jadis dans les jardins d'Académus aux portes d'Athènes. À l'origine, presque toutes les académies n'ont pas de local. Elles naissent en plein air. Et c'est parce qu'il y avait des roses dans ce jardin du Nord où les jeunes lettrés d'Arras se réunissaient, qu'ils se nommèrent les Rosati. Robespierre en fut et on a, paraît-il, conservé des idylles de lui, à cette époque. Lazare Carnot, justement en garnison à Arras au même moment, fut aussi Rosati, et c'est pour cela, paraît-il, que son petit-fils reçut le nom de Sadi²¹, le poète persan des roses, en mémoire de l'aïeul qui fut Rosati.

Ces souvenirs sont pour rendre très fiers les nouveaux Rosati parisiens d'aujourd'hui, qui, l'autre dimanche, sont entrés triomphalement dans Fontenay-aux-Roses, escortés des pompiers et des musiques municipales. Ils ont décerné les honneurs de la Rose à M. Wallon, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et à M. Croisy, sculpteur. On leur avait proposé M. Verlaine pour cet honneur, mais ils l'ont jugé trop peu grave. Il est vrai qu'ils avaient parmi eux le bon La Fontaine, qui est, là, leur maître et leur égide ; c'est devant son buste qu'on a discoursu, c'est en son honneur qu'on a vidé les verres.

20 Anagramme d'Artois.

21 Sadi Carnot (1837-1894) : Président de la République de 1887 à 1894. Assassiné par un anarchiste.

Le fondateur de cette fête des Rosati est le brillant portraitiste Carolus Duran (qui est Lillois et s'appelle en réalité Charles Duran), dont ils sont aussi contents qu'il est content de lui-même. Et ce n'est pas peu dire. Un flatteur, devant un de ses tableaux, lui dit un jour : « Carolus Veronèse ». — Pourquoi pas Carolus Velasquèz ? objecta-t-il ? Et quelqu'un qui avait assisté à la conversation lui dit, en le rencontrant quelques jours après : — Bonjour, Carolus Velasquèz ! — Pourquoi pas Carolus Duran ? fit le peintre offusqué.

Mais quant aux Rosati, il ne fut qu'une fois le président de leur fête de Fontenay-aux-Roses. Car chaque année on en change. M. Renan, lui, fut d'une manière permanente président ou *Capoulié* des Celtiques, ce qui lui fit dire un jour avec son amusante ironie : « Mais je ne suis Breton qu'une fois par an. »

C'est ce qu'aurait pu dire aussi l'autre dimanche M. Claretie²², qui présida à Sceaux la fête des Félibres, lesquels se préoccupent plus d'une personnalité marquante, pour présider leurs jeux floraux en cour d'amour, que d'un méridional authentique. On n'a pas besoin d'être du Midi, à preuve que M. Renan lui-même présida un jour ces fêtes de Sceaux, tout en étant Breton ; puis M. Zola, qui trahit le Midi en avouant sur le tard qu'il est né à Paris ; puis M. Coppée, trouvant pour excuse qu'il était né dans le midi... de la Belgique, sa famille étant originaire de Mons ; une autre fois encore M. Anatole France, né au quai Voltaire, ce qui ne l'empêcha pas de faire un discours où il y avait toute la douceur du chant des cigales de Provence. C'est qu'il ne faut pas être indispensablement du Midi. On peut le *devenir*. Ainsi Florian n'est commémoré dans cette fête de Sceaux par les Félibres que pour avoir inséré dans *Estelle* une romance languedocienne. Et M. Mariéton lui-même, grand chancelier du félibrige parisien, grand apôtre et propagateur de la cause, est natif de Lyon, ce qui ne l'empêche pas de considérer la Provence comme sa patrie ou, selon la jolie expression d'un félibre fervent, Paul Arène, comme son « avant-paradis ».

M. Claretie, aussi, a dû de présider les fêtes de Sceaux, l'autre jour, à ce qu'il est en train de devenir tout à fait félibre, grâce à son puissant concours dans l'affaire du théâtre d'Orange, qui devient tout à fait sérieuse. La France veut avoir son Bayreuth. Le mot a déjà fait fortune. Les grands drames héroïques de notre Corneille s'entendront à merveille dans ce sublime décor, essayé pour *Antigone* et *Œdipe Roi*. L'entreprise, d'ailleurs, a fait ses preuves pécuniairement, puisque l'an dernier il y a eu 40,000 francs de recettes, qui dépassaient notablement la dépense. M. Poincaré²³ vient de nommer une commission officielle. Le projet ne pourra manquer désormais d'aboutir. Et le théâtre d'Orange va devenir la première scène française.

Que dira la Comédie ? Que dira l'Opéra ? En voilà, de la vraie décentralisation ! Et n'avions-nous pas raison de dire que tout ce qui se rattache à cet élan décentralisateur réunit d'immédiates sympathies et réussit ? C'est un mouvement d'idées très curieux. Dans la grande patrie on va ressusciter « les petites patries »²⁴. L'esprit de clocher va renaître. Et n'est-ce pas un signe que cette fête des Rosati à Fontenay, dimanche dernier, tandis que les Félibres se retrouvaient à Sceaux.

22 Jules Claretie (1840-1913) : dramaturge, critique et historien. Administrateur général de la Comédie-Française, il fait jouer *Le Voile* de Georges Rodenbach (1894). Une première pour un auteur belge.

23 Raymond Poincaré (1860-1934) : en 1895, le futur Président de la République est Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes.

D'autres se sont déjà groupés ainsi : les Vauclusiens érigés en Sartanié (de sartan, poêle à frire) ; ceux de Montpellier en Picpoulié ; les Toulousains ont fondé la Luscrambo ; les Dauphinois, le Gratin ; les Bordelais, la Garbure. Les Normands forment la Pomme ; les Auvergnats la Soupe aux choux ; les Bretons, le Banquet celtique. Quant aux Méridionaux, ils commencent, comme M. Jean Carrère par exemple et d'autres encore, à retourner dans leur Provence natale ou à ne pas la quitter. Où est le temps où le Midi venait tout entier conquérir Paris, à preuve ce dialogue que M. J.-K. Huysmans, un septentrional, lui, qui n'aime pas le Midi, prête à M. Alphonse Daudet ? Celui-ci recevait un jeune, débarqué de province pour faire de la littérature à Paris ; il lui fit des promesses aimables, multiplia les conseils, les avis pour la réussite :

— Quand on est du Midi comme nous, conclut-il tout exalté.

— Mais, pardon, je ne suis pas du Midi.

— Comment ! vous n'êtes pas du Midi, mais alors qu'est-ce que vous venez faire à Paris ?

Nous avons, outre les fêtes de Sceaux et de Fontenay, un autre divertissement annuel, au même moment de l'été, c'est l'agitation du quartier latin. Par une coïncidence bizarre, c'est chaque année, au moment des études et des examens, que les étudiants s'agitent, descendent dans Paris, pourrait-on dire, font des expéditions et leurs fameux monômes. Ils les ont recommencés cette semaine, mais, pour une fois, il faut convenir qu'ils ont été provoqués. Il s'agit d'un article publié dans un journal du matin, une chronique signée Tybalt, qui n'est autre que M. Laurent Tailhade²⁵, le poète auquel son talent et aussi l'attentat anarchiste du restaurant Foyot dont il fut victime, ont donné une notoriété unanime. Donc M. Tailhade est parti en guerre contre les étudiants et leur association, que M. Barrès, jadis, malmena déjà. Cette association, à vrai dire, est un peu pédante. Elle organise des banquets trop solennels. Elle constitue un café grave où il y a des revues et des billards. Mais faut-il que la jeunesse soit bohème ? Et cela ne vaut-il pas le café Momus de ce Murger dont on vient d'inaugurer le buste, vendredi dernier, au Luxembourg ? Question de goûts et de nuances. Car il était excessif peut-être de dénoncer toute la jeunesse des écoles comme M. Tailhade l'a fait, dans son portrait de l'étudiant naturel, un portrait truculent et haut en couleur : « médicastre futur, apprenti notaire, ou purgon éventuel, il ne s'affirme que par une indécence de babouin greffée sur une bêtise de rhinocéros. Tous les sales instincts : bassesse, couardise, improbité, mensonge, et la haine du pauvre et l'exécration du beau, se font voir à l'état brut chez ce jeune pied-plat. » Là-dessus grandes colères, agitations vives au quartier latin, dont les humeurs sont toujours dangereuses, s'exaspèrent vite, tournent au tragique.

En effet, il y a juste un an qu'une agitation analogue se manifesta contre le sénateur Béranger, à propos d'un bal d'étudiants, amena les troubles graves qu'on sait et la mort du malheureux Nuger. Cette fois, il n'y a eu que quelques « monômes » irrités, c'est-à-dire la fameuse promenade des étudiants l'un derrière l'autre, se tenant aux épaules. On a conspué le journal qui avait publié l'article, et l'auteur lui-même. Et tout finit par quelques duels où M. Laurent Tailhade prouve un réel courage, une énergie peu commune, car il est très souffrant ; il est resté malade du terrible attentat à

24 Rodenbach considérait sa Flandre mythifiée comme une petite patrie. Cf. son article *Paris et les petites patries* publié dans la *Revue encyclopédique* en 1895.

25 Laurent Tailhade (1854-1919) : poète, polémiste et libertaire.

la dynamite qui l'atteignit, tandis qu'il s'attablait au restaurant Foyot. Son front en porte la marque et la cicatrice prompte à se rouvrir. Or, on se rappelle que, peu de temps auparavant, au banquet d'une jeune revue, le soir de l'attentat de Vaillant, il s'était écrié : « Qu'importent de vagues humanités, si *le geste est beau*. » Et une autre fois, faisant une conférence, délicieuse du reste d'esprit et d'ironie, au théâtre de *l'Œuvre*, il avait parlé avec satisfaction des temps proches de « la divine anarchie ». Pourtant, M. Laurent Tailhade est un homme distingué, un poète de talent, plutôt aristocratique et dandy d'une politesse précieuse, cette exquise politesse spéciale aux romantiques et qu'il avait apprise de Théodore de Banville, son maître quand il publia le *Jardin des Rêves*. En ce temps-là, M. Tailhade fréquentait plutôt les salons à la mode. Depuis, il rencontra d'autres milieux, s'il faut en croire un curieux volume de ballades satiriques : *Au pays du mufle*, qui augmenta sa notoriété. Mais celle-ci vient de devenir tout à fait publique, depuis que les monômes d'étudiants ont parcouru les rues et boulevards en conspuant son nom. Heureusement que l'esprit parisien ne perd jamais ses droits et empêche ces manifestations de tourner au tragique par des ironies malicieuses. C'est ainsi, à propos de M. Laurent Tailhade et de son mot célèbre sur le « beau geste », qu'on a annoncé une nouvelle édition par lui de « la chanson de geste » !

Il y a en ce moment une bien curieuse exposition de nègres au Champ de Mars. C'est toute une population du Soudan, installée là dans un vrai village exotique, avec maisonnettes et dortoirs. Dans ce plein soleil de juin, on croirait vraiment un coin de leur pays et on a l'illusion du voyage. La population parisienne est très friande de ces spectacles, depuis l'exposition de 1889, où nous avons pu contempler à l'esplanade des Invalides tant de villages et spécimens divers de peuplades noires ou jaunes. Or l'intérêt se renouvelle toujours. Le Jardin d'acclimatation nous a offert successivement, chaque été, des Nubiens, des Fuégiens²⁶, des Cingalais, des Somalis. Mais ceux-ci étaient parqués entre les grilles d'un enclos d'animaux, sur la pelouse. L'illusion était médiocre. Tandis que, au Champ de Mars, les Soudanais sont installés de façon tout à fait conforme. Ils semblent chez eux, vaquent à leurs besognes. Les femmes préparent la nourriture, broient des feuilles et des légumes, préparent des bouillies, se baignent avec les enfants dans un vaste lac qui est au centre. Les hommes, très beaux et de bronze luisant, sont très adroits, se livrent à des travaux divers ; quelques-uns sont menuisiers, bijoutiers, avec une intelligence très fine et aiguisée. Les costumes sont des cotonnades aux couleurs crues. Les femmes ont une façon pittoresque de porter les enfants, qui sont juchés sur le dos, maintenus par une bande d'étoffe. Le grand intérêt c'est qu'ils sont extrêmement nombreux, environ 350 personnes groupées là et qui vivent de leur vie spéciale et exotique. Aussi les Parisiens s'en amusent beaucoup, y vont en masse, très friands de ces tableaux pittoresques et toujours prêts à renouveler le mot légendaire du maréchal de Mac-Mahon à une inspection de Saint Cyr : « Ah ! c'est vous le nègre... Continuez !... »

26 Habitants de la Terre de Feu.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 juillet. (publié le 19 juillet 1895)

Querelles de mots. — Les amateurs et les professionnels en art. — Le comte de Montesquiou-Fezensac. — La fête du 14 juillet. — Décorations d'écrivains. — Auguste Barbier et le ministre.

Il y a eu, ces jours-ci, de grandes batailles de mots dans les polémiques de la presse. Les mots ont peur comme des poules, écrivait un jour M. Paul Verlaine. Les mots ne se laissent pas saisir et définir. C'est le cas pour le snobisme, à propos duquel on a discouru et discuté ; c'est le cas aussi pour le mot « amateur », quand il s'agit d'art, au sujet duquel une grande querelle s'est élevée.

En réalité, la seule définition qu'il y aurait à donner de l'amateur, est celle-ci : « l'amateur est celui qui n'a pas de talent ». C'est celui qui aime l'art et n'en est pas aimé, la victime d'un amour malheureux. Mais cette victime n'est pas à plaindre, car elle se fait illusion et elle fait même illusion aux autres, quand ses moyens de fortune le lui permettent. C'est-à-dire qu'il y a présentement, dans le monde parisien, une quantité incalculable de personnes, hommes et femmes, qui écrivent, peignent, sculptent, composent de la musique, et qui étant riches, recevant beaucoup, s'organisant une publicité savante, offrant à dîner, multipliant les prévenances, tenant une comptabilité soigneuse de relations utiles, finissent peu à peu par prendre rang dans la vie et le monde des artistes. C'est ceux-là que M. Arsène Alexandre a récemment dénoncés et qui menacent en effet de nous envahir. L'affaire était dans l'air depuis quelque temps déjà ; et l'un des signes de cet état d'esprit se manifesta au dernier salon de peinture quand le jury refusa le monument, en l'honneur d'Émile Augier²⁷, de Mme la duchesse d'Uzès, amateur trop encombrant et sans talent dont le vaste envoi peut encore en ce moment s'apercevoir aux Champs-Élysées, mais exposé en plein air, n'ayant pas été admis dans l'intérieur du palais de l'Industrie.

Ç'aurait déjà été le moment de faire campagne contre l'envahissement des amateurs, et plus adroitement. Car on a pris prétexte de la publication d'un nouveau livre du comte Robert de Montesquiou-Fezensac²⁸, ce qui n'est pas habile, car il ne résulte pas très nécessairement, de ce qu'un écrivain porte particule et un grand nom et soit riche, qu'il est seulement un amateur. C'est ici précisément que la discussion naît sur le sens du mot. Où commence l'amateur, où finit-il ? M. Coppée a bien traité d'amateur M. de Heredia, en le recevant le mois dernier à l'Académie. M. de Montesquiou avait donc la partie belle et n'y a pas manqué, citant des écrivains glorieux qui figuraient comme lui à l'armorial, tel La Rochefoucaud, Chateaubriand, de Vigny, et la liste, en effet, est longue, s'insurgeant contre ce que son agresseur avait appelé des artistes de profession dont la qualification évoque on ne sait quelle arrière-pensée de métier vil et de lucre. Tout cela est de l'escarmouche et de la tactique de mots. Et pour différencier ce qui caractérise l'amateur et le professionnel, il suffit d'aller un soir à la foire de Neuilly tenue présentement et où la baraque qui attire toujours le plus de monde, même nos cercleux et nos élégantes, est celle des lutteurs, dits

27 Émile Augier (1820-1889) : poète et dramaturge.

28 Robert de Montesquiou (1855-1921) : écrivain, critique et dandy.

Marseille. Or, il y a là aussi les professionnels : hercules au torse velu, aux bras tatoués, peints comme des colonnes. Ce sont ceux qui savent, qui connaissent tout le jeu des biceps, toutes les roueries de lutte. Or, ceux-ci, tiennent en mépris légitime l'amateur qui se risque dans l'arène et, lui, ne sait rien, a seulement un peu de force physique innée, et est infailliblement inférieur et battu.

Quant au comte Robert de Montesquiou-Fezensac, doit-il figurer, dans la baraque de lutteurs qu'est la littérature actuelle, parmi les professionnels ou bien est-il l'amateur ? Ses œuvres répondent et répondront pour lui. En attendant, il est à coup sûr une figure spéciale dans le Tout-Paris d'aujourd'hui. Même avant d'être connu, il avait déjà une légende. Quelques traits épars de lui servirent à M. J.-K. Huysmans pour constituer son type de Des Esseintes dans *À Rebours*, entre autres la fameuse tortue incrustée de pierreries qu'il posséda réellement. Car ses débuts n'allèrent pas sans quelques excentricités : il rendait visite, tout jeune, à M. François Coppée, habillé en Zanetto du *Passant*. Et on peut voir encore aujourd'hui dans le cabinet de travail de M. Coppée un portrait de lui photographié dans cet accoutrement. Une autre fois, il allait voir M. Edmond de Goncourt portant un gilet d'étoffe japonaise. Mais cela pouvait n'être que raffinements de politesse, attention toute délicate. D'autant plus que le costume n'était que l'extériorisation de sa pensée : à un dîner de famille, il se présenta un jour vêtu de deuil et, comme on s'étonnait, il avoua qu'il avait passé la journée à lire un livre triste et que seuls des vêtements noirs lui avaient paru, ce soir-là, compatibles avec l'état de son âme.

Aujourd'hui il est un gentilhomme correct, de tenue sobre, les cheveux noirs en brosse, une légère moustache ombrant un teint pâle, une longue redingote lui enserrant la taille. Ainsi il apparut une après-midi d'hiver au Théâtre d'Application, quand il fit une conférence sur Mme Valmore, décrétant du coup la toilette du conférencier d'après-midi, sans frac²⁹ ni cravate blanche, qui doivent être réservés pour le soir. Mais la table du moins sur laquelle il posa ses feuillets et s'accouda, était en toilette et en gala : un tapis de soie d'un joli vert fané et un encrier de parade, or et fer, aux armes des Montesquiou. Pour tout ce qui l'entoure, il a d'ailleurs ces soins attentifs d'esthète parfait ; il habita un joli rez-de-chaussée, rue Franklin, près du Trocadéro, puis un pavillon à Versailles (inauguré par une fête champêtre à grands flonflons et falbalas), où toutes les pièces étaient aménagées avec un goût rare et dans un style différent, pour ainsi dire d'une couleur différente, grâce à la complicité de vitrages en cotons anglais multicolores. Ici un salon Empire avec des meubles précieux signés Jacobs, surtout une sorte de lit en forme de barque, où on aurait rêvé que les cygnes de Lohengrin allaient s'atteler ; là des souvenirs exquis comme le vase où l'impératrice Joséphine mettait son musc et, dedans, le petit soulier, de soie fripée, du roi de Rome ; puis voici une pièce japonaise avec sa collection de chauves-souris en toutes matières ; ici la salle à manger avec les meubles en incrustations que le comte a dessinés et un peu fabriqués lui-même ; plus loin la bibliothèque en retrait qui a un air de petit refuge de livres dangereux en un cloître de bénédictins.

Pour ses œuvres aussi, M. de Montesquiou se montra soucieux d'agencement précieux. Elles parurent d'abord en édition privée, distribuée aux seuls amis. Cette première édition des *Chauves-Souris* a une couverture de soie bleue — bleue comme un nocturne de Whistler, le peintre américain, son ami, qui fit son portrait et l'exposa au Salon — et le papier, fabriqué exprès, porte

29 Vêtement de cérémonie, variante de la queue-de-pie.

partout des chauves-souris en filagramme³⁰. L'édition privée du *Chef des odeurs suaves*, un titre emprunté à une phrase de Flaubert, porte sur la couverture une reproduction d'un vieux Breughel qui est en Italie.

Or aujourd'hui M. de Montesquiou-Fezensac renonce à ces éditions de luxe et vient de paraître dans ce qu'on appelle le format omnibus, c'est-à-dire la collection Charpentier à 3 fr. 50, qui publie son dernier livre : *Le parcours du rêve au souvenir*. C'est à ce propos qu'on a crié à l'amateur, comme si, des éditions privées à cette édition courante de librairie, il y avait, en symbole, le parcours de l'amateur au professionnel. Et cela a fait un passant de l'actualité parisienne de ce gentilhomme de lettres qui a de plus hautes ambitions.

« Les lendemains vomis des fêtes nationales », a écrit naguère, dans un accès d'humeur, ce pauvre petit poète, Jules Laforgue, qui est mort. Cela était juste au temps où la fête du 14 juillet, de nouveauté toute fraîche encore, encomrait Paris, nous envahissait de bruits, de festivités, de musiques, de cris, de toute une liesse populaire lâchée et débordée, dont les délicats ont peur. Or nous venons bien de voir à la journée d'hier que la fête du 14 juillet est en décadence, comme on s'en plaignait déjà, et lentement s'étirole. Il est vrai que le programme est toujours invraisemblablement le même et la République trop peu imaginative, n'ayant aucune invention, aucune esthétique, dans ce plaisir annuel qu'elle offre. Seul Gambetta, qui était plus artiste, rêvait une république athénienne dont la muse eût été Madame Edmond Adam.

Aujourd'hui tout se borne à des drapeaux dans les rues, ce qui est joli, à vrai dire, d'un effet pittoresque, d'un fin bariolage, qui même tenta des peintres : M. Claude Monet a peint ainsi la rue parisienne un jour de fête nationale. Il y a les représentations gratuites à l'Opéra et aux Français, où on dit et chante la *Marseillaise*. Mais cela aussi est de fondation et monotone. Faut-il parler de la revue des troupes à Longchamps ? Ce fut, à l'origine, le grand clou de la fête du 14 juillet. Chacun s'en revenait épanoui à avoir pu « voir et complimenter l'armée française », comme chantait Paulus, ce Belmontet du boulangisme. Plaisir patriotique, qui fait palpiter tous les cœurs français. Malheureusement le monde officiel seul, quelques privilégiés, possesseurs des cartes de tribunes, sont à même de bien considérer ce beau spectacle militaire. Or ils s'en lassent un peu, puisqu'ils en ont la répétition identique depuis des années. C'est émouvant de voir, entre autres manœuvres, cette charge de cavalerie qui termine toujours le programme, un ébranlement de bêtes et d'hommes partant à fond de train et s'arrêtant à cinquante mètres des tribunes pour saluer du sabre. Mais on connaît la parade, toujours la même, et qui n'émeut pas, parce qu'on sent le simulacre. À l'origine de la Fête du 14 juillet, on avait encore présents les souvenirs de la guerre pour s'intéresser à ces mouvements de troupes. Et dans cette charge de cavalerie de la revue, on revoyait la charge des cuirassiers de Reichshoffen. Ce n'est pas que des cavaliers ou des bêtes pussent s'y retrouver. Tout avait péri, sauf quelques chevaux, dont Villiers de l'Isle-Adam nous prétendait un jour, en une de ses ironiques et terribles imaginations, qu'ils avaient été recousus et remis sur pattes. Puis des propriétaires de mares aux sangsues les avaient achetés et, tout le jour, ces héros, ces revenants de la

30 Figures qui paraissent dans le papier quand on les met entre l'œil et le jour ou la lumière. Source : Wikipédia.

gloire, trempaient dans l'eau jusqu'au poitrail, mordus par les hideuses bêtes. Et pensant à ce citoyen français, propriétaire de sangsues, qui les livrait à une telle fin, ils songeaient sans doute : « Dire que c'est pour cet homme-là que nous nous sommes battus ! »

Ainsi la gaîté française ne perd jamais ses droits ; et hier, au retour du fringant landau présidentiel mené à la Daumont, on a pu voir, dans l'avenue du Bois de Boulogne, derrière M. Félix Faure, tel gros bonhomme qui saluait comme lui, dans une carriole d'occasion, et qui fut acclamé à son tour, non moins que les noirs du Soudan, installés au Champ de Mars, et qui eux aussi avaient voulu faire partie du retour de la revue, un retour où l'étiquette officielle côtoyait la verve populaire et cette gaîté parisienne qui ne perd jamais ses droits. On a même jeté des confettis comme à la mi-carême.

Le 14 juillet est aussi, d'ordinaire, une date heureuse pour le monde de la littérature. On décore les écrivains comme au 1^{er} janvier, car les nominations dans la Légion d'honneur ne paraissent que deux fois par an, on le sait. Or le monde artiste de Paris n'est pas indifférent au ruban. M. de Pontmartin avait parlé jadis de la « fièvre verte », à propos de l'Académie où on porte des habits à palmes. Nous avons, tous les semestres, la « fièvre rouge ». Surtout que le ministre actuel de l'instruction publique, M. Poincaré, est un des ministres les plus « littéraires » que nous ayons vu. Il a beaucoup lu, est au courant de tout, aime et comprend la littérature la plus neuve. On s'en aperçoit à ses discours. Ainsi au banquet en l'honneur de M. de Goncourt, où parlèrent des écrivains, des « professionnels », puisque le mot est d'actualité, comme MM. Alphonse Daudet, Zola, Céard, et même M. Clemenceau, ce fut le ministre, qui présidait. M. Poincaré, dont le discours fut unanimement reconnu le plus « littéraire », du meilleur style et de la plus pénétrante critique pour juger l'œuvre admirable des frères de Goncourt. On se souvient que M. Poincaré apporta lui-même, ce jour-là, la rosette de la Légion d'honneur au survivant qu'on avait laissé chevalier depuis 1867. Il est vrai que ses opinions plutôt bonapartistes, son intimité avec la princesse Mathilde, lui avaient longtemps nui. Mais aujourd'hui ces raisons politiques disparaissent pour les écrivains quand il s'agit de les décorer. C'est ainsi que dans les nominations de cette année dont les arrêtés n'ont pas encore paru aujourd'hui, mais qu'on annonce comme quasi certaines, figure au grade de commandeur M. Victorien Sardou, qui fut pourtant de la cour de Napoléon III.

Ces autres raisons qui, auparavant, étaient des empêchements au ruban, disparaissent aussi sous le règne de M. Poincaré. C'est ainsi qu'on annonce aussi comme certaine, au grade de chevalier, la nomination dans l'ordre national, de M. Catulle Mendès, que, jusqu'ici, la nature un peu érotique de son talent, ses peintures osées, sa hardiesse câline, avaient empêché de décorer, malgré une œuvre énorme de cent volumes d'un style impeccable et une situation de premier rang dans la génération des Parnassiens. M. Poincaré passe outre, paraît-il, il ne pourra manquer de rencontrer un applaudissement unanime dans le monde littéraire. C'est le cas aussi pour une autre décoration annoncée : celle de M. J.-H. Rosny, un des plus neufs, des plus vastes, des plus intenses parmi les nouveaux romanciers. Il a exploré des domaines inédits, par exemple dans ses deux romans : le *Bilatéral* et *Marc Fane*, où, dès 1887, il avait étudié et fixé les mœurs révolutionnaires, les milieux anarchistes, en peintures saisissantes, en psychologies profondes. M. J.-H. Rosny, qui est très savant, connaît comme pas un écrivain toutes les sciences : anthropologie, physique, chimie,

mécanique, a eu cette originalité de mélanger la science au roman, même quant au vocabulaire, ce qui lui fit un style abscons, technique et contre lequel on regimba d'abord : un style « encombré », a-t-il dit de lui-même dans le *Termite*, « encombré comme une voiture de déménagement », ajouta un jour M. Anatole France, avec sa malicieuse ironie. Mais M. J.-H. Rosny a fini par imposer sa manière et lui-même. C'est un type de combatif, le visage aigu, les yeux d'acier dans une barbe noire, une figure d'émir qui regarde au bout du désert, mais ne perd pas de vue son cimetière pour tuer l'ennemi qui surgirait.

On parle encore de quelques autres croix : M. Paul Margueritte, le fils du général tué à Sedan, qui est un romancier de beaucoup de talent : et quelques jeunes encore. N'est-ce pas aux jeunes que la décoration peut faire le plus plaisir, s'il faut en croire le joli mot du poète Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, mort seulement il y a quatre ou cinq ans, et dont les poèmes eurent leur heure de gloire en 1830. Or, quoique de l'Académie, on avait toujours oublié de le décorer. On le croyait mort depuis longtemps. Il y a quelques années, M. Bardoux, arrivant au ministère, et aussi bien disposé pour les écrivains que M. Poincaré, s'en aperçut. Il voulut, pour réparer, porter lui-même la croix à Barbier. Il trouva, à un cinquième de la rue Jacob, le poète, un petit vieux, qui était venu lui ouvrir lui-même, il lui dit qu'il était le ministre et l'objet de sa visite et lui tendit l'écrin où brillait la croix.

Auguste Barbier eût une sorte de geste de refus, il dit tristement :
— Oh ! cela n'est bon que quand on peut encore être aimé.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 1^{er} août. (publié le 3 août 1895)

Crimes et suicides d'été. — Les concours de fin d'année. — Un discours du Père Didon. — Le prédicateur et l'éducateur. — Un banquet en l'honneur de M. Catulle Mendès. — Renan et la Bretagne.

Les chaleurs de juillet sont, chaque année, un curieux moment pathologique de la vie parisienne : à cause de la température élevée, d'une certaine électricité nerveuse de l'air, il se produit chaque fois une série tragique de crimes et d'attentats. Ce serait une très curieuse statistique à dresser et à commenter par un criminaliste comme Lombroso³¹, qui ne manquerait pas de créer une nouvelle catégorie de criminels, les criminels climatériques, déterminés par les périodes orageuses et les influences de l'été.

Aussi est-ce un mauvais moment à choisir pour soumettre précisément l'enfance et la jeunesse à tous les énervements des concours et examens de fin d'année. D'aucuns ont déjà pensé judicieusement qu'il vaudrait mieux reporter ces épreuves au mois de décembre par exemple, où l'on se calfeutre chez soi, où l'on serait facilement studieux, et faire coïncider la fin d'année des études avec la fin d'année du calendrier.

En attendant, tous les jurys viennent de fonctionner : ceux de la Sorbonne, pour le bachot, comme dit l'argot scolaire, c'est à-dire ce baccalauréat dont beaucoup de nos écrivains, artistes, et même hommes politiques, n'ont pas eu besoin pour devenir célèbres. Ni M. Coppée ni M. Alph. Daudet ne sont bacheliers.

Il y a eu aussi les émouvantes péripéties du concours du Conservatoire dans la petite salle de la rue Bergère, chaque fois envahie par une foule compacte et passionnée. On y prend un malin plaisir à contredire, à huer parfois, les décisions du jury, ne fût-ce que pour la joie de voir le vénérable M. Ambroise Thomas secouer sa chevelure blanche et menacer de faire évacuer la salle — comme un vulgaire président de cour d'assises. Ici le concours a, pour l'avenir des jeunes gens, une influence directe et décisive, puisque les premiers ou seconds prix de chant, de comédie et de tragédie sont d'ordinaire retenus de droit par l'Opéra et la Comédie-Française, ce qui leur crée d'emblée une position importante.

La même chose existe pour les concours de Rome à l'École des beaux-arts, dont les grands prix obtiennent des bourses lucratives, un long séjour à la villa Médicis. Mais ces appâts ne suffisent plus ; les concurrents, cette année encore, furent médiocres. Les meilleurs, aujourd'hui, travaillent et réussissent en dehors de l'enseignement officiel. Où est le temps florissant, quand un Besnard était prix de Rome, ou un Régnault, eux dont on peut voir les beaux tableaux de concours en cette curieuse salle de l'École des beaux-arts où sont conservés tous les travaux des lauréats depuis deux siècles.

31 Cesare Lombroso (1835-1909) : fondateur de l'école italienne de criminologie. Auteur de *L'homme criminel* (1876). Son œuvre annonce les théories fondées sur la race.

Dans cette banalité ordinaire des concours, examens, distributions des prix de fin d'année, nous avons eu, cette fois, un incident original : c'est la rentrée du père Didon, l'éloquent et célèbre dominicain, qui a prononcé un discours sensationnel à la distribution des prix de l'école d'Arcueil, dont il est devenu le directeur. Arcueil est un village de la banlieue de Paris. Là s'érige cette école Albert-le-Grand³², vouée à l'enseignement secondaire, et que Lacordaire fonda, dirigea, après le cycle révolu de ses prédications, quand il se voua tout à l'enseignement de la jeunesse. Le père Didon a suivi les mêmes étapes de carrière, mais moins par goût, sans doute, et choix personnel, que par la volonté de ses supérieurs. Il est probable qu'il préférerait la prédication et n'a pas renoncé à l'ambition de monter un jour dans la chaire illustre de Notre-Dame, où le cardinal Richard préféra Mgr d'Hulst, d'une éloquence pourtant bien didactique et bien incolore.

Aussi le père Didon, à défaut d'une chaire en titre, ne laisse pas échapper les occasions de parler en public, de *dégainer* son éloquence que l'inaction pourrait rouiller. Elle fut superbe, cette éloquence, quand il débuta vers 1880, dans l'église Saint-Philippe-du-Roule, où aussitôt le Tout-Paris afflua. Il avait touché juste, mélangeant le dogme et l'actualité, soulevant la question de l'accord entre la science et la foi, bien avant M. Brunetière. De plus, c'était le moment des campagnes de M. Naquet en faveur de la loi du divorce. Il fit du divorce et du mariage chrétien le thème de plusieurs conférences. Le succès fut énorme, dépassa les fidèles et les croyants. Nous vîmes au pied de la chaire de l'éloquent dominicain M. Émile de Girardin, M. Alexandre Dumas, tout ce que Paris comptait d'illustre. Il y a, sur sa popularité d'alors, un renseignement bien curieux dans le *Journal* de Marie Baskirtschettf, cette jeune peintresse russe morte à vingt-deux ans, mais que ses si curieux mémoires ont sauvée de l'oubli. Désireuse elle-même de bruit et de célébrité, elle avait rêvé de faire, pour le Salon, le portrait du prédicateur en vogue. Et bravement elle alla le voir, le lui proposer. Il déclina, déclarant que ce serait un peu étrange et inconvenant de voir ainsi le portrait d'un prédicateur peint par une jeune fille, lui si connu, et si en vue. Et Marie Baskirtscheff³³ ajoute en aparté dans son *Journal* : « C'est justement pour cela, *imbécile...* »

On sait le reste : comment les supérieurs de l'Ordre s'effrayèrent de cette popularité trop mondaine et qui rappelait les beaux jours de M. Caro : alors la retraite au couvent de Corbara, dans un coin perdu de la Corse ; puis le séjour à Berlin, avec le livre sur l'Allemagne ; le voyage en Terre Sainte avec le livre sur Jésus-Christ.

Aujourd'hui le père Didon, comme jadis Lacordaire, dirige le collège Albert-le-Grand que celui-ci fonda. Et c'est là qu'il vient de prononcer un significatif discours de distribution des prix, sur ce thème bien moderne : *l'Homme d'action*. C'est l'homme tel qu'il le conçoit, et du même coup c'est tout un programme d'éducation. En résumé, il est partisan de l'action physique autant que de l'action intellectuelle. Car il appartient trop à son siècle pour ne pas comprendre qu'au point de vue de la formation et de l'entretien d'une race, les exercices physiques importent pour une grande part. Aussi, dans son collège, tous les sports sont en honneur, aussi bien que dans les nouveaux lycées de Paris où les méthodes anglaises, la mode du lendit, ont été naturalisées par M. Paschal Grousset. D'ailleurs le père Didon lui-même donne l'exemple, joue au football, pratique les haltères.

32 Célèbre collège parisien qui formait les élites. Aujourd'hui Caisse des Dépôts et Consignations.

33 Marie Bashkirtseff (1858-1884) : peintre, sculptrice et diariste d'origine ukrainienne. A vécu à Paris.

Quant à l'éducation intellectuelle, il a présenté un vivant et vigoureux portrait de l'Homme d'action, c'est-à-dire « d'une volonté forte, impatiente d'agir, de vouloir, de commander ». N'est-ce pas son propre portrait ? Et, comme on l'a dit, il n'avait besoin que de se mettre devant une glace et de s'analyser. Un passage piquant de son discours fut celui où il dénonça la méthode contraire, celle qui n'éveille pas la raison et la conscience de l'enfant, mais le discipline par la rigueur.

« Rien de plus funeste, a-t-il dit, que le système pédagogique qui, partant de cette erreur, néglige de parler à la raison de l'enfant et le conduit à la baguette comme un petit chien ou comme un agneau ». Chacun a compris qu'il s'agissait du système adverse, celui pratiqué encore par les jésuites³⁴, dans la célèbre maison de la rue des Postes, et qui le fut longtemps aussi dans l'Université, quand prédominaient, par exemple les tempéraments comme ce célèbre proviseur Gidel qui vient justement de prendre sa retraite. C'était l'esprit de l'ancienne université, un esprit napoléonien à l'école, militarisée aussi. Rien que la règle, une discipline de fer. Cela n'alla pas sans des révoltes, avec les générations nouvelles plus imbues d'individualisme. On sait la mutinerie de 1883 au lycée Louis-le-Grand, contre M. Gidel qui fit exclure plus de cent élèves.

Mais il dut finir lui-même par demander son changement pour le lycée Condorcet. Son idéal d'éducation rigoriste et inexorable avait vécu. Il vient de prendre sa retraite. Et c'est l'heure fatale, puisqu'au même moment le père Didon traçait dans son discours sur *l'Homme d'action* tout le plan et le programme pédagogique de demain. C'est que, au fond, l'éducation ne modèle pas une génération, mais se modèle sur elle. Leibniz disait présomptueusement : « Donnez-moi l'éducation de la jeunesse pendant un siècle et je changerai la face du monde ». Or, il aurait plutôt subi qu'imposé un système d'éducation. C'est si vrai que, aujourd'hui, M. Gidel et la discipline sévère de l'ancienne Université abdiquent, tandis que le père Didon trace le programme de la future éducation où l'enfant sera mis moins en face de la règle qu'en face de sa propre conscience, de sa raison, de sa volonté.

Et tout cela uniquement parce que la génération nouvelle arrive avec un sens et un immense besoin d'individualisme et que les éducateurs devront s'y conformer.

Et ceci prouve une fois de plus combien les génies sont les précurseurs de toutes les idées, puisque le théâtre d'Ibsen tout entier ne va pas à autre chose qu'à l'exaltation de l'individualisme.

Nous avons eu lundi dernier une jolie fête de la poésie. Les amis de M. Catulle Mendès³⁵ ont célébré en un banquet au Grand-Hôtel sa nomination dans la Légion d'honneur. C'est une forme d'admiration bien triviale que ces banquets, mais on n'a rien trouvé de mieux. Le Grand-Hôtel est notre Capitole moderne. M. Edmond de Goncourt eut pareil honneur cet hiver ; M. Puvis de Chavannes aussi. Ç'a été le tour de M. Catulle Mendès, décoré enfin par M. Poincaré, qui a été « juste et brave », a dit le poète lui-même dans son discours. C'est que, en effet, son œuvre est énorme — plus de cent volumes — variée, subtile, harmonieuse, toujours littéraire.

34 Georges Rodenbach avait gardé un mauvais souvenir de ses études chez les Jésuites au Collège Sainte-Barbe de Gand.

35 Catulle Mendès (1841-1909) : écrivain et poète. A prononcé l'éloge funèbre de Georges Rodenbach.

Pourquoi, dès lors, le ruban si tardivement ? C'est que l'œuvre de M. Catulle Mendès n'a pas reculé devant des peintures hardies, galantes, l'évocation de certains monstres parisiens. Les précédents ministres n'avaient jamais osé. Quelques-uns promirent, faiblirent au dernier moment.

Il se passa même, un jour, un incident fort piquant. En 1889, M. Lockroy était ministre de l'instruction publique. Il était l'ami et l'admirateur de M. Catulle Mendès, qu'il avait vu souvent, très assidu et très fervent, chez Victor Hugo, dont lui-même était le gendre, comme on sait. Or, il avait vite promis la croix à M. Mendès. Mais, au conseil des ministres, le président, M. Goblet, s'épouvanta, regimba. C'était, d'ailleurs, un ministre peu lettré, comme on en jugea dans son différend avec M. Zola à propos de *Germinal*. Donc, il fit des objections à M. Lockroy pour la croix de M. Mendès. « Mais j'ai promis », répondait M. Lockroy.

— Pourtant ! ...
— J'ai donné ma parole.

Alors, M. Goblet se frappa le front : « J'ai une idée ! » Et il décida qu'il allait ordonner au parquet d'avoir à poursuivre M. Catulle Mendès pour outrage aux bonnes mœurs du chef d'un de ses contes un peu hardis d'autrefois. La chose serait facile, car ces contes sont sans cesse reproduits dans certains journaux de province. On guetta ; et quand un journal d'Amiens s'avisait d'en publier un, on lança l'assignation, qui fut d'ailleurs suivie d'un non-lieu, le temps simplement de laisser passer les arrêtés de décoration.

M. Poincaré, qui, lui, est un fin lettré, un ministre très au courant de la littérature, et de la plus nouvelle, a été « juste et brave » jusqu'au bout, c'est-à-dire que le journal officiel a décoré non seulement le poète, mais le romancier et l'auteur dramatique, disait le texte, c'est-à-dire aussi l'auteur de *Zo'Har* et de la *Première Maîtresse*.

C'est toute cette œuvre que ses amis ont fêtée au banquet du Grand-Hôtel, et il y avait maints amis de la première heure, maints poètes de cette génération des parnassiens qui marquera une date et une étape dans l'histoire de la poésie française : entre autres M. Léon Dierx, le plus tendre ami de M. Mendès, un des plus admirables poètes du groupe, dont les *Filaos*, le *Jardin*, quelques autres poèmes, sont promis à toutes les anthologies de l'avenir ; puis M. José-Maria de Heredia, le magnifique sonnettiste ; M. Armand Silvestre ; M. François Coppée, qui a porté un toast ému, se proclamant non seulement l'ancien ami, mais l'ancien écolier de M. Mendès. Celui-ci a raconté en effet dans sa *Légende du Parnasse contemporain*, qui est l'histoire du groupe, comment il avait enseigné à M. Coppée, tout jeune, timide et pauvre employé, l'art des vers plastiques et des rimes riches, en même temps qu'il lui redressait aussi son nom et substituait au Francis de son baptême le François, plus sonore et plus propre à la renommée. Souvenirs touchants, souvenirs du passé, qui ont ajouté une petite fleur bleue mélancolique aux lauriers de cette fête.

Nos villes de province sont souvent bien extraordinaires vis-à-vis des grands hommes qui sont leurs enfants et les quittent pour aller conquérir la gloire à Paris. Après leur mort, les unes les revendiquent fermement, leur élèvent des statues. D'autres se conduisent à rebours. Ainsi la municipalité de Tarbes refusa un jour un buste de Théophile Gautier, que des admirateurs lui offraient, sous prétexte qu'il y était né accidentellement. Ainsi le porte le texte authentique de ses

délibérations. La même chose, à peu près, vient d'arriver pour Renan à Tréguier. Ici pourtant un pareil prétexte ne peut être invoqué. On connaît maintenant de lui un délicieux petit livre : *Ma sœur Henriette*, une sorte d'oraison funèbre consacrée à sa sœur bien-aimée, parue d'abord en édition privée et pour quelques intimes, republiée récemment et mise dans le commerce par son fils, le peintre Ary Renan, qui l'orna d'illustrations. Or il y dit expressément de Tréguier « la petite ville où nous sommes nés », et il y habita durant toute sa jeunesse, recevant du pays même une empreinte d'âme ineffaçable, comme on le voit dans ses *Souvenirs*. Pourtant la municipalité de Tréguier a refusé le cadeau d'une statue. Il est vrai que le refus est provisoire et s'appuie, cette fois, à des scrupules légitimes. Parmi ce peuple breton si croyant, l'image de Renan serait un défi, un effroi. Quelques-uns le prennent encore là-bas pour l'Ante-Christ. Lui-même le savait, de son vivant ; il y retournait peu ; il se souvenait seulement de ses origines pour présider annuellement à Paris le banquet celtique. « Je ne suis Breton qu'une fois par an », déclara-t-il un jour avec sa fine bonhomie. Sa statue aura donc besoin d'être naturalisée, en ce pays de foi sincère, candide jusqu'à en être touchante. C'est ainsi que voyageant, un jour, près de Lorient, lors de l'inauguration de la statue de Brizeux³⁶, nous demandâmes à une paysanne, à la fine coiffe blanche, qui nous faisait vis-à-vis au convoi, si elle connaissait le nom de Brizeux et s'il était enterré à Lorient ; elle nous répondit, avec cette habitude du pays de tout transposer en religion : « Je crois bien qu'on a rapporté ses reliques ! »

36 Auguste Brizeux (1803-1858) : poète romantique breton.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 août. (publié le 20 août 1895)

Les Parisiens et la villégiature. — M. Félix Faure en vacances. — La résidence de Fontainebleau. — La blouse de Thivrier. — Excentricités de costumes. — Nouveaux musées.

« Paris est vide » est un cliché que les chroniqueurs ressassent invariablement à ce moment de l'année, et qui peut paraître excessif pour une ville qui n'en garde pas moins deux millions d'habitants, continuant leurs besognes et leurs affaires. Ce qui prouve une fois de plus, comme dit un jour avec esprit dom Pedro, feu l'empereur du Brésil, que ce qu'on appelle le grand monde est bien petit. C'est ce grand monde qui, de Paris, émigré chaque année à la campagne, aux bains de mer, à l'étranger, quoiqu'il faille reconnaître que nous, Français, nous voyageons peu à l'étranger. C'est que la France est si variée, offrant toutes les sortes de sites et de climats. Mais il n'y a pas que le grand monde que la saison d'été emmène de Paris. Le voyage de plus en plus s'est démocratisé. Balzac le prévoyait sans doute quand, dans ses *Petites misères de la vie conjugale*, il exposa la « nosographie³⁷ de la villa », qu'il devait lui-même connaître plus tard quand lui prit la fantaisie de cette villa de Ville-d'Avray, qu'on est en train de morceler et de faire disparaître. Aujourd'hui, la manie des villégiatures et déplacements a considérablement augmenté. Il est vrai qu'on peut voir sur les murs de Paris, en cette saison, mille affiches provocantes, offrant des paysages bleus, des mers fraîches où s'ébattent des baigneurs, des châteaux historiques de fastueuse architecture. La tentation est grande, surtout que, en-dessous, figurent les tarifs de parcours, en prix de billets circulaires si considérablement réduits par toutes nos compagnies de chemins de fer, complices du goût public.

Il en est pourtant qui regimbent au goût moderne du voyage. Banville, qui était un très jaloux et exclusif Parisien, ne se déplaça jamais ; et un jour, devant nous, il s'en expliqua avec son délicieux esprit ordinaire : « On dit que le meilleur du voyage, c'est le retour. Je suis toujours *celui qui est revenu*. » Le président de la République n'est pas de cet avis et s'octroie, pour sa première année de règne, des vacances variées. Il a d'abord tenu à triompher devant ses concitoyens, c'est-à-dire qu'il a acheté un hôtel au Havre, sa ville d'origine et qui fut le témoin de ses humbles commencements. Après un mois passé là, il viendra s'installer en septembre au château de Fontainebleau, dont M. Carnot a repris l'habitude de faire la résidence d'été du chef de l'État. Mais il ne s'installera pas dans le château lui-même, pas du moins dans les fastueuses salles du corps de logis principal, où flottent encore les grandes ombres de François I^{er} et de Louis XIV. Le bâtiment affecté au président de la République est le corps de logis situé à droite de la cour d'honneur, et dit l'aile neuve. C'est un bâtiment vulgaire, l'air d'une grande caserne, où M. Faure trouvera, certes, des appartements confortables déjà aménagés pour M. Carnot, mais qui, au point de vue esthétique, enlaidit et compromet l'admirable ensemble des architectures du vieux château.

37 Classification méthodique des maladies.

Celui-ci est une des œuvres les plus curieuses de la Renaissance française, par son ordonnance fantaisiste, l'imprévu des silhouettes et des détails. Il y a des pavillons, des toits aigus, des fenêtres en demi-lunes, une tour de l'horloge et enfin le célèbre escalier, dit *Fer à cheval*, bâti sous Louis XIII et qui servit de modèle à celui de l'Opéra, sans qu'on ait pu imiter, même de loin, sa ligne merveilleuse, guirlande de la rampe, indécision de la pierre qui monte, tout cet ensemble unique qu'aujourd'hui le temps patine comme des métaux et des troncs d'arbre.

C'est par ce monumental escalier qu'on accède au château, devenu un musée d'État, ouvert au public comme celui de Versailles. Mais combien plus émouvant celui-ci, qui n'a vraiment pas pris du tout un aspect de musée, mais reste un château véritable, un château royal dont les maîtres ont l'air simplement absents et qui garde toute son intimité mystérieuse de domaine habité. Les sièges, les trônes, les lits sont encore dressés, attendant leurs hôtes. Et quels hôtes ! Voici les appartements de Napoléon I^{er}, le salon de ses secrétaires, la salle de bain, à la baignoire tout exigüe, qui prouve l'homme de petite taille, sa salle de conseil, puis le salon de l'abdication aux tentures de soie verte et rose, d'un goût si subtil, que le temps ne décolora qu'à peine, tandis qu'il a élargi dans le fameux guéridon de l'abdication le coup du poignard que Napoléon, en sa fureur, y enfonça et qui s'y aggrave, blessure immortelle.

Plus loin, on voit, tout intacts, les appartements du pape Pie VII, prisonnier, les beaux meubles Empire qui furent siens, le lit d'or où il coucha et qui avait été déjà celui de Louis XIV.

Ce qui est conservé aussi dans son état primitif, sans nul changement, c'est l'installation de Marie-Antoinette, d'un faste délicat : son salon, son boudoir, surtout cette admirable chambre à coucher, tendue d'une étoffe à ramages d'argent qui fut offerte par la ville de Lyon. Le berceau du dauphin est là, capitonné de soie bleue. Le lit royal s'offre, fastueux comme un trône.

Grands souvenirs, pleins de mélancolie ! Et cette mélancolie trotte dans toutes les ailes du château, mélancolie des choses qui survivent aux hommes, plus durables qu'eux et gardant toutes les larmes de la vie quittée. On voit ainsi les appartements de Mme de Maintenon, la chapelle du baptême de Louis XV, les appartements occupés par Catherine de Médicis, la galerie de François I^{er}, où sont les belles peintures du Primatice, qui passa une grande partie de sa vie à décorer ce château de Fontainebleau ; d'autres salles où furent Henri IV, Louis XII, Henri II, bout de la chaîne du passé, tandis qu'ailleurs c'est une salle à manger qui servait à Napoléon III, ce sont des ameublements criards amenés par lui et qui n'ont de laideur égale que la galerie des Assiettes imaginée par Louis-Philippe, qui fit placer, dans la boiserie, des assiettes en porcelaine peinte représentant les résidences royales et des paysages de France. C'est hideux et cette salle, qui est la dernière, donne bien la sensation d'une fin de monarchie, décidément embourgeoisée dans des assiettes — après les splendeurs louis-quatorziennes et napoléoniennes qu'on vient de traverser.

La République n'a pas cru démocratique d'installer ses présidents dans ce palais des rois qui, ouvert chaque jour, est devenu le palais de la foule. Mais, à défaut de pouvoir s'installer sur les divans de François I^{er} ou de Louis XIV, M. Félix Faure pourra du moins, comme ses prédécesseurs, jouir des admirables jardins sur lesquels ses fenêtres donnent aussi : le jardin de Diane, le jardin des Pins, ce beau canal de douze cents mètres au bord duquel les anciens rois se faisaient apporter leur collation, sans compter, au bout du parc, la fameuse treille du roi qui produit jusqu'à quatre mille kilos de ce

fameux chasselas de Fontainebleau ; sans compter enfin l'étang aux carpes non moins fameuses qu'on voit, énormes, jouer où se battre dans l'eau claire, au soleil. C'est à propos de ces poissons célèbres que Villiers de l'Isle-Adam écrivit une de ses plus amusantes fantaisies, le jour où M. Carnot se décida à reprendre Fontainebleau comme résidence d'été, le félicitant, quand tout était falsifié, quand on ne trouvait plus ni pain ni viande naturels, quand M. de Rothschild même ne se procurerait pas à prix d'or une côtelette ou une brioche sincères — de pouvoir enfin, lui, se nourrir de la dernière chose authentique de l'alimentation française : les carpes de Fontainebleau !

M. Félix Faure, d'ici à quelques jours, pourra jouir du même avantage. Déjà tout s'apprête pour le recevoir dans cette jolie ville de Fontainebleau, qui a l'air d'une petite ville d'eau, avec sa place de cailloutis et d'arbres, ses voitures et breaks aux postillons à livrée rouge et jaune. Il y a là des châteaux célèbres et des villégiatures de marque : le très millionnaire prince Orloff a un domaine vers Valvins ; le comte d'Haussonville est installé au château des Basses-Loges. On trouve beaucoup d'artistes et d'écrivains aux alentours : Mme Séverine, la femme de lettres bien connue, y est en villégiature en ce moment, ainsi que M. Maurice Barrès, qui pédale sur les grandes routes, tout comme s'il était candidat et en tournée d'élection. Aussi peut-on dire, dès maintenant, et même avant l'arrivée du président, que Fontainebleau est un coin très parisien.

Ce qui n'est pas Parisien et se targue de ne guère l'être, c'est la majorité de nos députés. Il est vrai qu'ils arrivent de province. Mais ce n'est point une raison suffisante. Le spirituel de Pène disait : « On naît Parisien, même en province. » C'est le cas de ce pauvre Thivrier qui vient de mourir, le député socialiste à qui sa « blouse » avait créé une notoriété au Palais-Bourbon et ailleurs. C'était une façon de rester de son département, de garder la sympathie de ses électeurs. Mais en même temps sa blouse avait conquis Paris. C'était un signalement et aussi un palladium. Quand il montait à la tribune et qu'on l'interpellait, riait, Thivrier s'écriait : « Respectez ma blouse ! » Et le silence se faisait par déférence démocratique. Le boulevard et le vaudeville furent moins respectueux. Thivrier fournit d'immanquables couplets aux revues de fin d'année. Car, en notre temps égalitaire, Paris permet tout, sauf de se singulariser par un costume. C'est en ceci surtout que le mot de Baudelaire est juste : « Ce grand crime est de n'être pas conforme. » Ceux qui enfreignent la règle sont des audacieux, et ils sont rares. Thivrier vient de mourir. Il nous en reste à peine quelques-uns. Seul Barbey d'Aurevilly avait apporté, à des costumes spéciaux, une certaine autorité. Les bouts de dentelle de sa cravate n'étaient pas toujours d'une fraîcheur entière ; ses pantalons réséda inquiétaient ; les brandebourgs de sa redingote à jupe montraient les fils ; mais il avait quand même un grand air ; on sentait la hantise de Brummel et du dandysme, matinée d'élégance française. Et quand il brandissait sa haute canne, on aurait pu le prendre pour un monsieur de Bretagne de l'ancienne France. À propos de ces bardes, il y a un bien joli souvenir. Le grand écrivain trouva, dans ses dernières années, une Antigone d'un dévouement admirable, Mlle Itead. C'est à elle qu'il légua ses cravates de dentelle et ses redingotes légendaires. « Je suis si contente, déclara-t-elle, M. d'Aurevilly m'a légué ses habits », comprenant bien ses intentions, car la beauté d'un cadeau consiste précisément dans son inutilité. Cette manière de costumes a été reprise, mais bien

médiocrement, par le sar Péladan³⁸ qui se promena avec des vestons de soie, la culotte bouffante, de la guipure au cou. Ces audaces dans Paris ne vont pas sans des inconvénients. On prétend que le sar, ainsi accoutré, rendant visite à un ami, fut un jour arrêté par un concierge, qui lui cria durement : « On ne chante pas dans la cour », trompé par son costume et l'imaginant un chanteur ambulant.

M. Paul Déroulède³⁹ est aussi un des rares Parisiens qui ont osé se singulariser par le costume. On connaît ses fameuses houppelandes lui descendant jusqu'aux talons et qui lui donnaient une allure si fanfaronne et ostentatoire. C'est à cause d'elle qu'on a pu faire sur lui ce mot vraiment admirable : « il ne marche pas ; il *défile* ».

Une audace plus grande encore, c'est celle de Mme Dieulafoy⁴⁰, la voyageuse célèbre, qui rapporta, avec son mari, de Suse et d'Ecbatane, les fragments du palais d'Artaxerxès avec lesquels on a constitué une si intéressante salle du musée des antiques au Louvre. Or, durant les explorations, elle avait pris l'habitude du costume d'homme. Elle l'a gardé, depuis son retour à Paris. Et on peut la voir partout, dans la rue, au spectacle, dans le monde, aux soirées officielles, paraître aux côtés de son mari, exactement habillée comme lui : pantalon noir, redingote ou frac noir, col droit, cheveux ras, le visage glabre, avec aussi le ruban rouge de la Légion d'honneur à la boutonnière.

Pure tolérance, paraît-il, car le costume masculin est et reste interdit aux femmes. C'est pourquoi on vient de prendre une décision préfectorale qui va mettre l'émoi dans le monde des bicyclistes. Le costume d'usage ne sera toléré pour les femmes qu'autant qu'elles chevauchent leurs machines. On ne permettra plus des promenades pédestres en cet accoutrement. Il est vrai que certains quartiers, spécialement celui des Écoles, commençaient à présenter dans ce sens une confusion bizarre. Des centaines de femmes y avaient pris l'habitude permanente du veston et de la culotte bouffante. N'est-ce pas comme un signe parallèle du mouvement féminin pour l'égalité des sexes ? Voilà cinquante ans que les femmes font campagne en Amérique et en Angleterre pour le droit au costume masculin ; et c'est tout à coup le vélocipède qui accomplit cette révolution immense, légitime, cette revendication qui sera le signal de toutes les autres. Mais heureusement que le préfet de police veille et va, pour un temps encore, empêcher la définitive uniformité des costumes, au moins par les femmes, puisque Thivrier est mort et que M. Déroulède, redevenu auteur dramatique par un *Duguesclin* qu'il nous annonce, va raccourcir sa houppelande aux proportions d'un habit à palmes de l'Académie.

On nous annonce la création de toute une série de nouveaux musées, mais plutôt d'utilité que de luxe. Autrefois, on s'évertuait à des collections précieuses où fussent des objets uniques, des œuvres d'art et qui feraient la parure de Paris, son trésor sans égal. Maintenant, on se préoccupe davantage d'une appropriation à des besoins, à des buts immédiats. Donc, on nous promet, d'une part, un musée de la diplomatie au ministère des affaires étrangères. C'est une idée de M. Hanotaux, qui est un des ministres les plus instruits, les plus ouverts et en même temps les plus artistes, que nous

38 Le Sar Mérodack, pseudonyme de Joséphin Péladan (1858-1918) : écrivain, critique d'art et occultiste. Promoteur des Salons de la Rose+Croix.

39 Paul Déroulède (1846-1914) : poète, auteur dramatique, romancier et militant politique. Instigateur du « revanchisme » après la perte de l'Alsace-Lorraine des suites de la défaite de 1870 contre les Prussiens.

40 Jane Dieulafoy (1851-1916) : romancière, dramaturge, diariste, photographe et archéologue (épouse de Marcel Dieulafoy). Pour pouvoir voyager dans les pays musulmans, elle avait trouvé l'idée de s'habiller en homme.

ayons eus. On sait son culte pour Richelieu, qu'il a pris pour modèle, dont il a pénétré la vie et la politique dans cette histoire qu'il en a écrite, un vrai monument, qui lui assurera un fauteuil à l'Académie, quand il le voudra. Aussi sent-on que le musée diplomatique qu'il va créer au quai d'Orsay ira surtout à l'exaltation de Richelieu : il y aura des portraits de lui et des autres grands politiques français, des médailles, des sceaux, des pièces, des traités, des rapports, des cartes, tout un cabinet utile pour ceux qui voudront faire l'histoire de la France.

C'est également un but d'utilité qui a présidé à l'idée d'un musée du livre. L'art de l'imprimerie fut admirable chez nous au XVIII^e siècle. Puis il y eut décadence. Maintenant, on recommence à s'inquiéter de belles impressions, d'éditions de luxe, et on les réussit. Nous avons nos maisons de bibliophiles : les Conquet, les Quantin, les Didot, qui descendent, eux, des grands imprimeurs du XVIII^e siècle, possèdent encore leurs matériaux, qui servirent aux belles éditions d'alors, et ont promis d'en faire don à ce musée du livre. Pour les typographes, les imprimeurs, les éditeurs, il y aura là de précieux enseignements qui nous vaudront un renouveau. Or, quoi de plus noble qu'un beau livre, de claire et ferme impression, où texte, format, papier, gravures, constituent un ensemble harmonieux et sans faute ? C'est une œuvre d'art aussi — qu'on peut goûter comme un tableau, comme une statue, avec ceci, en plus, qu'on est capable parfois d'*aimer* ses livres. Ainsi, Magnard⁴¹, le regretté directeur du *Figaro*, partant pour la maison de santé où on allait lui faire cette opération désespérée qui fut mortelle, entra dans sa bibliothèque, à la minute du départ, et dit adieu à ses livres comme à des amis chers.

41 Francis Magnard (1837-1894) : directeur du *Figaro* et dédicataire de *Bruges-la-morte*. L'anecdote est relatée dans *Le Figaro* du 19 novembre 1894.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 1^{er} septembre. (publié le 5 septembre 1895)

L'exposition de 1900. — Opposition de la province. — Le mouvement décentralisateur. — Suicide d'un vaudevilliste. — Mlle Klein et les fous. — Le dandysme et nos présidents.

L'idée d'une nouvelle exposition universelle à Paris en 1900 semble décidément avoir été une idée malheureuse. Le projet traverse en ce moment une crise grave. Dès les débuts, les complications commencèrent. On s'attendait à voir élire, comme commissaire général, M. Berger, qui avait rempli avec succès les mêmes fonctions en 1889. Ce fut M. Picard qu'on nomma, suscitant ainsi dès l'origine des mécontentements de qualité. Alors ce furent des discussions quant à l'emplacement. Les différents quartiers de Paris se la disputèrent, à cause des bénéfices qui en résultent pour les commerçants du quartier. On hésita entre le bois de Vincennes et ses environs, qui était un lieu vaste et propice ; et, d'autre part, Auteuil, qui pourrait empiéter sur le bois de Boulogne et fournir ainsi un emplacement spacieux et ombragé. Mais ici encore le commerce de Paris se trouvait lésé. On opta pour l'ancien emplacement, ce qui est fâcheux parce que la nouvelle exposition aura l'air malgré tout d'un recommencement, mais, en revanche, sa proximité de la place de la Concorde et des grands centres assure à Paris un mouvement concentré et lucratif.

Or les expositions universelles sont faites pour Paris, quoi qu'on combine, parce que Paris s'arrange toujours en fin de compte pour que les choses tournent à son seul profit. La province le sait bien, et c'est pour cela que vient de s'y dessiner un mouvement sérieux contre l'exposition de 1900, qui, pour peu qu'il continuât à s'étendre, pourrait bien compromettre son succès et peut-être son existence. D'autant plus que nous autres Parisiens, sauf ceux qui sont industriels et commerçants, nous ne tenons pas du tout à ces expositions universelles qui, pendant tout un été, nous exproprient en quelque sorte de notre ville. Paris alors n'est plus Paris, mais une sorte de grand caravansérail cosmopolite où se parlent toutes les langues comme dans la tour de Babel, où règne la confusion de la tour de Babel. Sans compter les ennuis matériels, un renchérissement de la vie et des loyers qui n'est pas que temporaire. Banville déjà nous prétendait que les expositions universelles étaient inventées par les propriétaires pour augmenter le terme. À ces vexations, il faut ajouter, pour l'exposition en perspective, celle de déranger Paris, de bousculer des quartiers célèbres et chers aux Parisiens. Dans le projet adopté, il s'agit en effet de faire disparaître le palais de l'Industrie, de couper une avenue nouvelle sur son emplacement, de dresser un pont sur la Seine, c'est-à-dire de transformer complètement cette avenue des Champs-Élysées qui est justement renommée et d'une fastueuse ordonnance que nulle nouveauté ne compensera. Sur ce point, le mécontentement est très vif et suffirait à rendre impopulaire ici le projet de l'exposition de 1900. Voilà quant à Paris.

Que penser dès lors du succès de cette exposition si la province, de son côté, part en guerre, s'irrite, formule des griefs ? C'est ce qui se produit en ce moment. On a profité de la convocation des Conseils généraux, et quelques-uns de ceux-ci viennent d'émettre des vœux hostiles dont l'exemple pourrait être contagieux. C'est Nancy qui a commencé. Il y a là un esprit nationaliste assez intense. Les Marches de Lorraine ne se laissent pas entamer volontiers. Nancy aime à s'opposer à Paris. Nous en avons eu des exemples, par exemple le conflit de ce qu'on a appelé « l'école de Nancy »,

celle du docteur Bernheim ésotérique et magnétiste, contre la clinique de Paris et le docteur Charcot. Aujourd'hui encore Nancy affirme son indépendance et ses vues. Le grand grief que sa protestation exprime, c'est le préjudice causé aux commerçants des départements. Or le vœu du Conseil général du Rhône, qui a suivi, traduit mieux encore cette hostilité contre la capitale, dont l'influence est trop absorbante et égoïste : « Considérant que le projet d'exposition de 1900 comporte une dépense provisionnelle de 100 millions, mise à la charge de la masse des contribuables ; qu'il paraît injuste de faire supporter à la province les risques d'une entreprise dont la seule ville de Paris est appelée à profiter. » Voilà le grief, dans sa brutalité ; ensuite de quoi MM. les sénateurs et députés sont invités à rejeter purement et simplement le projet de loi d'une Exposition universelle à Paris en 1900. Il n'est pas probable que l'éventualité se produise ni que le mouvement soit assez général pour entraîner le Parlement.

Mais il y a là un indice grave et caractéristique d'un fait important : le conflit grandissant entre Paris et la province. Il y avait eu déjà des signes précurseurs ; certains députés par exemple se refusaient obstinément à voter les budgets dont Paris seul bénéficie, par exemple la subvention des théâtres, l'Académie nationale, la Comédie-Française, l'Odéon. C'est alors que l'honorable M. Michon eut un mot devenu légendaire : « J'aime mieux les sueurs des agriculteurs que celles des danseuses de l'Opéra. » C'est même à cause des mécontentements de la province en cette matière qu'on vient d'avoir l'idée de reconstruire le théâtre d'Orange pour déplacer l'Opéra, le Théâtre-Français et en faire jouir la province, qui les paie aussi. C'est ainsi peu à peu qu'un mouvement politique se dessine qui s'appuie sur des intérêts. La décentralisation est peut-être la grande plate-forme électorale de demain. Et tout se mènera en province contre Paris. N'est-ce pas déjà ce qui se passe dans le Midi, à propos des combats de taureaux, où on tue la bête en criant sus à Paris, et en acclamant Mistral ? Car le félibrige littéraire n'est qu'une forme de cette décentralisation. On fait aussi des chefs-d'œuvre en province et on y donne aussi la gloire. C'est ainsi que la littérature a préparé ce mouvement qui devient politique. Ce sont des écrivains surtout qui ont entretenu, dans Paris le culte de la « petite patrie ». Ils ont depuis longtemps des dîners mensuels où leur province est reconstituée un soir. C'est le dîner des Cigaliers, dont M. Paul Arène soutient l'ardeur ; le dîner de la Soupe aux choux, pour ceux d'Auvergne ; le Gratin, pour ceux du Dauphiné ; le Banquet celtique, réunissant les Bretons. Aujourd'hui le mouvement se transporte ; des ligues de décentralisation, qui sont politiques, se fondent partout en province. Les conversions sont nombreuses. M. Paul Bourget lui-même fit naguère un article pour vanter la tendance. Mme Edmond Adam est pleine de zèle et arme sa Nouvelle Revue pour cette propagande. En attendant, voici les protestations des ligues de Lorraine et du Rhône contre l'exposition de 1900, que les décentralisateurs dénoncent. Ceux-ci décidément ont pris l'envers de la proposition antique : « Je suis d'Athènes, mais du monde ! »

Un homme de théâtre répandu et connu, M. Hippolyte Raymond⁴², l'auteur du *Cabinet Piperlin*, des *28 jours de Clairette*, vient de se suicider, d'une façon tout à fait imprévue, si on ne savait que nos joyeux vaudevillistes nous ont habitués à ces fins douloureuses. C'est le cas de Raoul Toché, dont on se rappelle l'horrible mort dans une mare de la forêt de Chantilly. M. Hippolyte Raymond non

42 Hippolyte Raymond (1844-1895) : librettiste et homme de théâtre.

plus ne s'est pas manqué. Est-ce donc une si pénible vie que d'amuser les autres, pour expliquer cet accès de désespoir ? Et ceux qui nous font rire sont-ils les plus pessimistes ? Il faut le croire. Déjà Sapeck⁴³, le fumiste d'hilarante mémoire, quand on lui demandait comment il s'y prenait pour s'entretenir toujours en verve joyeuse, répondait : « Je suis triste ». Son cas est général. Il n'y a de joyeux que les poètes élégiaques. Voyez les clowns : ils sont funèbres. De même, les écrivains préposés à l'hilarité du public. Car c'est aujourd'hui une carrière, un emploi, presque une fonction. Nous avons une classe d' « Auteurs gais », qui ne sont publiés que sous cette rubrique. Ils sont condamnés à faire rire. C'est assez pour leur donner l'envie d'être tristes ; et ils le sont. Ne vous imaginez donc point que le désopilant et délicieux Courteline, par exemple, soit, dans la vie, d'une gâité exubérante et inlassable. C'est plutôt un pensif, qui geint, se plaint de la vie, de mille ennuis. M. Alphonse Allais lui-même est grave. Et quant à Leroy, le joyeux inventeur du colonel Ramollot, il vient de mourir presque de chagrin il y a quelques semaines. On peut dire la même chose de nos vaudevillistes, qu'on croit joyeux. En voilà deux, en un an, qui se tuent dans un accès de désespoir, après de longues mélancolies. M. Hippolyte Raymond se trouvait dans une situation mentale inquiétante. Lui-même en a fait l'aveu dans un billet laissé : « Ma sœur a déjà été internée à Privas ; mon père a été atteint du délire des persécutions... Les idées noires m'envahissent... Je vais devenir fou. » C'est l'atroce agonie que connut aussi ce pauvre Maupassant dans l'heure troublée où il voulut se suicider, lui qui avait, par avance, senti le vent de l'aile de la folie (selon une expression de Baudelaire), et avait tout noté dans ce livre de tragique pressentiment qui s'appelle *Le Horla*. Pauvres de nous ! Et tout roule à l'oubli : Raoul Toché, hier ; Hippolyte Raymond, aujourd'hui ; et même ce pauvre Guy de Maupassant, dont les livres ne se vendent plus, dont l'œuvre apparaît déjà vaine et presque morte, au point que le boulevard, qui résume tout en mots cruels, mieux que M. Becque et avant lui, a trouvé celui-ci, sur l'écrivain déjà délaissé : c'est de l'appeler Guy de Maupassé — qui est un nom vraiment bien mélancolique et assorti.

La folie et les fous ont d'ailleurs beaucoup préoccupé l'attention, en ces temps derniers. Et ce n'est pas seulement à cause des chaleurs, qui amènent toujours une recrudescence de cas. C'est plutôt à cause de quelques cas topiques qui prouvent combien, en cette matière, la législation est mauvaise, et les dangers effrayants. On a beaucoup, parlé, par exemple, du cas de Mlle Klein, une ancienne lauréate du Conservatoire, enfermée à Villejuif. Est-elle folle vraiment ? Il est possible qu'elle le soit, mais elle le serait devenue, prétend sa famille ; tandis que Mme Sarah Bernhardt, qui est en jeu dans cette affaire, affirme qu'elle le fut dès l'origine, quand elle l'assailait de requêtes et de menaces. Le seul point délicat, c'est qu'il est avéré qu'il s'est trouvé un fonctionnaire de la police pour faire enfermer Mlle Klein sur une demande de Mme Sarah Bernhardt. Et cela est bien périlleux et grave, dans la plupart des cas. Grâce à de prétendues folies, la liberté, la sécurité, l'honneur se trouvent à la merci d'un commissaire. Et les médecins peuvent même se substituer aux juges. Voyez, par exemple, cette femme Amélot qui tua l'abbé de Broglie, L'instruction menée jusqu'au bout aurait

43 Eugène Bataille, plus connu sous son pseudonyme d'Arthur Sapeck (1853-1891) : figure importante des cénacles intellectuels de la Troisième République naissante et emblématique des mouvements *Hydropathes*, puis *Fumistes*, *Hirsutes* et *Incohérents*. Décède dans un hôpital psychiatrique. Source : Wikipédia.

peut-être découvert des circonstances très atténuantes en sa faveur, qui auraient pu, malgré, son meurtre, réduire sa condamnation, devant le jury, à seulement cinq ans de réclusion. Or l'Instruction en cours s'arrête ; le juge d'instruction cède aux médecins, qui, aussitôt, prononcent en lieu et place du jury : ils la déclarent folle, on l'enferme, et c'est ainsi une condamnation à perpétuité qui est prononcée.

Or comment se fier aux médecins en cette matière, quand voici au même moment un procès édifiant, plaidé devant la cour d'assises, où, à propos d'un nommé Delanoy, poursuivi pour vols qualifiés, on découvre qu'il a habité, pendant des années, Sainte-Anne et les autres hospices, donc fut nourri, logé, entretenu gratuitement et aux frais de l'État, grâce aux certificats et diagnostics de tous les médecins de ces établissements, qui le déclaraient atteint de la folie des persécutions, de folie alcoolique ou bien encore « de débilité mentale avec dépression mélancolique et préoccupations hypocondriaques. » Or tout cela était chimérique. Delanoy n'est pas fou et ne l'a jamais été : il fut simplement ce qu'on appelle un « simulateur », pour être hébergé et nourri pendant des années, sans bourse délier et sans devoir travailler.

Mais alors les médecins et leurs savants diagnostics ? On voit donc bien qu'on ne peut pas s'y fier. Ils déclarent fou qui ne l'est pas. Ils se laissent tromper. Donc ils peuvent se tromper. Et voilà pourquoi on agit vraiment trop à la légère dans ces questions d'internement. Il y a là un danger public qu'on n'aurait pas dénoncé sans ces scandales et ces procès récents. Ce qui prouve, comme disait un jour M. Dumas fils, que la lecture de la *Gazette des tribunaux* est ce qu'il y a de plus utile et de plus révélateur sur les mœurs d'un temps.

La *Gazette de la mode* aurait été une lecture utile aussi pour M. Félix Faure, car elle lui aurait donné des principes de dandysme, moyennant lesquels il aurait évité le sérieux accroc qu'il vient de faire à sa popularité. Profitant du laisser-aller des vacances et de sa bonne ville du Havre, il a risqué une toilette d'un goût douteux, c'est-à-dire des guêtres et, qui plus est, des guêtres blanches, accompagnant le frac, le costume complet de cérémonie, car il s'agissait ce jour-là du lancement d'un navire, le *Pothuau*, qui s'est d'ailleurs échoué. Ce lancement des guêtres blanches n'a guère eu plus de chance. Et voilà M. Félix Faure en rupture avec tous les arbitres des élégances. Ah ! si le prince de Sagan était président de la République ! Il le deviendra peut-être, car on tient décidément au dandysme du chef de l'État. M. Faure est bien compromis pour sa faute de goût, comme M. Casimir-Perier le fut, dès son début, par certain col rabattu qui est démodé et mal porté et dont il s'obstinait à s'affubler. On se rappelle les chroniques et épigrammes facétieuses ou indignées. Aussi M. Carnot ne dut sa réelle et solide popularité que par une tenue d'une correction éternelle que rien jamais ne put mettre en défaut.

Des caricaturistes le représentaient, la veille de ses voyages, empilant des costumes irréprochables. Et Caran d'Ache ne le dessinait plus que sous la forme d'un frac et d'une cravate blanche, ce qui était toute la façon, et la meilleure, de faire son portrait, à preuve que Carnot lui-même, un jour d'inauguration du salon de peinture, où on lui montra divers portraits de lui, se retourna en souriant et dit : « il n'y a que M. Caran d'Ache qui me fasse ressemblant. »

LETTRE PARISIENNE. Paris, 16 septembre. (publié le 18 septembre 1895)

Paris à la campagne. — Les plages françaises. — La correspondance de Renan. —
Ouvrages posthumes. — Le costume féminin et la bicyclette.

Rome n'est plus dans Rome. Paris aussi émigre, voyage, se transporte. On n'imagine pas combien s'est généralisé cet exode annuel vers la campagne, les villégiatures et les plages. Mais il faut avouer que la ville est inhabitable durant les fortes chaleurs de l'été. Nous venons d'avoir, dix jours de suite, une température permanente de 35 degrés. C'était intolérable, d'autant plus que, même le soir, aucune aération ne se produit, comme à la campagne, où, quand même, la température fraîchit toujours vers la soirée. À Paris la chaleur s'accumule, s'additionne, comme dans un colossal four de pierres réfractaires ; et c'est du feu qui, le soir, sort des bâtisses, emplît les rues. Aussi la campagne est nécessaire durant ces mois torrides. Mais ce n'est pas que par hygiène que les Parisiens pratiquent volontiers la campagne. Ils en ont le goût inné et frénétique. Un coin vert les induit en pâmoisons. Et cela est vrai même pour les petites gens. On le voit bien chaque dimanche, quand ils s'évadent du travail quotidien et, par les trains de ceinture, inondent la banlieue, heureux de rentrer le soir avec quelque chose de vert dans les mains, n'importe quoi : bouquet, rameau, herbe ou salade. Ils ont, il est vrai, les jardins publics et les squares ; mais ceux-ci ne suffisent guère à leurs appétits rustiques. Un vers ignoré l'a dit joliment :

Les jardins à Paris sentent le renfermé.

Mais tous les environs sont des colonies fréquentées : le Raincy, Chatou, Bois-le-Roy, sans compter les jolis coins de la forêt de Fontainebleau, Barbizon et Marlotte, mis à la mode par les peintres.

Au reste, la villégiature n'est qu'un pis-aller. L'envie secrète de tout Parisien est d'avoir sa villa, sa maison, si humble qu'il la faille, comme dans la comédie de Marc Tournier : *Les nuits de la Seine*, où l'on voit le vieux Toussin, un vagabond qui couche dans les terrains vagues, ramasser des pierres une à une, des moellons, des plâtres pour s'édifier un cottage.

Aussi voit-on, dans la gent littéraire, par exemple, tous ceux qui deviennent seigneurs à la ville, devenir aussitôt seigneurs aux champs. Les écrivains de théâtre sont les premiers en luxe : et Marly, coin de vieille France, possède à la fois M. Sardou dans un luxueux palais que gardent deux sphinx achetés à l'exposition de 1889, et M. Alexandre Dumas, en *une* maison de campagne de mélancolique allure. M. Zola a sa maison de Médan, agrandie d'année en année ; et M. Daudet, son joli petit castel de Champrosay, au bord de la Seine. Le bon M. Coppée plante des choux dans une propriété à Mandres ; et le farouche M. Drumont arpente la forêt de Sénart, sans oublier, à Nanterre, notre cher M. Francisque Sarcey, qui couronne des rosières.

Ceux dont le rêve ou les ressources vont plus loin choisissent la mer, car la France est riche en stations balnéaires, depuis celles de l'extrême nord, Dunkerque et Boulogne, jusqu'à celles de Royan, les Sables-d'Olonne ou ce délicieux Pornic, avec ses jolies filles au bonnet pointu et ses petites anses balancées comme des berceaux. Quelle plage choisir ? Est-ce pour le repos ? Voici Honfleur ou Fécamp. Est-ce pour la santé ? Voici le Tréport et les autres plages du Nord, dont

Michelet disait qu'elles sont une fabrique d'hommes, qui les fait et les refait ; voici encore Arcachon dans les pinadas résineuses qui ont si bonne odeur de vie. Est-ce pour le plaisir, pour la vie élégante de toilettes et de fêtes ? Voici les deux rivales : Dieppe et Trouville ; Trouville, la plus jeune, un peu déchue depuis l'Empire, mais qui a toujours sa « grande semaine », et brillante encore avec ses villas riches, celles de la princesse de Sagan, de la marquise de Montebello, son beau chalet Cordier ; et Dieppe, la plus ancienne, que dore encore son passé glorieux. C'est elle vraiment l'aïeule ; c'est elle qui commence la royauté des villes de bain de mer françaises, et elle possède un livre d'or qu'aucune autre encore n'égalait, Mme la duchesse de Berry, qui la mit à la mode, « y vint de 1824 jusqu'en 1830, excepté en 1828, où elle fit un voyage ». Ainsi dit le procès-verbal. Elle donna même son portrait à l'hôtel de ville, pour l'inauguration duquel Rossini écrivit une cantate de circonstance. À chaque retour de la duchesse, on donnait de grandes fêtes auxquelles elle prenait part, et nous avons vu une liste de quadrilles pour la première fête, où tour à tour le maire, le préfet et le colonel du 12^e sont les cavaliers de S. A. R. Madame. Tous les grands hommes du temps y vinrent : Lacordaire, Meyerbeer, Liszt, Chateaubriand, qui y fut naguère en garnison et y revint en villégiature avec Mme Récamier. Temps primitifs de la vie balnéaire ! On a conservé les règlements de bain de cette époque avec le curieux tarif pour le loyer du linge : caleçon pour les hommes : 10 c. — Pour une serviette : 0,10. — Chaussons de lisière : 0,10. — Ceinture de natation : 0,10. Et ceci, pour la sortie du bain, qui est délicieux : Bon bouillon : 0,25. — Vin vieux : 0,25. — Eau chaude pour les pieds : 0,15.

Pour les dames, le pantalon et le corsage de rigueur se louaient la modique somme de trente centimes, ce qui est loin des costumes de bain actuels, raffinés et coûteux, dont Robida s'est fait le dessinateur et l'historiographe, décrivant sept costumes (un pour chaque jour de la semaine), qui constituent la garde-robe aquatique d'une élégante aux bains de mer.

Ceci est tout à fait dans la manière des coquettes baigneuses de Paramé et de Dinard, deux plages de la Manche dont la vogue s'accroît. Le coin est charmant et tiède parce que là aboutit le *Gulf-Stream*, c'est-à-dire le fleuve d'eau chaude arrivant des Antilles, qui injecte la mer d'un bleu de Méditerranée et d'autre part y répand un climat toujours égal, au point qu'on y cultive en pleine terre l'aloès, les myrtes, les camélias, le figuier. Aussi la vogue croît : rien que pour cette année, Paramé s'est augmenté d'une centaine de villas. Toute la digue en est bordée ; il y en a de monumentales et de pittoresques, celle par exemple de M. Périvier, directeur du *Figaro*, un des fondateurs de cette plage, qui est construite sur le modèle hygiénique préconisé par Michelet dans son admirable livre *la Mer*, c'est-à-dire en forme d'hémicycle ou de fer à cheval, la porte d'entrée du côté des terres et les fenêtres circulaires que le soleil, au long de la journée, atteint une à une, pour réchauffer successivement toutes les chambres.

Sur cette côte vivent aussi, l'été, beaucoup d'écrivains parisiens : M. Bergerat ; Mme Judith Gauthier, qui y travaille à ses comédies exotiques et d'extrême Orient ; M. Richepin, qu'on rencontre souvent, le soir, dans ces parages, couché sur le dos, à même le sable, criant tout haut ses vers pour juger de leur effet quand ils montent vers la lune.

Avec les villes de bains de mer, les villes thermales ont aussi leur part dans les déplacements parisiens, depuis Vittel jusqu'à Aix ou Vichy. C'est une des beautés complexes du sol de la France, que cette richesse de sources et d'eaux curatives pour toutes les sortes de maladies. Faut-il s'y fier ? Quelques-uns sont sceptiques, pourtant tous nos ministres, il y a quelques semaines, faisaient des cures. Y compris M. Hanotaux, qui est un habitué de Vichy. Hier encore, Paris avait pour hôte le roi des Belges, se rendant à Aix. D'ailleurs, la faculté s'en mêle elle-même ; on annonçait que le savant M. Brouardel était allé faire une cure à Vittel. Pourtant M. Alph. Daudet, qui a pratiqué les villes d'eau, fit des cures répétées à Lamalou, voulait naguère écrire un livre sur le néant et le danger de ces sources tant courues. Il avait près de lui un exemple terrible : celui de Jules de Goncourt, dont son frère, M. Edmond de Goncourt, raconte encore aujourd'hui qu'on le tua — à quarante ans — en l'envoyant mal à propos à Vichy.

Que n'a-t-il fait comme ces trois capitaines dont un chroniqueur parlait un jour qui, renvoyés à l'hôpital de Vichy au retour d'Afrique, où leur foie s'était congestionné, ne prirent un peu d'eau des sources que le dernier jour — dans leur absinthe, et partirent guéris !

Les librairies aussi sont en vacances, et les livres chôment. Les Revues en profitent pour être plus intéressantes et s'assurer des morceaux plus rares, quoique la curiosité ici aussi s'émousse. Il y a tant de Revues, et il en paraît chaque jour de nouvelles. Parmi les récentes, la *Revue de Paris* a pris d'emblée un premier rang. Aujourd'hui, elle publie en primeur les mémoires du comte de Benedetti, ambassadeur de France à Berlin, en 1870, qui fixe enfin le point d'histoire de la déclaration de la guerre. Hier et demain elle publie des lettres inédites de Renan adressées durant son séjour à St-Sulpice et qui fixent un point d'histoire littéraire. On saura enfin les phases de cette crise religieuse, grâce à cette correspondance échangée au même moment entre Renan et sa sœur, qui se trouvait alors comme institutrice au château de Clemensow, près Zamosc en Pologne. Il s'agit de cette sœur Henriette qu'il affectionna tendrement et sur la mort de laquelle il écrivit plus tard un touchant opuscule, presque un panégyrique (car Renan garde toujours quelque chose des habitudes ecclésiastiques), qui n'avait été tiré qu'à petit nombre, pour les intimes, et qu'on vient précisément de rééditer en un volume de librairie avec une illustration de son fils, M. Ary Renan, le peintre bien connu. La correspondance avec cette sœur que publie au même moment la *Revue de Paris* prouve qu'elle était digne de l'amitié fervente de l'écrivain. Car non seulement elle l'aima avec cette passion qui la trouvait prête à se dévouer, à l'aider de son propre argent, qui lui faisait dire en parlant de lui « notre avenir », mais elle fut de plus un écho compréhensif, lucide, presque égal à la voix. Cette sœur fut une bonne âme ; ce fut aussi un grand cerveau. Et c'est ce qui restera de plus saillant dans cette correspondance, où Renan, il faut en convenir, apparaît bien sec, bien calme, bien peu sympathique, dans cette crise d'âme d'un petit séminariste de St-Sulpice venu de Bretagne et qui s'aperçoit qu'il n'a plus la foi. Comme Jouffroy⁴⁴ a écrit sur ces déchirements intimes des pages bien autrement pathétiques ! Mais la sœur y apparaît intéressante, émouvante, en figure lumineuse et ardente. Elle y fait songer, par sa passion sororale, à cette exquise Eugénie de Guérin⁴⁵ qui trouva

44 Théodore Jouffroy (1796-1842) : philosophe spiritualiste.

45 Eugénie de Guérin (1805-1848) : sœur du poète Maurice de Guérin avec qui elle entretint une correspondance.

dans son inquiétude pour son frère Maurice, exilé loin d'elle à Paris, des accents, des lueurs, des délicatesses de génie. Et n'est-ce pas un trait digne d'elle que cette caresse de style en laquelle la sœur de Renan se dit délicieusement « l'une de ses mères » ?

Cette fois, au moins, grâce à la révélation imprévue de cette sœur, il ne faudra pas regretter encore une de ces publications, de correspondances et de travaux posthumes dont on a tant abusé en ces derniers temps. Mme Michelet, par exemple, ne cesse pas de publier des travaux et les ouvrages de ce prodigieux travailleur qui fut Michelet, mais on prétend qu'elle y met trop la main et les augmente. La nièce de Flaubert aussi publia jusqu'aux moindres papiers, y compris tous ces volumes de correspondances que le grand écrivain sans doute n'eût pas agréés. Pour Victor Hugo, du moins, c'est lui qui indiqua les œuvres à publier et leur ordre. Il y en eut d'admirables, comme la *Fin de Satan*. On attend encore un volume philosophique et un recueil varié *Océan*, commencé en 1848. Mais ne serait-il pas temps que lui-même, ainsi que Renan, Taine, Michelet, tous les grands morts dont sans répit on nous donne encore des papiers posthumes, exécutent enfin ce dont il donnait, quant à son cas, une formule parfaite : « Il est temps pour moi de désencombrer le siècle ? »

C'est à rester si féminine que cette sœur de Renan nous apparaît si attachante. Précieux exemple pour nos Parisiennes que la bicyclette est en train de masculiniser tout à fait. Autrefois, c'était la littérature. On était *bas-bleu*, bas-bleu qui est masculin, disait d'Aureville, et désigne les femmes qui ont donné la démission de leur sexe. Aujourd'hui, nos *cyclewomen* ont presque toutes adopté la culotte et y tiennent comme à un droit conquis. On avait annoncé que l'autorité allait sévir. Nous aurions eu une levée d'amazones. Le préfet de police, M. Lépine, qui est un homme d'esprit et a très bien le sens de Paris, s'est vite dédit de ses intentions, avec une distinction d'une galante casuistique. Certes, le port du costume masculin est toujours défendu aux femmes. Et il n'y en a que deux pour le porter, grâce à une autorisation spéciale : Mme Dieulafoy, qui à la suite de voyages à Suse et à Ecbatane, d'où elle rapporta le palais d'Artaxerxès, qui est au Louvre, continue dans Paris à s'habiller en homme : redingote, pantalon, faux-cols, chapeau de haute forme, et Mme Rosa Bonheur⁴⁶, la peintresse, qui porte une blouse bleue, une tenue vague de vieux rapin. À part cela, certes, le costume masculin est toujours interdit aux femmes ; mais la culotte de bicycliste, a ajouté le préfet de police, constitue un costume féminin qui ne permet aucune confusion. La nuance est jolie et très parisienne. Aussi nos reporters se sont-ils lancés dans une série d'interviews féminines où nos plus élégantes mondaines et comédiennes, tout en reconnaissant le manque d'esthétisme du costume, ont déclaré s'y tenir avec fermeté. D'autant qu'il y a là-dedans peut-être un simple manque d'habitude de l'œil. Le costume d'amazone, avec, chapeau de haute forme, a dû aussi déplaire à l'origine. On ne trouve joli que ce qui est consacré et conforme à la mode. C'est ce que prouvait déjà le comique Brasseur quand on lui demandait comment il s'y prenait pour avoir toujours d'inénarrables chapeaux dans ses rôles. Il répondait : « Je les garde. »

46 Marie-Rosalie Bonheur, dite Rosa Bonheur (1822-1899) : artiste peintre et sculptrice.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 1^{er} octobre. (publié le 3 octobre 1895)

La mort de Pasteur. — L'institut de la rue Dutot. — L'homme et son œuvre. — Le roi des Belges à Paris. — Un roi très moderne.— Médecins parisiens.

Paris a appris avec une émotion unanime la mort de Pasteur. Mais ce n'est pas seulement la France, c'est l'humanité qui l'a perdu. Ce fut un de ses plus illustres bienfaiteurs, à rebours des conquérants, il a fait, lui, des conquêtes sur la mort. Gloire pacifique et durable, parce qu'elle est fondée sur des faits rigoureusement observés, ce que Pasteur appelait « des preuves sans répliques ». Il disait lui-même : « Hors de leur laboratoire, le physicien et le chimiste sont comme des soldats sans armes sur le champ de bataille ». Aussi a-t-il passé sa vie dans son laboratoire depuis le temps lointain où il enseignait la chimie en province, à Strasbourg et à Lille, jusqu'en ses dernières années où il possédait son institut de la rue Dutot, merveilleusement installé et où toute une pléiade de disciples continuera son œuvre. Pasteur y arrivait dès le matin et vite, en tenue de travail, la calotte de drap sur la tête : il commençait de nouvelles expériences parmi les cornues, les éprouvettes, les innombrables fiches où il annotait ses observations, et de grands livres où les résultats d'ensemble étaient consignés. Comme il est curieux à visiter, cet institut Pasteur, avec ses mille appareils et tubes de verre, avec ses flacons aux liquides multicolores où fourmillent par milliers des microbes, et de toutes les maladies, de quoi inoculer Paris entier. Mais on s'y contente d'inoculer les animaux, que Pasteur appelait ses témoins : chiens, cobayes, lapins, singes, s'alignant dans des cages aux barreaux de fer tout le long des salles, avec parfois une tache rouge à la tête, cicatrice de l'opération du trépan, car c'est d'ordinaire au cerveau qu'on les inocule.

Pasteur aimait, quand on visitait son établissement, à montrer ses sujets d'observation, tels animaux qu'il avait guéris plusieurs fois et par des vaccins successifs. D'ailleurs, on voit toujours à chaque cage une fiche suspendue qui renseigne sur la date des inoculations, la date où la rage ou telle autre maladie devra se déclarer, sûrement calculée, les diverses particularités du cas.

En dehors de ces expériences pures, Pasteur s'occupa souvent de surveiller le traitement des malades arrivés de tous les coins du monde, et parfois en terrible état, comme ces paysans venus de Russie, il y a deux ans, et qui avaient été mordus par des loups enragés. Aujourd'hui l'incubation de l'affreuse maladie, l'inoculation, le traitement, tout cela est connu à fond, et les statistiques de l'Institut sont concluantes. Il n'y a plus que un pour cent de décès sur les cinq à six mille inoculations annuelles, rien que pour les personnes mordues à Paris. Comme on le voit, ce chiffre de malades est déjà important et donnerait raison aux sévérités de l'ancien préfet de police, M. Lozé, à qui ses ordonnances avaient valu le surnom de *canicide*. Il fit arrêter tous les chiens en état de vagabondage ; plus de cinquante mille furent asphyxiés à la fourrière. Mais ce n'est pas encore ce que rêvait Balzac, le père du grand romancier, lequel a écrit *l'Histoire de la rage* et demanda un projet de loi entraînant la destruction totale de la race canine.

Heureusement que les inventions de Pasteur, en guérissant presque à coup sûr de la rage, ont rendu inutile cette Terreur pour les chiens.

Ce qu'on connaissait moins dans le public, ce sont les autres travaux de l'illustre savant : sur la maladie des vers à soie, sur le choléra des poules, sur la levure de la bière.

Chose curieuse ! c'est la levure de la bière qui le mit sur la piste de ses découvertes. Il avait remarqué que dans les liquides où avaient lieu des phénomènes de fermentation l'œil armé du microscope découvrait des éléments figurés. Il étudia donc à fond ces éléments, en particulier la levure de bière, cause effective de la fermentation, et il en arriva à pouvoir poser ce principe fondamental de sa méthode, qui devait constituer une révolution en médecine et en chirurgie : « Le ferment est un *être vivant* infiniment petit qui existe dans les corps en transformation, s'y nourrit, s'y développe, s'y reproduit ».

L'infiniment petit était découvert, et vite les noms dont la science nouvelle le désignait devinrent presque populaires : vibrions, microbes, bactéries. Depuis les savants jusqu'aux plus profanes, tous furent saisis par le sens de la découverte. C'est la condition de la gloire et c'est aussi le signe du génie. Déjà Victor Hugo disait que le caractère de celui-ci, quand il s'agit d'art, consiste à trouver le point de jonction où se rencontrent les artistes et la foule. Pasteur le trouva en matière de sciences. Ce fut le secret de sa popularité énorme et instantanée. Il atteignit jusqu'aux revues de fin d'année où on chanssonait « le dompteur de microbes », et jusqu'à l'art dramatique sérieux, puisque M. Alexandre Dumas, dans *L'Étrangère*, se servit des théories nouvelles pour appeler les viveurs dissolvants des « vibrions » et faire une brillante fantaisie littéraire sur ces agents destructeurs. Ce fut, en ce temps, une bien périlleuse réclame, car la vérité ne s'imposait pas aisément, Pasteur rencontra de véhémentes résistances. À l'Académie de médecine, il soutint des querelles mémorables. Mais il arrivait avec des faits. Lui si doux, si bon, si sensé d'ordinaire, se montra combatif là, s'emporta, au point d'y contracter la maladie dont il est mort, et finalement il triompha.

Il avait d'ailleurs fait plus que préciser des faits inconnus, éclairer des éléments nouveaux. Il a établi une méthode : la nature microbienne des maladies. Et c'est ainsi qu'il fut un maître, qu'il laisse des disciples ; le docteur Chantemesse, le docteur Roux, inventeur du virus de la diphtérie ; d'autres encore. La voie est ouverte, le principe posé. Tous les miracles d'application sont maintenant possibles : Pasteur l'a réalisé pour la rage ; le docteur Roux pour le croup ; la phtisie à son tour est bien connue, bien cernée ; et son microbe menacé à son tour par la méthode Pasteur. C'est pourquoi le grand savant comme Hugo, entra, lui aussi, vivant, dans l'immortalité. Une somme de 2,580,000 francs lui était arrivée spontanément, pour fonder son institut, à laquelle contribuèrent l'empereur de Russie, M. Alph. de Rothschild, Mme Boucicaut, dont les bustes, en reconnaissance, figurent dans la grande salle de l'institut. Il y a trois ans on fêta le jubilé de ses soixante-dix ans par une fête en Sorbonne, où les savants du monde entier lui envoyèrent des couronnes. Et aujourd'hui qu'il vient de mourir, on allait le porter triomphalement au Panthéon si la famille, justement en harmonie avec cette vie de savant toute solitaire, laborieuse, silencieuse, n'avait désiré et obtenu qu'il fut inhumé à cet institut Pasteur qu'il a fondé et où son esprit lui survivra, créera encore, vivifiera des découvertes et de nouvelles conquêtes sur la mort.

En même temps que ce roi de la science, tant regretté, un autre roi, authentique, héréditaire, roi des Belges, a été, ces jours-ci, le passant de l'actualité parisienne. Et Léopold II a été très fêté, ma foi, non seulement dans les milieux officiels où la politesse et le protocole l'exigent, mais même dans la rue et par la foule. À chaque sortie, il était salué, acclamé. On l'a vu, même dans les quartiers les plus républicains, le boulevard Voltaire, où il était allé visiter une fonderie, salué par les cris de : « Vive le roi ! » C'est qu'il a belle prestance, vraiment, avec sa haute taille, sa barbe blanchissante largement étalée, un nez hardi, des yeux narquois derrière le verre du lorgnon. Il boite un peu, mais cela ne fait que corriger et empêcher d'être hautaine sa belle prestance. Il a un air de simplicité en même temps que de distinction, ce petit-fils de Louis-Philippe qui dirait volontiers, comme son grand-père, qu'il mène tranquillement « le fiacre de l'État ». Aussi a-t-il vite conquis Paris, qui aime la simplicité cordiale même chez les rois. Léopold II en a fait preuve ; il a été familier partout, en allant par exemple au *Figaro* passer une fin d'après-midi pour entendre chanter quelques « étoiles » et surtout pour causer avec quelques personnalités des lettres, de la politique et des affaires. Et très affable pour tous ! Nous l'avons entendu dire à M. Victorien Sardou, qu'on lui présentait : « Monsieur, je salue le succès ! » Dans les coulisses de l'Opéra, il a été non moins aimable pour les danseuses, pour une surtout envers qui son empressement a été très remarqué : Mlle de Mérode, qui est du reste une des plus jolies femmes de Paris, une beauté douce et grave ; elle porte des bandeaux qui sont célèbres, ayant adopté la première cette mode de cheveux à la Botticelli, partagés en deux sur le front et ramenés en masse ondulée sur les tempes.

Mais même en cette galanterie, Léopold II s'est montré très Parisien, prouva vraiment qu'il avait le sens et l'atmosphère de Paris. Car il importait pour lui de plaire, de séduire, étant donné qu'il ne s'agissait pas d'un pur voyage d'agrément. Il avait en réalité à négocier certaines choses délicates quant au Congo, qui est sa grande affaire et sa grande préoccupation. Son petit royaume de Belgique se gouverne lui-même et assez tranquillement. Mais Léopold II est aussi souverain du Congo, et ici les difficultés sont graves : les unes, actuelles, à cause de cette affaire Stokes⁴⁷ et des réclamations de l'Angleterre contre lesquelles le souverain est précisément venu chercher un secours en France ; les autres futures, car les Belges n'entendent pas, dit-on, agréer le cadeau d'une colonie qui est coûteuse, et le roi, d'autre part, n'entend pas continuer toujours à en supporter seul les frais.

Quoi qu'il en arrive, cette entreprise du Congo dénote chez Léopold II un esprit intéressant, hardi, très moderne, qui a voulu s'affranchir de l'inaction d'une royauté constitutionnelle, vivre lui-même de la vie du siècle, du mouvement des affaires, du charme de l'aventure. Cela n'est point banal à coup sûr. Et le portrait serait intéressant de ce roi travaillant assidûment, entouré d'atlas, de mémoires, de devis, de plans — un roi qui est un géographe et un ingénieur. C'est ainsi que, dans sa résidence d'été, la ville d'Ostende, qui est devenue une admirable station balnéaire, il a lui-même créé un grand parc qui verdoie en dépit du terrain sablonneux, il a dirigé l'embellissement de la ville, la création des rues, des bassins.

47 Charles Stokes (1852-1895) : missionnaire britannique condamné à mort par une Cour martiale belge pour commerce illégal avec des indigènes et des rebelles arabes. Pendu le 15 janvier 1895, à la grande colère de la Grande-Bretagne.

Ce roi moderniste se préoccupe aussi des questions sociales et des questions ouvrières. Il a préconisé dans son pays, entre autres choses, le rétablissement d'un asile de retraite, quelque chose comme un hôtel des Invalides du travail pour les victimes d'accidents et les éreintés de longs labours. Plusieurs voyages en Angleterre furent entrepris par lui pour étudier les fondations similaires ; et, il y a quelques années, quand son peuple voulut organiser de grandes fêtes pour la célébration du vingt-cinquième anniversaire de son règne, il demanda qu'on ne fit point de grandes dépenses et que les sommes de ce jubilé fussent plutôt affectées à cette caisse d'assurances et de secours. Comme on le voit, Léopold II est une figure curieuse, un roi très moderne, très positif et habile ; il fait son jeu en ce moment entre la France et l'Angleterre, habitué d'ailleurs à ces équilibres fragiles par son rôle de roi constitutionnel en un pays que tout divise : il y a des catholiques et des libéraux et des socialistes ; il y a des Flamands et des Wallons. Or le roi doit rester neutre, toujours neutre, entre eux tous. Corde raide que cette neutralité perpétuelle ! Mais il s'y maintient avec aisance, ayant accoutumé de se servir de son sceptre comme d'un balancier. Et c'est peut-être à cause de ce scepticisme, qui est très parisien, qu'il s'est trouvé si bien et tout à fait à l'unisson avec Paris, dont il a incontestablement fait la conquête.

Ceux qui sont mal lotis en ce moment, ce sont nos bons docteurs, paraît-il. On signale de toutes parts un krach de la médecine. Les affaires vont mal. La plupart gagnent à peine de quoi vivre. Et voici qu'un docteur sérieux, le docteur Arnaud de Langlard, vient de se suicider, faute de clients, et pour se sauver de la misère. Il était notoire, cependant, chevalier de la Légion d'honneur. Qu'en est-il des autres ? C'est cela qu'on trouvait au mont-de-piété tant de palmes académiques ! L'humble bijou était engagé par des médecins sans ressources. Faut-il avouer que nul ne les plaint. Il y a eu une telle exploitation des pauvres malades par des médecins le plus souvent ignares et cyniques ! Aussi la confiance s'en est allée. Ceux qui ne souffrent que d'indispositions ne consultent plus les médecins presque impuissants et qui ne faisaient qu'*entretenir* le malade.

L'encombrement de la profession est pour une part dans ce krach des médecins, qui sont au nombre de 4000 ; et aussi la mesure qui, de gratuit, porta à cinq francs le séjour dans les hôpitaux, ce qui fait que la petite bourgeoisie s'y fait maintenant admettre sans scrupule. Mais la grande cause, c'est la révolte contre l'ignorance de la plupart des médecins, leur cynisme à multiplier les visites, à réclamer des honoraires excessifs — toute cette révolte qui s'indigne dans les *Morticoles*, le livre de M. Léon Daudet, rude pamphlet contre les médecins parisiens, qui arriva à son heure et dut son succès à l'animadversion qu'ils inspirent.

Déjà Forain leur avait décoché un de ses plus cruels dessins, où l'on voit quelques opérateurs réunis autour d'un lit, avec, en dessous, cette légende d'un trait admirable : « Morte ! continuons tout de même l'opération pour la famille ! »

LETTRE PARISIENNE. Paris, 23 octobre. (publié le 23 octobre 1895)

Le centenaire de l'Institut. — Le grand-duc à l'Académie. — Autres visites royales — Le nouveau Grand-Prix vélocipédique. — La rentrée de M. Paul Déroulède.

L'Institut semble bénéficier d'un regain d'attention et de gloire. Cela coïncide avec précisément son centenaire qu'on va célébrer à la fin de ce mois, entre autres par une représentation solennelle à la Comédie-Française. M. Sully-Prudhomme a été chargé d'écrire un poème commémoratif et jubilaire qui sera dit ce soir-là par M. Mounet-Sully⁴⁸. C'est bien le poète qu'il fallait pour cet éloge, car avec sa haute raison philosophique, son patriotisme noble et calme, il saura dire le rôle de civilisation de la noble compagnie fondée par Richelieu. Déjà il avait fait retentir de tels accents quand, pour trouver l'occasion de lui donner la rosette de la Légion d'honneur, on le pria d'écrire une ode pour l'inauguration du monument de Gambetta dans la cour du Louvre. Il faut qu'on l'en prie ainsi expressément pour qu'il parle encore. Il semble que cette voix, qui fut harmonieuse et noble, parfois grande, hésite désormais et replie ses ailes. Le poète n'a que cinquante-cinq ans. C'est tôt pour se taire. Espérons que son subtil instrument va vibrer de nouveau, maintenant qu'il vient de l'accorder pour le centenaire de l'Institut. En attendant ces fêtes, nous en avons déjà eu comme un prologue de gloire et d'hommages, dans la visite du grand-duc Constantin et de la toute gracieuse grande-duchesse sa femme à l'Académie française. Les journaux ont rapporté dès le lendemain les paroles échangées. On se serait cru dans la vieille France et sous l'ancien régime. Il est vrai que l'Académie, avertie déjà auparavant de cette visite et qui sait l'art d'une sage courtoisie, avait nommé comme directeur Mgr le duc d'Aumale, de sorte que c'est un fils de roi qui a reçu ce frère d'empereur. De plus, ils sont confrères. Car le grand-duc Constantin est un poète distingué ; il a écrit beaucoup de vers personnels ; il en a traduit aussi, et précisément de M. Sully-Prudhomme, à qui il l'a dit ce jour-là, tandis que le poète venait de lire en son honneur, à la séance, son poème encore inédit du jubilé de l'Institut. Or, si le grand-duc Constantin est un poète délicat, le duc d'Aumale est un prosateur solide. Il travaille depuis des années à un grand ouvrage : *l'Histoire de Condé*, publié partiellement ; et il en a lu des fragments devant l'hôte princier de l'Académie, qui s'en est montré enchanté, non moins que du travail du dictionnaire, petit jeu séculaire et anodin auquel on s'est livré devant lui.

C'était déjà ce qui s'était passé en 1658, le 11 mai quand il prit fantaisie à Christine de Suède de visiter l'Académie française. On ne fut pas non plus très imaginaire quant au programme : on lut un morceau de prose, une pièce de vers ; et on discuta un mot du dictionnaire. Il est vrai qu'une partie du temps de la séance s'était passé à controverser sur le cérémonial ; serait-on assis ou debout ? Il fallait concilier la déférence pour la reine avec la fierté de l'Académie. On s'arrêta à un parti mixte : on resterait assis, mais à une distance respectueuse de la table, « pour ne pas avoir l'air de banqueter », porte la décision.

48 Jean-Sully Mounet, dit Mounet-Sully (1841-1916) : acteur et Doyen de la Comédie-Française en 1894. Fut l'amant de Sarah Bernhardt.

De nos jours l'empereur du Brésil, don Pedro, assista également à une séance de l'Académie, mais pour lui il n'y eut point de cérémonial à débattre : il n'en voulait aucun ; il en avait horreur, simple à l'excès, lui qui, à la suite de cette visite qui ne comporta aucune étiquette, pas même un salut de bienvenue, écrivait à un académicien qu'il avait regret de n'être pas plus assidu à l'Institut « à cause de sa position à Rio ».

Comme on le voit, l'Académie a un livre d'or, et son prestige n'est pas près de cesser, puisque aujourd'hui encore elle reçoit des visiteurs de race royale — tel que le grand-duc Constantin ces jours-ci — tout comme elle en recevait il y a deux siècles, au plus beau moment de sa jeunesse.

Il faut donc présager que les prochaines fêtes du centenaire, à la fin de ce mois, se célébreront au milieu de louanges unanimes, sans plus même quelque grand vitupérateur, comme le fut Barbey d'Aurevilly. C'est que même les plus fins parmi les écrivains subissent une habitude, un peu absurde, mais enracinée, que Lamartine traduit ainsi : « Mon père ne m'a trouvé du talent que du jour où j'ai été reçu à l'Académie française ! » Et Sainte-Beuve constata la même chose quant à ses contemporains et compagnons de collège.

Une institution qui menace de devenir aussi imposante que l'Institut, c'est le cyclisme, qui, à Paris surtout, a pris des développements tels, qu'il devient quasi-officiel, au point que le conseil municipal a créé un Grand-Prix vélocipédique qui vient d'être couru à Vincennes. S'il ne dispose actuellement que de 10,000 francs au lieu de 100,000 francs alloués au Grand-Prix des chevaux, il a montré d'emblée qu'il passionnait autant la population et exigeait autant d'attention des pouvoirs publics. Si M. Félix Faure, dont la popularité est considérable, veut mener celle-ci à son apogée, il faut qu'il devienne cycliste. Il a déjà honoré de sa présence le Grand-Prix vélocipédique. C'est bien. Mais, s'il y était arrivé en « pneu », avec le grand-cordon de la Légion d'honneur sur la vareuse et la culotte, il aurait été porté en triomphe et eût connu, de par sa bicyclette, des ovations que Boulanger même, avec son cheval noir, ignora. C'est que Paris n'est plus fin-de-siècle, mais fin-de-cycle, comme l'a dit une revue de fin d'année. Qui l'aurait cru, quand Desaugiers plaisantait en une de ses chansons le vélocifère de l'an XII ou que la *draisienne* était expérimentée pour la première fois en 1818, au jardin du Luxembourg, par un baron allemand, son inventeur, qui s'appelait de Drais, et dont le *Journal de Paris* disait à cette date : « Le vélocipède est bon tout au plus pour faire jouer les enfants dans un jardin » ?

Aujourd'hui, voici qu'on court un Grand-Prix devant le conseil municipal, le président de la République, tout le monde officiel. Et Paris est sillonné, pour ne pas dire infesté, par les « draisienes » perfectionnées qui portent des centaines de noms et de marques. Il y a aujourd'hui tout un monde vélocipédique qui a ses associations, ses leaders, ses journaux. Il y a même une association de la presse cycliste parisienne. Le vélocipède est devenu un instrument de vanité et d'ambition. Il y a des détails très drôles, parfois. Ainsi les grands clubs parisiens, l'*Épatant*, l'*Omnium*, d'accès toujours un peu fermé et difficile, ont des sections vélocipédiques. Ceux qui, alors, rêvent d'appartenir à ces grands cercles et craindraient de ne pas s'y faire agréer, tâchent du moins d'entrer dans la section vélocipédique. C'est une façon de se faire accueillir, par l'escalier dérobé !

En dehors de ces petits avantages mondains, la bicyclette rend aussi des services réels dans notre Paris si affairé ; ainsi, toutes les grandes administrations parisiennes ont leur organisation vélocipédique : la poste, les journaux, les banques, les industries, sans compter le ministère de la guerre, qui a son corps de vélocipédistes et son service d'estafettes en bicycles. Cela n'empêche pas ce sport d'être aussi aristocratique. Longtemps nos sportsmen et nos élégantes hésitèrent. Quelques femmes de théâtre seulement se risquèrent au Bois. Un jour, on leur organisa même une course, présidée par Coquelin cadet. Les hommes de lettres suivirent. Quelques-uns sont fanatiques même, comme M. Henry Bauer, qui proclama qu'une nouvelle joie était trouvée, et comme M. Lemaître, qui se mit à parler de la bicyclette dans ses feuilletons dramatiques des *Débats*. Aujourd'hui, les plus aristocratiques ont à leur tour adopté le vélocipède, depuis le matin mémorable où lord Dufferin, qui venait d'arriver à l'ambassade d'Angleterre, parut au Bois à bicyclette suivi du personnel de son ambassade. Du coup, « le cheval du pauvre », comme l'avait appelé Caliban, était promu, anobli.

Aujourd'hui, le voici officiel, puisque, à côté du Grand-Prix de Paris sportif, il y a désormais le Grand-Prix de Paris vélocipédique ; et ce n'est plus seulement avec des chevaux, mais avec des machines que la revanche de Waterloo va se courir chaque année contre les Anglais.

Cette revanche est pour plaire à M. Paul Déroulède, champion du chauvinisme français, qui va faire ces jours-ci une rentrée bruyante dans l'actualité parisienne en faisant jouer un grand drame à la porte Saint-Martin. Après l'avortement boulangiste, il retourna vraiment, lui, à ses « chères études » et retrouva « le poète mort jeune à qui l'homme survit », dont parlait Sainte-Beuve. Seulement, dans le cas de M. Déroulède, le poète n'était pas mort ; il avait survécu, côte à côte avec le député, il y a parfois des choses contradictoires qui se laissent assembler. Ainsi, dans le cabinet de travail de M. Déroulède, on peut voir à la fois des manuscrits de vers et d'affiches électorales, le buste du général Boulanger et un portrait d'Émile Augier. Celui-ci, il est vrai, fut son oncle, et c'est même à son exemple et sous ses auspices qu'il débuta au théâtre, écrivit des drames en vers comme *l'Hetman*, la *Moabite*, auxquels fait suite aujourd'hui ce *Messire Du Guesclin*, que M. Coquelin va nous incarner et que toutes les forces de la réclame nous annoncent déjà. C'est curieux de voir combien les écrivains qui furent mêlés à la politique sont facilement bruyants. Même Lamartine, qui excellait aux réclames tapageuses. Il ne s'en défendait pas et disait, non sans orgueil : « Dieu aussi se fait sonner par les cloches ! » Ces hommes ont un besoin d'action, de mouvement, de communion avec la foule. Nature de soldats, de conducteurs de peuples. M. Déroulède fut soldat ; engagé à dix-huit ans avec son frère, il fit des prodiges de valeur en 1870, se battit comme un lion. Des batailles traversées, du sang enjambé, de la haine conçue, il fit ce petit livre de début dont la fortune fut extraordinaire : les *Chants du soldat*. Plus de cent éditions, ces poèmes dits partout sur toutes les scènes.

M. Déroulède se juge lui-même : il fait de la poésie dramatique. C'est très juste. Ces petites pièces étaient un drame, une idylle, un coup de fusil ou de tambour, un cri, une cocarde. Et toujours une sincérité, violente ! On peut ne pas aimer ce curieux type, mais il est une figure curieuse, sorte de Don Quichotte dont la canne serait toujours en arrêt ! Même ses costumes le dénoncèrent aux foules, aidèrent à le rendre populaire. Il portait naguère une longue redingote, sorte de houppelande

qui lui descendait jusqu'aux talons et lui donnait une marche d'une solennité particulière. Ainsi il apparut en cet accoutrement, seul, isolé, en tête d'un groupe compact, à l'enterrement de Victor Hugo. C'est alors qu'on fit sur lui ce joli mot : « Il ne marche pas ; il *défile* ! » Le groupe qu'il précédait ainsi, c'était sa fameuse Ligue des patriotes, avec laquelle il avait conçu à l'origine, simplement par la gymnastique, les exercices physiques, les sports, jeux et marches variés, de créer une génération forte pour consommer le relèvement de la patrie, accomplir enfin cette Revanche dont il n'avait jamais cessé d'être l'instigateur et le barde.

Après, nous connûmes de lui un autre avatar, quand le costume du gymnaste céda à l'habit noir et à l'œillet rouge du boulangisme. Ici encore, M. Déroulède fut exubérant, tumultueux, populaire ; il eut des triomphes de réunion publique comme ce soir au lac Saint-Fargeau, dans un banquet révisionniste, à la fin d'un discours, il enlaça dans ses bras, en un mouvement oratoire, la République de plâtre dont le buste ornait la salle ; il eut même des succès parlementaires quand, au Palais-Bourbon, il s'attaqua à M. Clemenceau, si redoutable : « Je ne crains ni votre langue ni votre épée ». Il trouva des accents de bravoure et parfois d'éloquence.

Ajoutez à cela la chute politique, le renoncement à un nouveau mandat, la rentrée dans son domaine de la Charente parmi les vigneron et les paysans ; puis la plume reprise, les vers recommencés, et un nouveau drame en cinq actes sur pied, qu'on va représenter, tout cela n'est pas d'un homme ordinaire, un homme avec de gros défauts d'exubérance, de bruit, que certains artistes d'isolement et de silence peuvent ne pas préférer, mais qui n'en est pas moins une figure intéressante par sa franchise, par sa passion — et à qui Paris va encore une fois donner, ces jours-ci, ce grand plaisir, dont il est trop friand, de s'occuper beaucoup de lui.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 2 novembre. (publié le 5 novembre 1895)

Le jour des morts à Paris. — Tombes d'artistes et d'hommes politiques. —
M. Mounet-Sully et l'Institut. — Magnier et les huissiers. — Une figure bien parisienne.

Paris, plus qu'aucune autre ville peut-être, a le culte de ses morts, et chaque année la fête de la Toussaint en est la démonstration unanime et touchante. Hier encore, sous un clair soleil d'arrière-saison, près de cinq cent mille visiteurs ont pèleriné aux différents cimetières, dont 80,000 au Père-Lachaise, 49,000 à Montparnasse, 23,000 à Montmartre.

Ce n'est pas que ce culte funéraire soit toujours recueilli, et déjà dans l'ancien Paris, le *Charnier des Innocents* était entouré de bateleurs, de chanteurs en plein vent. Ce fut encore un peu la même chose autour des cimetières créés par la Révolution et que Chaumette appelait, en cette phraséologie rustique et idyllique mise à la mode par Rousseau, « des parterres où l'on pourra respirer dans une fleur l'âme de son père et où, au milieu de la verdure et des fleurs, s'élèvera la statue du Sommeil ».

Et, de nos jours, la fête des morts est toujours une *fête*. Les échoppes des marchands de couronnes, les gerbes de chrysanthèmes, les violettes et les roses pâles mettent une parure autour de nos grands cimetières, au boulevard de Clichy comme aux environs du Père-Lachaise. Et quant à la foule qui y défile compacte, elle finit souvent la journée comme en ces fines compositions du dessinateur Willette où l'on voit pierrots et croque-morts danser et boire ensemble sous les tonnelles d'automne, en des banlieues mornes. C'est là que sont les lointains cimetières des pauvres, et combien lamentables en leur immensité, tel ce cimetière de Saint-Ouen que le peuple, en son langage imagé, a appelé *Cayenne*, comme si c'était vraiment une déportation dans la mort, ou tel encore ce cimetière d'Ivry surnommé, lui, le *Champ des navets* et qui contient entre autres les restes des suppliciés. Ceux-ci ont leur coin à part et s'y survivent dans l'énorme notoriété du crime. On permet une croix sur leur fosse, mais avec seulement des initiales. Une autre inscription n'est pas tolérée. Et c'est assez pour reconstituer des noms célèbres : Prado, Anastay, Vodable, qui reposent là côte à côte, sans compter les Henry et les Vaillant⁴⁹, dont les fidèles ont su hier encore reconnaître et fleurir les fosses anonymes.

Au moins, dans les cimetières riches, la mort revêt des apparences moins désolantes, quoique ces grandes nécropoles parisiennes n'aient jamais le caractère reposant et de nature qu'il faudrait. Elles sont loin des « parterres » que le rapporteur Chaumette promettait. Et ce sont bien des nécropoles, des villes de la mort, selon l'étymologie grecque, géométriques et froides comme des jardins de pierre, où à peine un peu d'arbres et de végétation s'intercale pour les pauvres Parisiens morts, à peu près autant qu'ils en ont, vivants, à leurs balcons qui simulent des jardins. Quant à la fosse, elle se creuse souvent dans un terrain fait d'on ne sait quels graviers, cailloutis, détritiques, chaux, résidus de démolitions. Nous vîmes un jour la fosse béante de Villiers de l'Isle-Adam, au cimetière de Clichy. C'était comme une dernière trahison de la vie envers ce grand ironiste qui se heurtait encore à de la terre *falsifiée*.

49 Les premiers sont des malfrats, les deux derniers cités les auteurs d'attentats anarchistes.

Mais, pour ces morts-là, la postérité a de promptes revanches : voici qu'on vient déjà, ces jours derniers, de transporter ses restes au Père-Lachaise, où une souscription, couverte en quelques jours, lui a assuré une sépulture définitive et glorieuse. C'est là, en effet, que dorment sur des pierres tous les grands noms du siècle. Le Père-Lachaise est un Panthéon en plein air. La voilà, la vraie Voie Sacrée, autrement émouvante que celle qu'on proposa d'ériger aux Champs-Élysées, puisqu'ici il y a, si on peut dire, la présence réelle des grands morts, en même temps que leurs statues. C'est Balzac, Nodier, David d'Angers, Michelet, qu'on voit tout en marbre blanc, assis et comme écrivant encore, au bord d'un parterre toujours en floraison. On sent là les soins et les doigts religieux d'une femme. C'est Mme Michelet elle-même, qui vit encore, et dont le zèle entretient le tombeau de son cher mort avec le même culte qu'elle apporte à publier ses ouvrages posthumes. Ses attentions pour cette tombe sont si soigneuses qu'elle parvint à obtenir jadis de M. Alphand l'établissement d'une source et d'un robinet sur la colline du cimetière, afin d'avoir toujours de l'eau proche pour y arroser et faire vivre des fleurs. C'est grâce aussi aux soins d'une femme, la sœur du poète, que Musset doit le bon entretien de sa tombe dans la grande allée du Père-Lachaise où la foule s'arrête, à chaque Toussaint, devant la pierre éventée par le petit saule requis, qu'on y planta. Mais les bonnes places deviennent rares dans les cimetières parisiens. À Montmartre, il n'y a plus aucune parcelle à vendre, non plus qu'à Montparnasse. Dans ceux-ci encore, ce sont les sépultures d'artistes qui, à ces visites de Toussaint, attirent le plus la foule. Dans la vie, les hommes politiques semblent tenir les rôles les plus importants. On voit ici combien leur gloire est toute viagère. Les sépultures de Thiers, de Danton, de Cavaignac, même celles des chefs socialistes comme Cluseret ou la fameuse tombe anonyme appelée *Mur des Fédérés*, laissent inattentif. Tandis qu'un simple souvenir littéraire, parfois, suffit à lui seul pour sauver une tombe de l'oubli sous trop de lierre ; par exemple, cette petite pierre au cimetière Montmartre sur laquelle on lit : Alphonsine Plessis, qui n'est autre que l'héroïne de la *Dame aux Camélias*, de M. Alexandre Dumas fils. Hier encore, elle a été toute balafmée d'inscriptions, de signatures, et couverte de fleurs. Il y a là, sans doute, une sorte de superstition, comme pour se créer une veine ou un talisman, car nous avons vu un jour le tombeau de Rachel, au cimetière Israélite, marqué de la même façon, c'est-à-dire que, parmi des bouquets et couronnes, plus de mille noms de jeunes gens, de jeunes filles inconnus, apprentis tragédiens et tragédiennes, étaient là écrits au crayon, gravés au couteau.

Un détail curieux dans ces visites, aux morts de la Toussaint, c'est le peu d'affluence à ce que l'on appelle le columbarium, où se conservent les cendres, tout à côté des fours crématoires. Certes la pratique de l'incinération n'a pas cessé ; des écrivains, comme Sarcey et Sardou, se sont prononcés en sa faveur ; le conseil municipal a voté, il y a quelques années, 650,000 fr. pour l'érection de ce monument. Les cendres y reposent derrière un compartiment de pierre, où une inscription commémore l'identité disparue. Mais la crémation est restée ici à l'état d'exception rare, et on le comprend à voir le culte, voire la coquetterie, avec lesquels Paris aime de parer ses tombes.

Certains caveaux sont entretenus comme des autels ; on les nettoie, on y possède des plumeaux et des linges pour épousseter, des instruments pour jardiner, afin de tout maintenir en bon ordre et propreté. On les pare aussi de toutes sortes de couronnes funéraires, dont le commerce est si important, fait promener des réclames et jusqu'à des hommes sandwiches. Cela rappelle la chanson du vieux père Pottier : « la mort fait vivre tant d'états. » Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire le

Journal des décès, une feuille extraordinaire, dont les annonces seules sont plus macabres que les imaginations de la danse des morts : outre les réclames et offres pour costumes, convois, etc., il y a le photographe après décès, l'artiste en cheveux « breveté expert près le gouvernement, fournisseur de sa Majesté la reine Christine d'Espagne. »

C'est le cas de dire, comme disait le curé de *Madame Bovary* à son fossoyeur, qui trouvait excellentes les pommes de terre cultivées dans le cimetière : « Lestiboudois, vous vous nourrissez des morts. » Ceux qui se nourrissent surtout des morts, ce sont les restaurateurs, cabaretiers, marchands de vin, qui se multiplient autour des nécropoles. Ainsi Pantin, morne jadis, devient une ville riante, pleine de guinguettes, depuis qu'on y a créé un vaste cimetière. Ils sont donc bien symboliques les dessins de Willette, et, pour beaucoup, le 1^{er} novembre à Paris n'est qu'un jour férié où l'on boit « à la santé des morts. »

Les fêtes du centenaire de l'Institut ont été marquées par un dénouement imprévu et théâtral : la candidature de M. Mounet-Sully à un fauteuil de la noble Compagnie. Voilà ce que c'est que de voisiner avec la Comédie. L'Institut y avait organisé une représentation de gala, et voici qu'à la fin on lui glisse adroitement : « Recevez, à votre tour, notre doyen chez vous. » Ceci n'est que l'aboutissement d'une longue campagne, que Coquelin résumait naguère : « Le comédien n'est rien ; il faut qu'il soit tout. » Et, pour le prouver, il afficha son amitié avec Gambetta. Il est loin, le temps où, Frédéric Lemaître jouant à Londres, dans un salon aristocratique, on avait établi un fil entre lui et son illustre auditoire pour indiquer qu'il n'y avait point de rapprochement possible. Le fil est brisé depuis longtemps. On gardait des scrupules, par exemple, pour la croix aux comédiens, ne les décorant qu'à titre de professeurs au Conservatoire. Ce vaillant Vacquene réclama, le premier, la Légion d'honneur pour le comédien tout court. Et il fit décorer ainsi M. Mounet-Sully. Dans le même temps, M. Schoelcher réclama pour les comédiens le droit d'être aussi qualifié du *monsieur*, chaque fois qu'il en était question dans les gazettes ou les conversations, comme lorsqu'il s'agit de toute autre personnalité. Depuis, les victoires des comédiens furent innombrables. Il s'agit pour eux maintenant de l'Institut. À vrai dire, il y a ici des précédents : au siècle dernier, quelques-uns en furent, Prévile, le meilleur artiste de la comédie, Grandmesnil, qui jouait Tartuffe après avoir été avocat, comme aujourd'hui M. Dupont-Vernon. Or, cette candidature académique d'aujourd'hui a toutes chances de rencontrer sympathie et succès, puisque le candidat est M. Mounet-Sully. On épiloguera beaucoup, à son sujet, pour savoir si l'Institut doit être réservé seulement à ceux qui créent une œuvre d'art, c'est-à-dire les peintres, compositeurs de musique, sculpteurs, graveurs en médailles, qui le composent. Ici encore, M. Mounet-Sully pourrait être candidat, car, à côté de son art de tragédien, il a beaucoup écrit, des pièces de théâtre surtout, comme cette *Buveuse de larmes*, cinq actes en prose, et d'autres encore. Lui-même nous racontait un jour qu'il ne songea d'abord au théâtre et à jouer le drame qu'au point de vue de l'utilité qu'il en retirerait comme auteur dramatique, afin de savoir par expérience jusqu'à quel point on peut exprimer en scène les passions, et par conséquent, les écrire. Il y a plus : il possède un curieux talent de sculpteur dont jusqu'ici il s'est servi seulement pour ses rôles.

En effet, pour préparer ceux-ci, il confectionne une maquette du personnage à incarner. Il cherche, il modèle une figure intense, d'expression violente, que parfois il colorie. Il a fait ainsi un Hernani, Oreste, Hamlet, un Ciel. Et ces maquettes sont sa meilleure préparation, comme s'il n'avait plus ensuite qu'à reproduire la même attitude mouvementée, à tirer le même cri tordu de son impressionnable argile humaine. Mais, à défaut d'être un producteur d'œuvres d'art proprement dites, on peut dire que le comédien est un *créateur*, et par conséquent recevable à l'Institut, quand il a poussé son art jusqu'à l'apogée atteint par M. Mounet-Sully. De toute la galerie de héros qu'il interpréta, il a donné une vision qui est sienne, neuve, personnelle, marquée à son effigie, et qui fait que désormais nous les voyons en lui.

Une figure bien parisienne qui disparaît, c'est ce malheureux Magnier⁵⁰, dont on ne sait s'il fut un grand coupable ou une victime, car sa condamnation à ce lendemain qu'on ne prévoyait guère : des poursuites par le parquet contre les huissiers dont il fut le plus quotidien et adroit client. Il fut mis par eux en coupe réglée, s'arrangeant parfois, d'ailleurs, pour être de compte à demi avec eux. Ainsi le fisc, malgré sa vigilance, se trouva frustré comme ses innombrables créanciers, comme surtout ses malheureux rédacteurs. Il y a mille histoires et légendes sur les ruses de ceux-ci pour se faire payer, les ruses de Magnier pour ne leur rien donner. Il savait jouer de la colère, du mépris, de l'ironie, du désespoir, faisant soudain de son créancier impérieux un confident, lui racontant des déboires imaginaires ou réels, l'attendrissant sur lui-même. À un reporter, réclamant quelques louis, il fit mine de tendre sa montre, comme si lui aussi n'avait plus que cela, se trouvait aux abois. Ainsi pendant dix ans, adroitement, il évinça tout le monde, même ceux qui se présentaient pour des réclamations qui n'étaient plus pécuniaires, mais d'ordre plus intime et délicat. C'est ainsi que M. Adolphe Daudet⁵¹, assez malmené dans son journal, vint pour lui demander des explications et — comme, présent, il s'était dérobé — se mit tranquillement à tout casser dans ses bureaux. Alors doucement, le sourire aux lèvres, Magnier entr'ouvrit la porte et dit : « Ah ! ce cher poète ! »

50 Edmond Magnier (1841-1906) : journaliste et homme politique. Condamné pour avoir détourné les subventions de l'État dans le but de renflouer les caisses des *Chemins de fer du Sud*. Source : Wikipédia.

51 Il s'agit probablement de l'écrivain Alphonse Daudet et non Adolphe (coquille du journal).

LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 novembre. (publié le 19 novembre 1895)

Le retour de Louise Michel à Paris. — Livres et drames. — La révolutionnaire intime. — Les Jeunes au théâtre. — M. Maurice Donnay. — Krachs et débâcles.

Nous avons eu avant-hier la rentrée triomphale de Louise Michel⁵². Paris se plaît à ces retours d'exilés ou d'enfants prodiges. Il aime revoir d'anciennes figures qui furent populaires ou notoires. Depuis la rentrée de Rochefort⁵³, on n'avait point vu pareille affluence ni enthousiasme. Même M. Drumont⁵⁴ n'attira pas à ce point la foule. Il est vrai que, dans les ovations décernées à Louise Michel, il est toujours difficile de distinguer la part d'enthousiasme de la part d'ironie et de gaudriole parisienne. Car la révolutionnaire, aux revendications et aux programmes farouches, n'a jamais fait prendre beaucoup plus au sérieux sa personne que sa littérature. En a-t-elle écrit, pourtant, des livres, des articles, des brochures, des romans, des drames ! Même elle a rédigé ses Mémoires, dont nous ne connaissons que des fragments, mais souvent curieux et significatifs, comme quand elle raconte que, dans son enfance, derrière le puits, avec un petit camarade, ils mettaient en tas des fagots, des brindilles, des fascines. « Cela nous servait, dit-elle, à élever un échafaud, avec des degrés, une plate-forme, deux grands montants de bois, tout enfin ! Nous y représentions les époques historiques et les personnages qui nous plaisaient. Nous avons mis quatre-vingt-treize en drame⁵⁵, et nous montions l'un après l'autre les degrés de notre échafaud, où l'on se plaçait en criant : « Vive la République ! »

Ce sont assurément jeux d'enfants peu ordinaires : jouer à l'échafaud ! Et cela indiquait une vocation de révolutionnaire qu'elle fut. Où est ce temps, déjà lointain, où, à la tête de bandes armées, elle alla à l'assaut des boulangeries ; et celui où elle mena une campagne de conférences, avec sa parole heurtée, aiguë, pointue où passait par moments cette lueur de fanatisme qui est sa foi. Car c'est une illuminée, une mystique à rebours, qui commença sa vie par des poésies religieuses, et même aujourd'hui sa foi à une société meilleure n'est que du mysticisme transposé, l'espoir d'une vraie religion sociale.

En ce moment, c'est encore pour des conférences qu'elle nous revient à Paris. Elle parlera samedi à une soirée, au Tivoli-Vauxhall, organisée par M. Sébastien Faure⁵⁶, un des comparants du procès des Trente. Ainsi des malins l'ont sollicitée, sachant que sa présence serait une réclame pour leur entreprise, après plusieurs années, une attraction remise à neuf par l'absence. Donc mercredi soir, elle est arrivée, ovationnée, plus ou moins sérieusement, par plus de dix mille personnes massées autour de la gare St-Lazare. Celle qu'on appela la « vierge noire » était encore, comme à son

52 Louise Michel (1830-1905) : institutrice, militante anarchiste et féministe. Figure majeure de la Commune de Paris. Première à arborer le drapeau noir qu'elle popularise au sein du mouvement libertaire. Source : Wikipédia.

53 Henri Rochefort (1831-1913) : journaliste polémiste, auteur de théâtre et homme politique.

54 Édouard Drumont (1844-1917) : journaliste et homme politique antisémite. Sa *France juive* (1886) avait recueilli un grand succès de librairie.

55 *Quatre-vingt-treize*, dernier roman de Victor Hugo. La Révolution française en est le sujet.

56 Sébastien Faure (1858-1942) : militant anarchiste de renommée internationale. Ami de Louise Michel. Acquitté au Procès des Trente (1894) qui visait les activistes anarchistes.

habitude, vêtue d'étoiles sombres qui augmentaient sa pâleur et son automne. Car elle est bien vieillie, Louise Michel, bien ridée, bien mûrie par les années d'exil volontaire. Combien changée depuis la dernière fois que nous la vîmes ici, avant son départ ! C'était aussi au milieu du remous d'un grand rassemblement populaire où, également – comme chaque fois qu'il s'agit d'elle – l'ovation se mêlait aux quolibets. En effet, on venait, ce soir-là, de jouer un de ses drames au théâtre des Batignolles. Une première bizarre : les spectateurs interrompaient sans cesse, s'interpellaient d'une loge à l'autre, interpellaient aussi les acteurs, qui leur répondaient. Le dialogue était plus dans la salle que sur la scène.

Un formidable charivari croissait, où les cris de basse-cour, toutes sortes de beuglements d'animaux, se croisaient, tandis que, du haut des galeries supérieures, sans cesse tombaient des coquilles d'œufs, des marrons, des pelures d'orange, des fruits variés, et surtout du papier coupé menu, et qui avait l'air d'une neige imperturbable.

Quant au drame, il prêchait comme d'ordinaire la révolution sociale et l'incendie. De là le titre un peu obscur, mais du plus pur symbolisme : le *Coq rouge*, parce que Louise Michel avait remarqué que la flamme d'incendie se hérissait et se découpait en forme inégale de crête de coq.

Or voyez l'anomalie : au sortir de ce drame où elle prêchait, dans son style pauvre et naïf, toutes les violences, parmi la foule qui la poursuivait et l'acclamait en dérision, elle ne pensait qu'à une chose et ne poussait qu'un cri, un cri de joie : « Vive Lucas ! » Et savez-vous ce que c'était que ce Lucas ? Son assassin, tout simplement ; un homme qui avait déchargé un revolver sur elle⁵⁷. Le matin même de ce jour elle avait été comme témoin devant la cour d'assises où il comparait, et avait si bien déposé en sa faveur — elle, la victime ! — qu'elle l'avait fait acquitter. Et cette joie surnageait, se détachait en cris de fête sur la foule ironique et son drame naufragé. C'est qu'elle est bonne, au fond, et très charitable. Nous connaissons d'elle ce trait touchant : il y a quelques années, elle rencontra au chevet d'une de ses amies malades cette grande dame parisienne dont les charités sont inépuisables : Mme la duchesse d'Uzès. Les deux femmes étaient séparées par tout, même et surtout par la politique, puisque la duchesse marche à la tête de l'aristocratie royaliste — les d'Uzès étant les premiers pairs de France. Pourtant elles causèrent sans haine, avec douceur. Peu de temps après, la duchesse vit arriver chez elle Louise Michel de la part de cette amie secourue par elle et qui venait de mourir. On lui apportait le dernier vœu de l'agonisante, un legs touchant qu'elle avait fait. Or ce que la révolutionnaire apportait ainsi à la duchesse, c'était un chapelet ! Qu'est-ce maintenant qu'elle apporte à Paris, et pourquoi a-t-elle quitté cette petite maison d'East Dulwich, près de Londres, où elle vivait avec toutes sortes de bêtes, comme elle le fit toute sa vie : chiens, chats, oiseaux, une vraie république animale qu'elle gouvernait en paix ? Voilà qu'elle veut rentrer dans la république des hommes, dont on apprivoise moins les griffes et les crocs !

Au moment où la saison théâtrale reprend partout et où les vraies premières commencent, il y a une constatation curieuse à faire : c'est l'avènement des Jeunes. Le même phénomène se produit pour les livres et, sous ce titre, M. René Doumic, un des plus distingués critiques nouveaux, vient même de

57 Pierre Lucas (1855-1890) : catholique breton illuminé. Tenta d'assassiner Louise Michel le 22 janvier 1888. Lors du procès, celle-ci prit la défense de son agresseur, l'estimant victime des curés.

publier un livre excellent consacré à ces Jeunes qui, dans le roman et la poésie, ont conquis déjà rang et renom. Dans les théâtres aussi, ce sont des Jeunes qu'on joue et qui réussissent. Certes, quelques anciens demeurent fermes au poste, et M. Sardou, par exemple, ne quitte prochainement l'affiche du Vaudeville qu'après plus de 400 représentations consécutives de sa *Madame Sans-Gêne*, c'est-à-dire un succès d'argent et de public sans précédent. M. Meilhac aussi, qui vieillit, ne déserte pas la lutte. Il vient de remettre à la Comédie Française une pièce nouvelle : *Grosse Fortune*, qui passera bientôt. Seul M. Alexandre Dumas résiste à la tentation et s'assied sur sa moisson de lauriers. Il a définitivement annoncé qu'il ne donnerait pas cette *Route de Thèbes* tant annoncée. C'est sage peut-être. Qu'est-ce qu'un nouveau succès pourrait ajouter à sa renommée ? Et compromettra-t-il celle-ci par l'aventure toujours incertaine qu'est une première, s'il faut en croire Giraudin, qui disait : « Réussir au théâtre, c'est être joué un soir *qu'ils* sont de bonne humeur. » Du reste, il y a déjà deux ou trois ans, M. Alexandre Dumas, causant avec nous de sa nouvelle pièce en train, nous disait : « La donnerai-je ? Quand la donnerai-je ? Les autres pièces, je les ai faites pour le public. Celle-ci, je la fais pour moi. Cela doit durer longtemps. » Puis, mécontent de son dernier acte, il ajoutait : « Il faudra que je refasse *le premier* », ce qui nous renseigne bien curieusement sur les mystères de l'art dramatique. Il y a aussi dans les pièces ce qu'on pourrait appeler « des douleurs réflexes », selon une expression de médecine. Donc M. Alexandre Dumas renonce. M. Becque aussi semble vouloir se taire.

Et c'est pourquoi les Jeunes trouvent le terrain déblayé, les places libres. Il y a ainsi des générations favorisées. Nous nous rappelons que, il y a quinze ans, au quartier latin, au Club des Hydropathes⁵⁸, qui rassembla toute la jeunesse littéraire du moment, on ne poussait qu'un cri, un cri de guerre et de révolte : « Place aux Jeunes ! », ce qui indique l'encombrement et la difficulté pour les arrivants de se produire à cette époque. C'était le mot de ralliement, le programme de toutes les revues nouvelles. On faillit même un soir envahir effectivement l'Odéon à ce cri qui devenait révolutionnaire.

Aujourd'hui la place est ouverte aux Jeunes, et ils réussissent même au théâtre, avec des formules neuves, une action simplifiée, qui est loin des anciennes complications d'intrigues, d'épisodes, d'actions secondaires et de préparations, tout ce qu'on appelait « la *charpente* dramatique », et qui fait place enfin à l'art dramatique, plus sérieux et plus rationnel. Certes, l'influence de Wagner et d'Ibsen contribua beaucoup à cette évolution, qui consiste surtout dans une simplification et par conséquent atteint même les écrivains circonscrits à la vie, aux mœurs, voire à la fantaisie.

Donc ce sont des Jeunes qu'on joue et qu'on va jouer, l'avènement des nouvelles couches, c'est-à-dire les écrivains de trente à quarante ans qui, pour Paris, sont des jeunes, et rationnellement, si on songe au viril auteur de tragédies du *Monde où l'on s'ennuie*⁵⁹. Ainsi nous allons avoir au Vaudeville, en remplacement de M. Sardou, M. Lavedan et sa comédie : *Viveurs* ; puis une nouvelle œuvre de M. de Curel. En ce moment c'est M. Maurice Donnay qui triomphe à la Renaissance avec une pièce qui vient d'y remporter un succès considérable : *Amants*, d'abord pour des raisons à côté, par exemple à cause de la divette Jeanne Granier qui, quittant l'opérette, s'y montre une comédienne

58 Club des Hydropathes (étymologiquement : « ceux qui sont malades de l'eau ») : cabaret littéraire et chantant où se réunissaient les jeunes artistes. Georges Rodenbach y participa dès sa fondation en 1878.

59 Pièce d'Édouard Pailleron. Cf. note 4.

tout à coup experte, souple et ardente, par exemple encore parce qu'on se chuchote les noms des personnages réels qui ont servi de modèles à l'aventure contée, dont surtout un chef de parti politique très connu ; mais la pièce a aussi réussi pour des motifs intrinsèques, des qualités d'esprit et d'ironie unies à un don de poésie et d'émotion, mélange rare qui fait toute la manière et le talent de M. Maurice Donnay. Or celui-ci est aussi un de ces « Jeunes », tout de suite arrivé. Il nous vient du Chat-Noir, où, il y a quelques années à peine, il débutait en récitant lui-même une légende en vers dont le petit théâtre du lieu déroulait, en images colorées, les épisodes. Le voilà définitivement sorti, tout jeune encore, et l'air plus jeune qu'il n'est peut-être, avec ses yeux malicieux et sa fine moustache dans un teint olivâtre, ce qui faisait dire à M. Hugues Leroux qu'il a une pointe de sang nègre dans les veines. Ce succès prouve que le Chat-Noir — pour modifier un mot célèbre — mène à tout, à condition d'en sortir. Car voilà M. Donnay qui triomphe et marque par son exemple l'avènement au théâtre de la jeune génération, tandis que ceux qui restèrent au Chat-Noir furent de pauvres victimes. On se rappelle Mac-Nab et Tinchant mourant à l'hôpital ; et ce pauvre Jules Jouy qui est fou aujourd'hui...

Malheureusement, si l'hiver théâtral s'annonce bien au point de vue des auteurs, il promet mal de la part du public. Paris vient, en effet, de traverser une crise financière, une panique de bourse qui a atteint un peu tout le monde. Les ruines sont nombreuses, par suite des spéculations sur le Turc, sur les mines d'or, de sorte que les dépenses de luxe seront rares cette saison. Mais, dans la débâcle actuelle, qui n'a de précédents que le krach des Métaux et du Comptoir d'escompte, le plus caractéristique qu'on ait constaté, c'est la maladie presque unanime de la spéculation. On croyait celle-ci affectée surtout aux gens de finance. On voit maintenant que tous les Parisiens jouent à la bourse. On s'en doutait bien un peu. Est-ce que les courses de chevaux, par exemple, qui sont devenues presque quotidiennes et attirent une clientèle plutôt démocratique, ne sont pas un des signes de notre passion du jeu, grandissante et universelle ? Le gazon des hippodromes est devenu un immense tapis vert. La bourse aussi tente tout le monde, depuis le financier jusqu'au savetier, ce qui étonnerait bien La Fontaine. Et tout le monde se trouve atteint par les secousses et les fluctuations dernières. Il est loin, le temps où seuls les gens d'affaires et de finance écopaient et où on pouvait dire comme le maréchal de l'Empire : « Ce sont toujours les mêmes qui sont tués ! »

LETTRE PARISIENNE. Paris, 1^{er} décembre. (publié le 4 décembre 1895)

La Savoyarde. — L'église du Sacré-Cœur de Montmartre. — À propos du Fils de l'Arétin. — Portrait intime de M. de Bornier. — La mort de Mathey. — Les Théosophes parisiens.

Montmartre, qu'on appelait au Chat Noir la capitale de Paris, vient d'être en fête pour le solennel baptême de la cloche qui nous vient de Savoie et dont le nom *la Savoyarde* est déjà populaire parmi tous les Parisiens. On était un peu privé de cloches, car les cloches paroissiales sont étouffées dans la rumeur de la grande ville. L'église du Sacré-Cœur, qui surplombe, fera entendre désormais une grande voix, un vaste chant d'airain qui s'écoulera de partout. Pourtant, le jour du baptême, l'essai fut malheureux, par suite d'un accident ; et il y a eu plus de dragées que de sons. Mais la basilique n'en est pas moins douée d'une voix retentissante, d'un bourdon solennel, à qui, du reste, un jumeau est promis, puisque nos amis de Russie ont rassemblé par souscription des fonds pour une cloche énorme destinée aussi à cette basilique de Montmartre.

Que doit dire maintenant le chansonnier Aristide Bruant, lui que nous entendions un soir, dans son cabaret du *Mirliton*, regretter le temps pour Montmartre où « on ne sacrécoeurait pas encore là-haut », employant ainsi un de ces mots composés dont le pauvre Jules Laforgue⁶⁰ nous avait apporté la formule d'Allemagne.

Or, il se trouve que cette basilique du Sacré-Cœur fait à présent tout le pittoresque de la Butte Montmartre, comme elle en fera la fortune. Car cet élément mystique s'ajoute, à merveille, à l'élément bohème qui y était déjà florissant, pour lui donner un vrai caractère de moyen-âge. Est-ce que les bateleurs n'ont pas toujours dressé leurs tréteaux, crié leurs boniments, au parvis des églises ? Et ici nous avons déjà tous les cabarets de chansonniers, les tavernes enluminées, les cafés-concerts pittoresques, les violoneux et chanteurs de plaintes en plein vent. Voici maintenant les pèlerins dans ces rues anciennes et tortueuses, les échoppes aux chapelets, aux médailles bénites... Et, couronnant cette animation incessante, la basilique, qui peu à peu s'achève, avec ses coupes et le campanile qui, terminé, abritera les deux grandes cloches.

D'ailleurs, cette colline de Montmartre est née pour ainsi dire avec ce visage-là. Les lieux ont aussi leur vocation. Est-ce qu'il n'y avait pas là, déjà, les temples païens de Mars et de Mercure ? Est-ce que saint Denis n'y avait pas élevé un oratoire à la Vierge ? Et durant tout le moyen-âge, elle ne cessa pas d'être un lieu de pèlerinage, bien fait, avec ses pentes et ses chemins montants, pour demeurer un itinéraire de pénitents. C'est pourquoi on y a naturellement édifié ce nouveau temple, quand — durant les épreuves de la guerre — l'idée vint de construire une église expiatoire, ce temple du Vœu national. Aussi est-ce le patriotisme, autant que la religion, qui rapidement rassembla cette somme énorme de vingt-cinq millions nécessités par l'entreprise. Car celle-ci fut laborieuse. Dès les premiers travaux, on s'aperçut que cette montagne de Montmartre était de sable et de glaise, sans solidité pour y asseoir des fondations. C'est alors que vraiment la foi « transporta la montagne ». On créa ingénieusement des fondations artificielles, c'est-à-dire qu'on creusa 85 puits

60 Jules Laforgue (1860-1887) : poète moderniste, l'un des inventeurs du vers libre.

de briques et de pierres, ayant une profondeur de 33 mètres, sur lesquels la basilique repose en sécurité. Et ainsi on substitua aux 35,000 mètres cubes de terrain mobile 35,000 mètres cubes de maçonnerie. Travail colossal, qui explique les grandes sommes dépensées. Mais on eut, pour se les procurer, des moyens adroits et inventifs, par exemple l'adjudication de pierres de la basilique intérieure, au prix de 150 et 300 francs, moyennant quoi on avait son nom inscrit sur ladite pierre. Et, pour les plus pauvres, ils pouvaient se cotiser, au moyen de ce qu'on appela la carte du Sacré-Cœur, correspondant à une pierre, mais subdivisée en parcelles d'un sou, qui étaient chacune une part de la pierre totale, souscrite ainsi par indivis.

Aujourd'hui les murs du temple attestent ces multiples donations. C'est tout un armorial catholique gravé dans les pierres. De cette façon, l'énorme église a jailli rapidement, puisque la pose de la première pierre date de 1876. Ainsi s'est accompli le vœu de Paul Féval, qu'on appela le converti de Montmartre, car, venu du roman de cape et d'épée jusqu'à la foi, c'est là qu'il trouva son chemin de Damas, On n'a pas oublié l'hymne de sa conversion : « Il faut que la basilique jaillisse, louange de marbre et d'or ; elle jaillira, il faut qu'elle croisse et fleurisse pour couronner Paris, qui couronne la terre. »

Maintenant elle n'est pas seulement de marbre et d'or, comme il le voulait. Elle est d'argent et d'airain, depuis que la *Savoyarde* est inaugurée, bonne cloche, auguste et puissante, qui va « sacrécoeur », là-haut, comme disait Aristide Bruant, et lui inspirera sans doute de nouveaux couplets, à lui, comme aux rimeurs des revues de fin d'année. Car je vous le dis, en vérité, la *Savoyarde* est d'emblée très populaire, pour ne pas dire très parisienne.

Pour être moins populaire, M. Henri de Bornier⁶¹ n'en est pas moins très heureux. Son *Fils de l'Arétin* vient d'être représenté à la Comédie-Française. Succès bruyant ou succès d'estime, peu lui importe ! Il fut joué, après avoir attendu longtemps. M. de Bornier, toute sa vie, fut celui qui attend, et qui sait attendre. C'est un art. Il l'a pratiqué sans défaillance ; et cela l'a mené à tout, même à l'Académie. C'est surtout ici qu'il dut se comporter avec patience. Il fut candidat pendant plus de dix ans. Quelle objection avait-on à formuler contre lui ? Il fut bon époux, bon citoyen, comme le déclara ironiquement, dans son discours de réception, le comte d'Haussonville quand, plus tard, il se fit enfin élire. De plus il n'était d'aucune opinion, ce qui constitue un titre, selon la boutade de M. Guizot. Enfin il est bibliothécaire à l'Arsenal et il est vicomte. Qu'est-ce donc alors ? Figurez-vous qu'on le jugeait trop peu décoratif. M. de Bornier a son physique contre lui, trop petit de taille pour prêter à la majesté de l'habit à palmes. Tout ceci sans plaisanterie. Le grief fut sérieux et avoué. C'est que le candidat appartenait à ce qu'on pourrait appeler « les faux bossus », comme M. Georges Ohnet. Mais n'y a-t-il pas là surtout une destinée ? M. de Bornier était voué à se voir atermoyer, ajourner, pour cependant finalement réussir et atteindre ses fins. La même chose advint quant à ses pièces. Ainsi cette *Fille de Roland*, qui fit sa réputation, et, jouée peu après la guerre, bénéficia des circonstances récentes, sembla le chant de l'espoir et de la fierté des vaincus, avait cependant été écrite bien auparavant et, sous le titre primitif de *Charlemagne*, reçue à correction d'abord — c'est-à-dire refusée — à ce même Théâtre-Français, où elle triompha dans la suite. Il fallait que

61 Henri de Bornier (1825-1901) : dramaturge, poète et critique théâtral.

la pièce attendit, comme M. de Bornier a l'habitude d'attendre. Un autre de ces drames eut aussi des malheurs : c'est ce *Mahomet* qui était prêt à passer quand il fut interdit sur une réclamation de la Turquie parce que l'auteur avait montré le prophète ayant des démêlés avec ses femmes, trompé par elles, et que les musulmans n'admettaient point qu'on le suscitât dans la posture de Sganarelle. Ainsi se trouva réalisée textuellement la plaisanterie de Beaumarchais dans la *Folle journée*⁶² par laquelle M. de Bornier aurait dû être averti : « Je broche une comédie sur les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois y pouvoir fronder Mahomet sans scrupule ; à l'instant, un envoyé de je ne sais plus où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte. »

C'est ce qui arriva à M. de Bornier, qui dut encore une fois attendre, attendre l'acceptation et la représentation d'une nouvelle œuvre. Mais tout advient. Même ce *Fils de l'Arétin*, que la Comédie-Française vient de nous donner avec grand luxe de décors et d'interprétations. Vous voyez bien que M. de Bornier arrive à tout, parce qu'il a l'art d'attendre. C'est le « Cunctator » de la littérature, si M. de Heredia en est le « Conquistador » ; mais le temporisateur finit par rejoindre le conquérant et par s'asseoir aussi au temple de Mémoire, ce temple que le père de M. de Bornier lui évoquait dans son livre de début. Celui-ci s'appelait les *Premières feuilles*, paru en 1845 chez l'éditeur Desloges, rue Saint-André-des-Arts. Or, ce qui est curieux et un peu comique, il s'ouvrait par une préface du propre père du nouveau poète, en vers aussi, qui disait :

*Tes vers ont plus de prix que les miens, je suppose.
Qui pourrait entre nous décider de la chose ?
Je l'admets. Feu mon père en fit, à mon avis,
Qui sentaient leur Dorat ; à ce compte, tes fils
En feront d'excellents et tout cela fait croire
Que notre nom doit vivre au temple de Mémoire !*

Feu mon père ! disait déjà le père de l'auteur actuel. Voilà donc des poètes depuis la troisième génération ! Cela aussi est patience et persévérance. Et, fidèle à cette tradition, M. de Bornier a honnêtement coulé des drames historiques dans l'ancien moule, même ce *Fils de l'Arétin*, plus près de Ponsard que de Victor Hugo. Mais à défaut d'être un génie, c'est un écrivain probe, qui eut un noble idéal, et au surplus ne manque pas d'esprit, d'une verve méridionale du bon cru. Un jour pourtant il demeura interloqué : c'était à une séance de la Société des auteurs dramatiques. M. Pailleron parlait. Or M. de Bornier l'interrompit : « C'est justement ma proposition que M. Pailleron développe là. » Alors Labiche, narquois, souriant, déclara : « Eh bien ! faites les gestes, monsieur de Bornier ! »

La mort vient d'être cruelle pour le monde des théosophes, une de ces innombrables sectes qui pullulent à Paris, en faisant disparaître coup sur coup deux de ses figures les plus connues et les plus pittoresques : la duchesse de Pomar⁶³ et le romancier Mathey⁶⁴, qui, en réalité, s'appelait Arthur

62 *La Folle journée* ou *Le Mariage de Figaro*. L'allusion concerne l'Acte cinquième.

63 Maria de Mariategui, Lady Caithness, duchesse de Medina Pomar (1830-1895) : spirite et occultiste.
Quasi voisine de Georges Rodenbach qui habitait rue Gounod au coin de l'avenue de Wagram.

64 Arthur Arnould dit Mathey(1833-1895) : écrivain et journaliste libertaire.

Arnould, avait été mêlé comme tel à la Commune, et portait aussi un troisième nom, celui de Jean Matheus, pseudonyme sous lequel il présidait le groupe des trois cents Parisiens affiliés à la Société théosophique. On y comptait aussi, à l'origine, il y a une dizaine d'années, un autre romancier, Gaboriau⁶⁵, avec lequel Mathey avait fondé la première revue de leurs doctrines : le *Lotus bleu*, Mathey, figure étrange et curieuse, avec ses longs cheveux blancs, ses yeux verts, y prêchait maintenant des rêves de concorde, des théories de fraternité, lui qui fut un militant dans les événements sauvages de la Commune. Mais il semblait dès lors prédestiné à voisiner avec la religion. Car, poursuivi, menacé d'être fusillé, c'est un prêtre, l'abbé Paris, qui le recueillit à cette époque, le cacha chez lui durant deux mois et finalement le conduisit sain et sauf jusqu'à la frontière suisse, après l'avoir affublé d'une de ses vieilles soutanes. C'est même ce souvenir qui servit plus ou moins de point de départ à M. François Coppée pour sa comédie en vers, le *Pater*.

Maintenant, Mathey était devenu fondateur de religion, chef de ce groupe théosophique ; et lui-même raconta à M. Jules Bois⁶⁶, qui le rapporte dans son délicieux et si intéressant livre sur les *Petites religions de Paris*, qu'il avait créé une section ésotérique pour expliquer aux adeptes, sous le serment du secret absolu, le sens de tous les symboles et leur conférer un pouvoir semblable à celui des dieux des vieux cultes. Avec une pareille promesse, on ne peut manquer d'entraîner les femmes dans sa « petite religion ». C'est toujours le mot du vieux Satan dès la scène de la Genèse : « Mange ! tu seras semblable à Dieu. »

Ces théosophes, qui d'ailleurs avaient déjà commencé par une femme, l'étrange et fameuse Blavatsky, ne pouvaient donc manquer d'adhérentes, dont précisément cette duchesse de Pomar, qui vient aussi de mourir, fut une des plus marquantes et des plus zélées. Mathey y pontifia ; et quand la duchesse donnait chez elle des conférences, qui eurent leur moment de notoriété, les invités étaient priés, à leur sortie, de s'abonner au *Lotus bleu*. Ces matinées dans l'hôtel de la duchesse, avenue de Wagram, furent bien extraordinaires, à cause du monde qu'on y rencontrait, des discours et des orateurs qu'on y entendait : par exemple, cet abbé Charbonnel, qui fait grand bruit en ce moment avec son projet d'un congrès des religions en 1900, et qui s'y livra, dans une conférence, à un panégyrique de Renan, l'auteur de la *Vie de Jésus*, lui, un prêtre catholique !

Mais le plus curieux, c'était la duchesse elle-même, théosophe, bouddhiste et spirite. Elle avait une sorte d'oratoire dans son hôtel, tout occupé par des souvenirs, des images de Marie Stuart, dont l'esprit, affirmait-elle, la visitait. À quelques-uns même, elle avouait qu'elle était Marie Stuart elle-même, réincarnée. Et Mathey, son loyal coreligionnaire, la croyait peut-être sur parole.

Aujourd'hui la mort les rassemble dans ce départ pour le grand mystère, en même temps qu'Alexandre Dumas, qu'Arsène Houssaye appelait si bien Dumas II, mais que toutes les nécrologies vous auront déjà assez évoqué pour qu'il nous suffise de saluer ce grand nom, ayant réservé nos fleurs pour ces deux curieux et plus humbles morts⁶⁷.

65 Émile Gaboriau (1832-1873) : considéré comme le père du roman policier. A influencé Conan Doyle.

66 Jules Bois (1868-1943) : féministe militant, écrivain occultiste et ami intime de Rodenbach.

67 Seules des affinités spirituelles peuvent expliquer la place que Rodenbach accorde à ces deux personnalités.

LETTRE PARISIENNE. Paris, 18 décembre⁶⁸. (publié le 21 décembre 1895)

Le silence académique. — M. Arsène Houssaye et son fils. — 40 et 41^e fauteuil. —
Le marquis de Massa et l'Empire. — Un curieux procès.

On connaissait les ironies académiques. On vient de savoir le silence académique, qui est bien plus cruel et plus terrible. Nous le devons à M. Brunetière, chargé de recevoir dans la séance de jeudi dernier, Henry Houssaye, fils de M. Arsène Houssaye⁶⁹. Celui-ci, qui avoisine les quatre-vingts ans, assistait à la séance, où on a pu voir sa vénérable tête à barbe blanche émerger d'un col de fourrure. Or, son fils, par une délicatesse toute naturelle, a commencé par saluer son père et par reporter l'honneur d'avoir été admis dans la noble compagnie sur le nom qu'il porte. Ainsi avait fait Dumas fils déjà, le jour de sa réception à l'Académie. Or, M. Brunetière, parlant au nom de l'Académie, n'a rien répondu à cet hommage ; nul écho ; un silence vraiment significatif et qui a dû paraître cruellement glacial à M. Arsène Houssaye. Y aurait-il encore des rancunes contre l'auteur du *41^e fauteuil* ? Pourtant lui-même avait fait amende honorable, puisqu'il se présenta en personne, naguère. Il nous racontait un jour les curieuses circonstances dans lesquelles il écrivit ce livre célèbre. C'était chez Victor Hugo, après le deuxième échec du poète à l'Académie. M. Arsène Houssaye lui conseillait de ne plus se représenter. « Donnez l'exemple. Vous tuerez l'Académie. » — Oui ! objectait Hugo ; mais je ne peux pas barrer la route à mes amis.

Entre parenthèses, lui admis, plus tard, il s'est bien gardé d'y faire entrer personne.

Arsène Houssaye s'enflammait : « Quel beau livre il y aurait à faire sur ceux qui n'en furent pas ! Ce serait le 41^e fauteuil.

— Joli titre, interrompit Hugo : faites donc cela. »

Et M. Arsène Houssaye l'écrivit, et le publia avec le bruit qu'on sait. Au moment de son apparition, à un dîner chez le duc de Luynes où il y avait un grand nombre d'académiciens, on parla beaucoup de ce livre. Quelqu'un risqua : « Qu'est-ce que nous ferions, s'il se présentait ? »

Alors Villemain, très récalcitrant pourtant, prononça : « Nous ne pourrions pas ne point le recevoir. »

Il ne se présenta pas à cette époque. Mais plus tard, en 1872, malgré son livre, l'auteur du *41^e Fauteuil*, posa sa candidature à un des quarante. « J'eus douze voix, nous a-t-il raconté. Les meilleurs votèrent pour moi, Hugo, Dumas. »

Ce fut encore comme au temps où Hugo lui-même se présentait et avait le même sort, ce qui faisait dire : « Si on pesait les voix, Hugo serait nommé ; malheureusement on les compte ! »

Or, malgré ces précédents, M. Brunetière, recevant son fils jeudi dernier et parlant au nom de l'Académie, n'a pas eu un mot aimable ni réparateur pour M. Arsène Houssaye.

68 Ce dernier article a été curieusement relégué en page 5 du *Journal de Genève*.

69 Arsène Houssaye (1814-1896) : écrivain et historien. Dédicataire des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire.

Ce silence fut-il volontaire ? Nous aimons mieux croire que M. Brunetière — « un professeur », comme il s'est qualifié lui-même dans son discours — ignore l'histoire littéraire de ce temps, s'il connaît celle du XVII^e siècle. Sinon il aurait su et rappelé d'un mot la place qu'y occupe M. Arsène Houssaye et qui est celle non pas d'un puissant écrivain durable, mais d'un poète aimable et léger, dont le nom survivra dans la pléiade romantique. Ce n'est pas un mince honneur déjà et qui prouve à lui seul en quelle estime ses contemporains le tinrent que la dédicace des poèmes en prose de Baudelaire. Quel ennui de vieillir, en un temps où la plupart discourent sans rien savoir. On marche dans la vie comme un étranger. Et pourtant M. Arsène Houssaye fut une des figures les plus en vedette. Ses célèbres redoutes⁷⁰ attirèrent le Tout-Paris écrivain, mondain et féminin, dans cet hôtel de l'avenue de Friedland où il habite toujours, parmi des tableaux et dans un cadre du XVIII^e siècle, sous des plafonds peints de mythologies, « avec pas un nuage au ciel », comme le recommandait l'impératrice à Chaplin décorant les Tuileries. Car c'est un Athénien de Paris, un Grec du temps d'Aspasie, en même temps qu'un galant ami de ce siècle dernier qu'il a ressuscité dans ses cours. On connaît ses portraits, et tout ce qu'il a écrit sur l'histoire intime de l'ancienne monarchie de Louis XIV et de Louis XV. D'ailleurs il put en joindre la tradition facilement. Les filles de Louis XV avaient donné toute une petite bibliothèque à son grand-père. D'autre part, sa tante, Rose Mailfer, avait été dame suivante à la cour de Marie-Antoinette. Et ce n'est pas le moindre charme de la conversation de M. Arsène Houssaye que ces reculs lointains où il vous plonge, disant soudain au milieu d'un entretien : « Un jour, Mme Vigée Lebrun me disait... » Car il l'a connue encore, la portraitiste des cours du siècle dernier, comme il a connu Talleyrand, auquel il demanda une audience.

— Oh ! monsieur, fit celui-ci, vous êtes historien, faites des romans ; car l'histoire n'est qu'un roman ; les plus malins n'y marquent jamais la vérité.

Et il suivit le conseil ; il fit du roman : la *Comédienne*, les *Grandes dames*. Banville lui disait un jour : « Vous avez créé des femmes ». Il en a aimé aussi. Il n'a pas seulement écrit des romans ; il en a vécu. Et s'il a publié, en plusieurs volumes, des confessions, ce sont surtout les confessions des autres. Il fut lui-même en aveu : « Aimer la femme est un don. Les privilégiés aiment la femme à toute heure, comme on aime le soleil, le ciel bleu. » Tout en vivant dans Athènes et dans les siècles derniers, M. Arsène Houssaye fut aussi un Parisien, pur sang, pourrait-on dire. Il fonda *L'Artiste* et vingt revues ; collabora à tout ; fut l'ami du roi, puis de l'empereur ; rencontra tous les écrivains. « Je viens inviter le *roi Voltaire*, en votre personne, à dîner demain », lui écrivait Hugo. En 1840, il était administrateur de la Comédie-Française, fut l'ami de Rachel et des grandes comédiennes. Aujourd'hui, malgré son grand âge, il est resté joyeux, bienveillant, spirituel, exquis. Un jour, il écrivit à propos de Sainte-Beuve : « Il a trouvé moyen de se brouiller avec tous ses amis d'enfance, même avec Dieu. » Lui ne s'est brouillé avec personne, pas même avec la vie.

Il n'y a que l'Académie avec laquelle il aurait raison de se brouiller après la séance de jeudi. Définitivement il occupe le 41^e fauteuil, et c'est pourquoi il y avait intérêt à le congratuler, au moment où les éloges ne sont allés qu'à son fils, titulaire d'un des quarante.

70 Endroit public où l'on dansait, jouait, où l'on faisait de la musique ; fête donnée dans cet établissement.
Source : Larousse.

Un procès bien parisien en perspective c'est celui que vient de soulever le marquis de Massa⁷¹. On connaît bien ce gentilhomme de lettres, qui écrit des romans, des vers, a des ambitions littéraires et même peut être académiques aussi, qui écrit surtout des revues⁷² dont nos grands cercles, *L'Épatant* et d'autres, ont la primeur. Or il écrivit plus encore, naguère, quand il était jeune, appartenait à ce monde de la fin de l'Empire, étourdi dans un tourbillon de fêtes et de folies. Il fut un des familiers, et des plus brillants, de cette cour des Tuileries et de Compiègne où régnaient la duchesse de Metternich, le marquis de Galliffel. Il écrivait pour eux des saynettes, des comédies. On aime le spectacle dans les cours. Marie-Antoinette en prenait sa part, malgré son royal époux, qui la siffla un soir. Donc le marquis de Massa fut à la cour de Napoléon III un peu ce qu'avait été le prince de Ligne à celle de Louis XVI, confident des belles dames et boute-en-train inépuisable. On connaît, du prince de Ligne, les « Lettres à Eulalie sur le théâtre de société ». Dans le cas actuel du marquis de Massa, il ne s'agit pas de lettres qu'il ait publiées, mais de correspondances, à lui adressées, en des temps lointains, par ces interprètes mondains et qu'il retrouve aujourd'hui dans un volume qui vient de paraître : *L'Amour à Paris sous le second Empire*, par M. Pierre de Lano. Le marquis se plaint, s'est adressé au procureur, prétend que ces lettres lui furent volées. L'auteur se dérobe, affirme que la copie seule a pu en être prise ou l'original s'égarer ; que d'ailleurs toute histoire s'écrit avec des documents, avec des autographes.

Point délicat ; jurisprudence épineuse ! Les tribunaux seront bien embarrassés ! Ah ! toutes ces fringantes grandes dames de l'Empire ne s'imaginaient pas que dans leurs « poulets » hâtifs, elles écrivaient l'histoire ! C'est que, en effet, elles sont très révélatrices des âmes, et d'un temps qui devient déjà de l'histoire, ces lettres des Pourtalès, des Gallifet, des Metternich, claires étoiles féminines dans ce firmament où régnait l'impératrice — cette lune rousse ! Que dire par exemple de ce billet de l'une d'elles : « Je suis toujours heureuse de cabotiner, surtout sous votre direction. »

Ah ! si les galantes correspondantes du marquis de Massa avaient connu et médité le mot de Voiture⁷³ : « J'écris le moindre de mes billets sous les yeux de la postérité. »

Avant le procès de demain, le procès d'hier, car c'est par la *Gazette des Tribunaux*, disait ce regretté Dumas, qu'on apprend bien la vie. Or, le procès d'hier est non moins significatif des mœurs actuelles. Il s'agit d'une affaire de diffamation plaidée devant la chambre correctionnelle par Mlle Clunet, pour une de vos compatriotes⁷⁴ précisément, Mme Lucie Claraz, de Fribourg, ayant actionné un journal le *Diable au XIX^e siècle*, qui l'aurait accusée de satanisme. Accusation un peu puérile, pourrait-on croire ; mais Mlle Clunet a au contraire, démontré, devant le tribunal, que cette accusation était très grave, puisque le satanisme est encore une chose très florissante, très épouvantable et nettement déterminée, attendu qu'elle forme une vraie religion coupable, et groupe de nombreux adhérents.

71 Marquis de Massa (1831-1911) : dramaturge revuiste.

72 Pièce satirique.

73 Vincent Voiture (1598-1648) : épistolier et poète.

74 Adresse aux lecteurs suisses de Georges Rodenbach.

Nous le savions déjà un peu par des livres récents d'écrivains : *Là-Bas*⁷⁵, de M. Huysmans, le *Satanisme et la Magie*⁷⁶, de M. Jules Bois, dont l'avocat a lu des fragments à l'audience. Ce qu'il appert une fois de plus de ces débats, c'est que le satanisme se pratique couramment à Paris, avec toutes ses formules mystérieuses, ses envoûtements, ses évocations d'esprits démoniaques que M. Huysmans a si bien nommés des « microbes spirituels ». N'a-t-on pas vu naguère les occultistes, réunis en tribunal d'honneur, prononcer la condamnation du fameux docteur Boullan, le prêtre interdit de Lyon, ainsi qu'un de leurs chefs, M. de Guaita, l'avoua dans son livre : « le Serpent de la Genèse » ? On comprend dès lors que personne n'aime à voir son nom mêlé à ces pratiques et d'en être soupçonné le complice, et que procès s'ensuivent. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la connexité du mouvement féministe et de ce mouvement occultiste. Mais n'est-ce pas toujours la vieille scène de l'Éden primitif qui se rejoue, avec la femme et le Démon alliés ?

75 Roman de son fidèle ami publié en 1891 et qui met Bruges à l'avant-plan par le biais du Chanoine Docte dénoncé comme satanique. *Bruges-la-morte* paraîtra l'année suivante.

76 Essai de son autre ami, Jules Bois, préfacé par Huysmans et publié en 1895.

Hommages du Journal de Genève à Georges Rodenbach

28 décembre 1898

16 janvier 1899

M. Georges Rodenbach. Paris, 26 décembre. (publié le 28 décembre 1898)

Hommage non signé

Une triste nouvelle nous parvient ce matin. M. Georges Rodenbach est mort la nuit dernière. Le monde des lettres a appris simultanément, par la tardive information des journaux, la maladie et la fin prématurée du mélancolique poète. M. Rodenbach n'avait que quarante-trois ans ; il était donc dans la pleine maturité de son talent, et nous étions en droit d'espérer de lui, s'il parvenait à dévier sa pensée de sa préoccupation coutumière, s'il s'arrachait à la hantise de ses premières inspirations, de nombreuses et belles œuvres. Cet espoir, nous l'exprimions, ici même, il y a quelques semaines, en vous signalant un recueil de poèmes que l'auteur de *Bruges-la-Morte* venait de publier⁷⁷. J'avais fait alors quelques réserves sur le mérite d'un livre qui ne me paraissait que des répétitions affaiblies et un peu lassantes ; que d'analogues variations sur un thème ancien dont semblait épuisée, en nous, — par sa répétition même — la puissance d'émotion et de charme. C'était mon goût pour ce rare impressionniste, qui voulait surtout s'affirmer là, et mon désir de le voir en se renouvelant, en appliquant à d'autres spectacles ce don de visionnaire qui le faisait si étrangement s'identifier aux choses vues, de le voir donc étendre son observation aiguë et suggérer en nous d'autres images que celles de ses menues et silencieuses béguines. Je ne pensais guère que la mort dût si tôt décevoir cette espérance. Mais aussi, il se trouve que d'être interrompue prématurément, la vie de M. Rodenbach prend je ne sais quelle beauté touchante et harmonieuse ; au lieu de nous sembler brisée, c'est achevée qu'elle nous semble, homogène, parfaitement une ; et c'est peut-être, c'est certainement de n'avoir eu qu'un amour, de n'avoir su qu'une chanson, c'est la constance de son culte, qui feront désormais apparaître en beauté la vie et l'œuvre de M. Rodenbach. »

Étrange destin d'un poète ! « L'envoûté de Bruges » a dit de lui M. Jules Lemaitre, et le mot n'est pas seulement pittoresque, il est strictement exact. Ce ne sera pas assez, en effet, que de dire de M. Rodenbach qu'il fut le poète de Bruges-la-Morte, qu'il nous en révéla le mystère inaperçu, les grâces mélancoliques et captivantes, toute une vie intérieure singulièrement pénétrante. Car, après tout, tant de sensations exaltantes qu'il nous donna sortent-elles du réel, ou n'y a-t-il là que prestige de l'art et suggestion de l'artiste nous dispensant ses rêves ? Mais n'avait-on point vu Bruges avant que son poète la chantât ? Et comment donc ne la voyons-nous plus maintenant que telle qu'il l'a chantée ? Elle est pourtant ainsi, désormais, moins ce qu'elle est en réalité que l'image que son âme nous en a réfractée, car c'est lui le « miroir du ciel natal » et nous ne savons plus maintenant que cette image inoubliable, délicieuse et mieux que vraie, qu'il nous en a laissée.

Rodenbach a créé Bruges. Mais il n'est pas moins sûr qu'il l'a subie. Voilà l'envoûtement. Relisez les pages exquises où l'écrivain nous décrit, dans le présent ou le passé, — le *Règne du silence* ou le *Carillonneur*, — le paysage, la vie ou l'âme brugeoises, et voyez s'il est possible de distinguer ici l'objet pensé ou senti et l'objet pensant, ils sont à ce point compénétrés et inséparables qu'on ne sait

77 *Le Miroir du Ciel natal* recensé dans *Le Journal de Genève* du 11 décembre 1898.

plus si c'est le poète qui anime, selon sa volonté créatrice, ces monuments anciens, ces portraits effacés, ces rues mornes, ces canaux aux eaux dormantes que bordent de silencieuses demeures et où glissent les cygnes hiératiques, ou si au contraire il s'est fait en lui une telle pénétration de l'âme par les choses que ce sont elles qui vivent en lui et que c'est leur verbe qu'il profère. Mais si l'on y prend garde, il semble bien que cette dernière hypothèse est la vraie.

M. Rodenbach n'a pas seulement, comme l'a écrit M. Doumic, « transcrit l'image de cette vie stagnante dans son décor suranné ». Si attentive qu'ait été son observation, si impeccable que puisse être sa transcription, le poète n'arriverait pas à cette intensité poignante. Le même critique dit ailleurs : « De ces livres comme de ces villes, l'impression qui se dégage est étrange, malade et pénétrante ». Oui, qu'on lise une description de Rodenbach. ou qu'on ait sous les yeux ce qu'il décrit, c'est la même impression que nous donnent l'un et l'autre. Le poète l'a reçue et rendue avec la fidélité du miroir, et ce sont des vibrations qu'il nous transmet. Et ainsi l'ébranlement nerveux qu'il nous fait éprouver est celui que des sens singulièrement délicats et subtils ont reçu des choses mêmes. Nous, lui et elles, un instant nous faisons un, car nous vibrons à l'unisson.

Ce sera la durable originalité de M. Rodenbach d'avoir un moment incarné ces choses mortes, car n'étaient-elles pas mortes avant qu'il les vécût ? Mais il y a mieux dans son œuvre que ce côté purement sensationniste, encore que je n'en goûte pas peu la saveur d'art, et ce n'est pas uniquement une reviviscence, ni une esthétique de Bruges que nous lui devons. Il a fait, sans y prétendre, il est possible, une prédication morale, en dégageant la beauté — ou en les en dotant — de tant de vies obscures, paisibles et simples qu'il nous a fait pressentir et comme suivre dans leurs joies et leurs tristesses résignées, derrière les persiennes closes et sous le mystère des mantes. Oui, l'œuvre de M. Rodenbach prêche le renoncement, la résignation et le souci de la vie intérieure. Et quelle prédication est plus opportune ? Sans doute l'efficacité de celle-ci ne nous est point apparue et l'on a peut-être noté plutôt, dans *Bruges la morte, l'Art en exil ou le Miroir du ciel natal*, le caractère de mélancolie, de découragement et de pessimisme. Mais qui sait ? Plus d'un peut-être, à lire telle de ses aiguës méditations devant les choses, a éprouvé l'amertume de nos existences effarées et trépidantes, la lassitude des vaines agitations, le désir confus d'une vie normale et paisible ; il a entendu tout à coup en lui la voix intérieure trop souvent couverte par le bruit du siècle, et il a envié ces timides béguines, qui peut-être « ont choisi la meilleure part »⁷⁸. Ce sont là mieux que des impressions fugitives, car elles pénètrent au plus mystérieux de nous-mêmes et la vie, hélas ! concourt à les rendre durables et présentes.

Ainsi M. Rodenbach a doublement contribué à nous rappeler à des préoccupations graves et fortifiantes. « Chacun porte en soi sa ville défunte, dit encore M. Doumic, parlant de l'œuvre du poète brugeois⁷⁹. Et tant d'espoirs déçus, tant de rêves renoncés, tant de souvenirs effacés font autour de l'âme de chacun de nous comme une cité morte. » Et ailleurs : « de partout ici, le conseil nous vient de mourir à toutes choses, pour arriver dans l'assoupissement de l'être, par une sorte de

78 Allusion à Marie-Madeleine.

79 Curieuse coquille du *Journal de Genève* qui écrit « poète bourgeois ».

transition insensible, à la bonne mort. » La mort ! En avait-il le pressentiment, lui qui achevait par l'épilogue de son *Miroir du ciel natal* — sa dernière œuvre — d'un sentiment plus religieux, plus pieusement attendri, m'a-t-il semblé en le relisant tout à l'heure, par ces vers :

*Seigneur ! en un jour grave, il m'en souvient Seigneur !
Seigneur, j'ai fait le vœu d'une œuvre en votre honneur.
Et les jets d'eau montés en essor de colombe
C'est ma Foi, tour à tour, qui s'élançe et retombe.
Seigneur ! en ma faveur, souvenez-vous, Seigneur,
Seigneur, de l'humble effort d'une œuvre en votre honneur !*

Georges Rodenbach a succombé à une typhlite. Il était né à Tournai (Belgique), le 16 juillet 1855. Il était fils d'un érudit, M. Constantin Rodenbach, connu surtout par un travail sur l'étalon prototype des mesures.

Georges Rodenbach. *Le Journal de Genève*, 16 janvier 1899.

La bonne fortune des voyages me l'avait fait rencontrer, non pas au milieu de la cohue parisienne où il n'était pas entièrement lui-même, mais dans son pays, tout près de sa ville. Il avait découvert là, pour y passer les mois d'été, la demeure de ses rêves : une petite maison flamande au toit rouge, adossée aux dunes de Knocke⁸⁰. Du dehors on eût dit l'habitation d'un pêcheur ; mais, après avoir franchi, en se courbant, la porte basse, on se sentait bien dès l'abord chez le poète ultra raffiné et chez le délicat amateur d'art ancien qu'était Rodenbach. Estampes rares, vieux meubles des Flandres, poteries, ornements d'église, chasubles brodées, tout un petit musée avait été disposé dans ce pauvre logis avec un goût sûr et discret pour créer autour de l'hôte de passage cette atmosphère de passé propice à ses rêves familiers.

Georges Rodenbach n'aurait pu vivre en un garni quelconque sans en souffrir cruellement ; il avait trop profondément le sens de la vie des choses ; les chambres pour lui avaient une âme :

*Chambres qui sont tantôt bonnes comme une sœur,
Puis accueillent tantôt avec des yeux hostiles,*

[...]

*Chambres pleines de songe et qui, visionnaires,
Parmi leur rangement strict et méticuleux
Prennent les grands fauteuils pour des vieillards frileux
En cercle dans la chambre et valétudinaires.*

L'homme qui a écrit de tels vers devait sentir profondément la poésie du *home*. Il y avait, semble-t-il, deux hommes en lui, le mondain connu de tout Paris, aimable et brillant causeur... oui, c'était toujours une surprise de trouver la langue si bien pendue au poète du silence — et le doux rêveur, le fils pieux de Bruges la Morte, le mystique ami des Béguines. De ces deux hommes, le second était bien le plus captivant, et c'est celui que l'on était heureux de trouver dans l'intimité de son foyer ; non tel pourtant qu'on se le fût peut-être figuré. Car il y avait en lui d'imprévues et séduisantes contradictions. Et quand il ne songeait pas à soutenir son rôle littéraire devant un cercle d'admirateurs, quand il parlait à ses intimes ou jouait avec ses enfants⁸¹, la franche jovialité flamande reprenait ses droits et il s'y livrait avec l'entrain d'un écolier en vacances. Ces deux hommes, le Parisien et le Flamand, arrivaient à se concilier. Il fallait, me disait Georges Rodenbach, que je vinsse à Paris pour faire la découverte de Bruges. N'avons-nous pas tous fait des expériences analogues ? Pour bien comprendre le caractère spécial de notre ville, il faut en avoir vu d'autres très différentes ; pour bien l'aimer, il faut l'avoir regrettée ; pour bien la discerner, il faut l'avoir longtemps contemplée dans le miroir fidèle du souvenir, ou mieux encore, après une longue absence, il faut la regarder avec des yeux nouveaux.

80 Knocke : station balnéaire belge où Rodenbach a écrit *Le Carillonneur* en 1896.

81 Rodenbach n'avait qu'un seul enfant.

Ce fut donc Paris qui révéla Bruges à Rodenbach. Dans le tourbillon de la vie fiévreuse, il eut la nostalgie des calmes béguinages ; et il s'y complut, il s'y cloîtra, il s'en fit une spécialité littéraire ; il eut ainsi dans la grande république des lettres son petit domaine dont il était le souverain incontesté.

Pour exprimer des nuances de sentiment inédites il dut se faire un instrument à lui, dont le son ne ressemble en rien aux claires fanfares gauloises, une viole d'amour sur laquelle il jouait eu sourdine des musiques très douces, très tendres, couleur du temps passé. D'aucuns le jugeaient précieux et trouvaient qu'il prenait trop de liberté avec la langue française. Il était venu à une heure où l'on était las des trivialités du naturalisme, et même des monotones et un peu creuses magnificences de l'école parnassienne. Les jeunes générations aspiraient à rendre ses droits au sens du mystère, elles voulaient une poésie moins sèche, moins rationnelle, plus vraiment poétique en un mot. Et comme la langue de Voltaire ne suffisait pas à cette tâche, on la malmena quelque peu. Sans se rattacher à l'école dite symboliste, Rodenbach fut aussi un chercheur de nouveautés dans le vocabulaire ou dans la métrique. Voilà, je crois, ce que lui reprochait dans un récent article un de vos collaborateurs qui est un juge excellent et un fidèle gardien des traditions. Peut-être bien toutefois était-ce un peu hasardé que de conseiller à Rodenbach de ne plus écrire de vers !⁸²

Et je veux que ce soit la voix du poète qui réponde, non la mienne. Écoutez-le :

*Ma mère pour ses jours de deuil et de soucis
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a montré que deux fois jusqu'ici.*

*Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive
Et contient les cheveux de ses parents défunts
Dans des sachets jaunis, aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive...*

*Quand sont mortes mes sœurs blondes on l'a rouvert
Pour y mettre des fleurs et deux boucles frisées —
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.*

*Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
Ô mère ! lorsque viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux... que la mèche soit blanche !*

Celui qui a écrit de tels vers ne fut-il pas un vrai poète ? N'a-t-il pas enrichi la poésie française, si implacablement précise, si oratoire d'allure, d'un peu de ces rêves indéfinis qui font le charme des poésies du nord ? S'il lui arrive parfois de noyer un peu sa pensée dans le vague des brumes, c'est qu'il était né dans le pays des brumes et qu'il est resté le chanfre fidèle de son pays. On nous a bien dit ici même que c'est là un titre de plus à notre sympathie.

82 Cf. note 77.

Mais sait-on assez qu'en notre temps de production hâtive et mercantile, Rodenbach garda entre tous une haute conscience d'artiste ? Je ne crois pas que depuis Flaubert aucun écrivain ait eu à tel point le souci de la forme. Chaque matin, à neuf heures, sans exception aucune, il était à sa table de travail, sa porte condamnée ; et il restait là de longues heures, acharné à poursuivre les épithètes rares et les associations de mots inédites.

Il avait une coutume qu'il faudrait recommander à tous ceux qui sont assez heureux pour pouvoir écrire autre chose que des articles de journaux improvisés au hasard de l'actualité. Lorsqu'il avait mis le point final à son manuscrit, au lieu de courir dare-dare le porter à l'éditeur, il l'enfermait dans un tiroir pour une année et s'efforçait de n'y plus penser. L'année écoulée, suivant le conseil du judicieux Boileau, il remettait son ouvrage sur le métier. Et comme il s'en était détaché, il pouvait le juger avec l'intégrité de son sens critique aussi sévèrement que si c'eût été le livre d'un autre. Quand je dis que je conseille à tous les écrivains d'en faire autant, j'en excepte mon ami Philippe Monnier ; car je sais bien qu'après avoir sorti le manuscrit du tiroir, il se hâterait de l'y remettre et que nous ne le verrions plus paraître, ce qui serait grand dommage.

Nous avons causé de bien des choses dans la petite maison de Knocke : des ingénieurs et de leurs œuvres qui menacent Bruges la Morte elle-même, du doux Memling avec lequel il avait des affinités d'âme, des petits maîtres hollandais qui ont compris si bien, eux aussi, la vie des chambres, de Ruysdaël et de ses nuages, des modernes aussi, de Baudelaire et des Goncourt, dont il était le fervent disciple, de Rops, mais surtout de son pays des Flandres et de l'âme des Flandres dont il m'apprit à mieux démêler les secrets.

Il me la montrait, dans sa pureté primitive, telle qu'elle était au temps des Van Eyck, puis violée par la brutalité espagnole et conservant pourtant à travers des siècles de servitude quelques-unes de ses qualités natives ; double maintenant, mystique comme Van der Weyden, sensuelle comme Jordaëns, semblable à cette cloche sacrilège dont Rodenbach a parlé plus tard, dans le *Carillonneur*, et qui existe réellement telle qu'il l'a décrite : une cloche sonnante aux jours de fête du haut d'un beffroi gothique pour appeler les fidèles dans la maison de Dieu, et portant sculptées sur ses flancs d'effroyables priapées. Les Flandres nous présentent ainsi d'étranges contrastes : après les quartiers infâmes d'Anvers connus des marins du monde entier, ce sont ces calmes Béguinages où aucun bruit du dehors ne vient troubler les prières des saintes femmes.

Rops a exprimé les deux côtés de l'âme flamande, le second surtout ; Huysmans aussi, bien qu'il ne soit, en fait, qu'un cousin des Flamands. Dans la renaissance littéraire de la Belgique moderne, les écrivains se sont partagé ces domaines opposés ; Camille Lemonnier tient de Jordaëns ; j'ai cru pouvoir appeler Rodenbach le « poète Memling », lorsque je fus chargé de le présenter ici même au public genevois.

Il était venu volontiers nous rendre visite. Des traditions de famille l'attachaient à notre pays. Après avoir été élevé à Fribourg, son père avait été ministre de Belgique à Berne⁸³.

Pour lui faire une réception conforme à ses goûts, notre vieille Genève sembla mettre une coquetterie à s'envelopper d'un manteau de brouillards opaques qui ne se dissipèrent pas un instant. Je ne surprendrai pas autrement nos lecteurs en leur apprenant que dans notre ville Rodenbach admira moins le quartier des Tranchées et la Corraterie que la rue d'Enfer, la rue du Purgatoire et la rue des Limbes, dont il trouvait le nom admirable⁸⁴. Il goûta fort le panorama de tuiles que l'on découvre des fenêtres de la Société de lecture. Nous montâmes au Salève et le brouillard ne nous ayant pas faussé compagnie un seul instant, il trouva très à son goût la montagne, qu'il ne connaissait pas encore, et projeta de passer un été en Suisse. Je crois que s'il eût réalisé ce projet, il aurait eu des mécomptes ; car l'été nous n'aurions pas eu de brouillards à lui offrir.

Comme nous redescendions en ville, la *Clémence* se mit à sonner, car c'était jour d'élections. Entendant cette voix grave, austère, tragique, si différente des voix qui tombent des clochers de Bruges, Rodenbach fit : Brr !... et releva le collet de sa pelisse.

L'esprit calviniste venait de se révéler à lui dans un son de cloche.

Paul Seippel⁸⁵.

83 Actuel titre d'Ambassadeur de Belgique en Suisse. Il s'agit de son grand-père, et non de son père homonyme, Constantin Rodenbach (1791-1846).

84 Situées dans le quartier médiéval entourant l'église de la Madeleine (actuel Temple de la Madeleine), ces venelles ont soit disparu soit subi de profondes transformations sur la base de critères hygiénistes.

85 Paul Seippel (1858-1926) : journaliste et professeur de Littérature.

Table des matières

Georges Rodenbach, poète symboliste et romancier belge (1855-1898).....	5
Portrait du poète par Frantz Jourdain.....	5
LETTRE PARISIENNE. Paris, 3 mai. (publié le 5 mai 1895).....	9
Le premier mai à Paris. — Une exposition des souvenirs de la Grande Armée. — La duchesse d'Uzès et le jury de sculpture. — Le nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie.....	9
LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 mai. (publié le 16 mai 1895).....	13
Les abattages d'arbres au bois de Boulogne. — Les arbres d'Alphand. — La société des Amis des arbres. — La réception de M. de Heredia à l'Académie. — Tannhauser à l'Opéra. — Snobisme parisien.....	13
LETTRE PARISIENNE. Paris, 1 ^{er} juin. (publié le 5 juin 1895).....	17
La fête de l'Omnium. — Les artistes dramatiques et la bicyclette. — Le vélocipède à Paris. — Le centenaire de Corot. — Exposition de M. Claude Monet. — Le concert des chanteurs de Saint-Gervais.....	17
LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 juin. (publié le 18 juin 1895).....	21
La fête du Grand-Prix. — La popularité du président. — Courses et paris. — Portrait intime de M. Bourget. — Le parti des Naundorff à Paris.....	21
LETTRE PARISIENNE. Paris, 1 ^{er} juillet. (publié le 3 juillet 1895).....	25
Un mouvement de décentralisation. — La fête des Rosati et des Félibres. — Agitation au quartier latin. — M. Laurent Tailhade. — Exposition du Soudan.....	25
LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 juillet. (publié le 19 juillet 1895).....	29
Querelles de mots. — Les amateurs et les professionnels en art. — Le comte de Montesquiou-Fezensac. — La fête du 14 juillet. — Décorations d'écrivains. — Auguste Barbier et le ministre.	29
LETTRE PARISIENNE. Paris, 1 ^{er} août. (publié le 3 août 1895).....	34
Crimes et suicides d'été. — Les concours de fin d'année. — Un discours du Père Didon. — Le prédicateur et l'éducateur. — Un banquet en l'honneur de M. Catulle Mendès. — Renan et la Bretagne.....	34
LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 août. (publié le 20 août 1895).....	39
Les Parisiens et la villégiature. — M. Félix Faure en vacances. — La résidence de Fontainebleau. — La blouse de Thivrier. — Excentricités de costumes. — Nouveaux musées..	39
LETTRE PARISIENNE. Paris, 1 ^{er} septembre. (publié le 5 septembre 1895).....	44
L'exposition de 1900. — Opposition de la province. — Le mouvement décentralisateur. — Suicide d'un vaudevilliste. — Mlle Klein et les fous. — Le dandysme et nos présidents.....	44
LETTRE PARISIENNE. Paris, 16 septembre. (publié le 18 septembre 1895).....	48
Paris à la campagne. — Les plages françaises. — La correspondance de Renan. — Ouvrages posthumes. — Le costume féminin et la bicyclette.....	48
LETTRE PARISIENNE. Paris, 1 ^{er} octobre. (publié le 3 octobre 1895).....	52
La mort de Pasteur. — L'institut de la rue Dutot. — L'homme et son œuvre. — Le roi des Belges à Paris. — Un roi très moderne.— Médecins parisiens.....	52
LETTRE PARISIENNE. Paris, 23 octobre. (publié le 23 octobre 1895).....	56
Le centenaire de l'Institut. — Le grand-duc à l'Académie. — Autres visites royales — Le nouveau Grand-Prix vélocipédique. — La rentrée de M. Paul Déroulède.....	56
LETTRE PARISIENNE. Paris, 2 novembre. (publié le 5 novembre 1895).....	60
Le jour des morts à Paris. — Tombes d'artistes et d'hommes politiques. — M. Mounet-Sully et l'Institut. — Magnier et les huissiers. — Une figure bien parisienne.....	60
LETTRE PARISIENNE. Paris, 15 novembre. (publié le 19 novembre 1895).....	64
Le retour de Louise Michel à Paris. — Livres et drames. — La révolutionnaire intime. — Les Jeunes au théâtre. — M. Maurice Donnay. — Krachs et débâcles.....	64

LETTRE PARISIENNE. Paris, 1 ^{er} décembre. (publié le 4 décembre 1895).....	68
La Savoyarde. — L'église du Sacré-Cœur de Montmartre. — À propos du Fils de l'Arétin. — Portrait intime de M. de Bornier. — La mort de Mathey. — Les Théosophes parisiens.....	68
LETTRE PARISIENNE. Paris, 18 décembre. (publié le 21 décembre 1895).....	72
Le silence académique. — M. Arsène Houssaye et son fils. — 40 et 41e fauteuil. — Le marquis de Massa et l'Empire. — Un curieux procès.....	72
M. Georges Rodenbach. Paris, 26 décembre. (publié le 28 décembre 1898).....	79
Hommage non signé.....	79
Georges Rodenbach. <i>Le Journal de Genève</i> , 16 janvier 1899.....	83

Ce document reproduit les articles de Georges Rodenbach publiés par le *Journal de Genève*, de mai à décembre 1895. Tous sont signés des initiales G.R.

Joël Goffin, né à Bruxelles en 1963 de mère française, est chroniqueur et poète (sous le pseudonyme de Sébastien Lise). Il a publié trois guides littéraires à succès sur Bruxelles, Bruges et le Brabant (Éditions de l'Octogone, 1997, 1999 et 2000). Ainsi qu'une étude intitulée Le secret de Bruges-la-Morte (2011).

Passionné par le mouvement symboliste et son imaginaire, il a collaboré à l'exposition Fernand Khnopff qui s'est tenue à l'Hôtel de Ville de Saint-Gilles à Bruxelles (1996). En 2005, il fut le Commissaire de l'exposition Georges Rodenbach ou la légende de Bruges programmée par le Musée départemental Stéphane Mallarmé (France, Seine-et-Marne). On lui doit également le contenu du site consacré à la vie et à l'œuvre de Georges Rodenbach et la mise en valeur de lieux de mémoire artistiques à Bruxelles, Tournai et Bruges.

L'auteur est membre du Comité scientifique du Provinciaal Museum Émile Verhaeren/Musée provincial Émile Verhaeren (Flandre, Sint-Amands).